Marcel Aymé

# Le moulin de la Sourdine

BeQ

Marcel Aymé

# Le moulin de la Sourdine

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**
Collection *Classiques du 20e siècle*
Volume 414 : version 1.0

*Du même auteur, à la Bibliothèque :*

Le passe-muraille
La jument verte
Derrière chez Martin
Le chemin des écoliers
Le bœuf clandestin
Uranus

# Le moulin de la Sourdine

Édition de référence :
Œuvres romanesques complètes.
Gallimard, La Pléïade.

# I

Le sort désigna Buquanant. On se serait bien passé de l'avoir avec soi, mais, en sortant de l'école, il avait collé à la bande et l'avait suivie jusque dans ce cul-de-sac qui formait une dépendance de la rue de l'Herbe-Sèche. Il commença par faire observer que c'était une bien drôle de chose que, sur sept copains qu'ils étaient ce fût justement lui que le hasard avait désigné. On lui répondit que, s'il n'était pas content, il n'avait qu'à s'en aller chez lui, dans son quartier. Puisqu'il paraissait l'aimer tant, ce fameux quartier, et qu'il se renflait si fort d'y être tous les soirs avec des voyous, des traîne-savates et des pièces-au-cul, il n'avait qu'à y filer tout droit, comme il faisait d'habitude. Après tout, on n'était pas allé le chercher.

« Ça va, dit Buquanant. Mettons que ce soit juste. Mettons. »

Sans se presser, il releva son tablier noir dont il noua les deux pans derrière son dos. Les copains, déjà rangés à la file, se montraient impatients, mais lui, avant de s'y coller, s'assura encore qu'il avait bien son porte-monnaie sur lui et ferma sa poche avec une épingle de sûreté. Pour quatre sous qu'il avait dedans ! On n'allait pas les lui prendre. Enfin, il se courba, les épaules à la hauteur des fesses, et déclara en effaçant la tête :

« Je défends la muette et la médecine », signifiant par là l'interdiction de parler et de lui porter un coup, sous peine de s'y coller à sa place. Charnotey, qui était en tête de file et se préparait à sauter, protesta :

« Non, tu n'as pas le droit de défendre la muette et la médecine en même temps.

– Pas le droit ! dit Buquanant en se relevant.

– Non, pas le droit.

– Je te trouve prétentieux. Et pourquoi est-ce que je n'aurais pas le droit ? Dis-le donc ! »

Et Buquanant se mit à ricaner, comme pour

prendre à témoin le reste de la bande.

« Tu me dis qu'on n'a pas le droit, insista-t-il. Moi, je te demande pourquoi. »

Charnotey le regarda longuement, haussa les épaules et dit, en se tournant vers les copains :

« Vous parlez d'un conard... »

Et ses narines soufflèrent le mépris. Il y eut dans la rangée une rumeur d'estime. Sur le fond, les copains étaient bien d'accord avec Charnotey. Pour une malheureuse demi-heure qu'on s'octroyait en sortant de classe et dont il faudrait rendre compte aux parents tout à l'heure, on n'allait pas la passer dans la discussion. Buquanant fut plus sensible au succès de Charnotey qu'à l'injure elle-même. Il devint tout pâle et, marchant sur lui les poings serrés, articula d'une voix mate :

« Répète voir ce que tu viens de dire ! »

Les copains s'étaient débandés pour former le cercle. Charnotey, qui sentait mollir ses genoux, riposta faiblement :

« Oui, je le répète.

– Alors, vas-y. Répète-le, au lieu de dire que tu le répètes.

– Parfaitement, je le répète.

– En attendant, tu ne le répètes pas. Dégonflé ! »

Buquanant eut un rire insultant qui donna à réfléchir à plus d'un. Néanmoins, Charnotey jugea qu'il était arrivé à se tirer d'affaire par des voies suffisamment honorables.

« Je ne me dégonfle pas, dit-il d'une voix modeste. Je dis simplement qu'on n'a pas le droit de défendre en même temps la muette et la médecine. Toi, tu me demandes pourquoi. Qu'est-ce que tu veux que je te réponde ? C'est comme ça, voilà tout.

– Ma foi ! » approuva Pucelet, un grand dépendeur qui dépassait les autres de plus d'une demi-tête.

Ainsi, sans se renier, sans avoir l'air de rien céder, Charnotey trouvait moyen de regagner l'estime des copains.

« Du moment que c'est comme ça, c'est

comme ça », dit-il encore.

Et il eut un murmure pour lui. Buquanant sentit qu'on lui escamotait sa victoire et il eut une nouvelle flambée de colère.

« Et si je te fous mon poing sur la gueule, dit-il, ce sera comme ça ? »

L'autre eut un hochement de tête qui voulait concilier sa dignité et son désir de ne pas envenimer l'affaire. Les copains s'étaient un peu écartés pour laisser le champ libre aux adversaires, et il se fit un silence total. Tous les regards suivaient le poing de Buquanant qu'il ramenait lentement sous son aisselle pour prendre son élan, mais aussi pour donner à Charnotey le temps de se préparer. Et c'était chic de sa part. On pouvait dire tout ce qu'on voulait de Buquanant, ce n'était pas le type à vous prendre en traître. Cependant, Charnotey se mettait en garde avec une lenteur désespérée, sentant bien que le cœur lui manquerait pour porter un coup efficace. Il allait y avoir du sang sur son nez et lui, tout ce qu'il saurait faire serait de pousser des deux poings, sans élan, comme font les filles. Il

implora des yeux un secours des copains, et particulièrement de Pucelet, dont la force pouvait le sauver. Mais Pucelet n'entendit pas son appel, et il chercha le regard de Rigault, sans espérer sérieusement qu'un garçon aussi réservé pût s'entremettre dans une pareille affaire. Rigault comprit sa détresse et en eut pitié. Comme Buquanant assurait son poing gauche pour se détendre d'aplomb, il se détacha du cercle des copains et se mit entre les deux adversaires.

« Arrêtez-vous, dit-il, vous empêchez tout le monde de jouer. »

Déjà, Charnotey laissait tomber les bras au long du corps et ses poings s'ouvraient, fleurissaient des cinq, avec une hâte qui fit sourire les copains. Buquanant restait en position de boxer, mais il regardait Rigault sans hostilité, avec une sympathie timide. Antoine Rigault, c'était un copain gentil, un peu triste, qui ne faisait jamais grand bruit, et les plus hardis se sentaient un peu timides devant lui. Même au plus fort du jeu, dans une partie d'assoce, par exemple, quand on était à rien de s'entre-dévorer,

il savait encore rester calme, un peu distant aussi. Nul n'avait jamais eu à se plaindre de lui. Bon élève, il n'était pas regardant pour laisser copier les voisins les jours de composition, et, s'il ne se mêlait jamais à un chahut, il en acceptait les risques sans protester. Et qu'est-ce qu'il pouvait courir fort, avec son air doux !

Buquanant reprit une attitude pacifique, et Charnotey, qui se regonflait déjà, attesta Rigault qu'il était interdit de défendre à la fois la muette et la médecine. Antoine Rigault ne pouvait pas se dérober à son rôle d'arbitre, et il eut un moment d'embarras. À n'en pas douter, Buquanant n'avait suivi la bande que pour contrarier ses projets. On ne pouvait pas, sans injustice, lui donner raison. Antoine s'y résolut pourtant, et en connaissance, simplement parce que ses sympathies allaient à Buquanant.

« On a le droit de ce qu'on veut, fit-il observer. Tout dépend de ce qu'on a convenu avant. Il suffit d'abord de s'entendre. »

Le visage de Buquanant s'épanouit et il regarda Antoine d'un air admiratif qu'il força

encore.

« C'est bien moi qui avais raison, dit-il. La question de savoir ce qu'on défend, ça se discute. Mais l'autre enflé me traite de conard...

– Alors, dit Antoine Rigault, décidons, qu'est-ce qu'on défend ? »

Humilié, Charnotey ne répondit pas. Il attendait qu'on décidât contre l'usage établi pour se retirer avec mépris, mais, là encore, il fut déçu.

« Dans mon quartier, déclara Buquanant, on a le droit de défendre la muette et la médecine. Mais, si vous avez l'habitude de jouer autrement, moi, je veux bien... Comme dit Rigault, il suffit de s'entendre. »

Il eut un sourire d'amitié à l'adresse d'Antoine et, avant de reprendre sa place, il jeta généreusement, pour affirmer qu'il ne tenait pas plus à la muette qu'à la médecine, du moment où la raison était sauve :

« Je défends queue de vache et faire pisser le mouton. »

Dès lors, Buquanant se montra enjoué, rieur,

et on se remit à l'appeler Buq comme aux meilleurs jours. À quatre heures et demie, Pucelet, qui possédait une montre, avertit les copains qu'il était temps de rentrer, mais le jeu allait si bien qu'on s'accorda dix minutes supplémentaires. Seul, Antoine parut non pas contrarié, mais inquiet de cette prolongation.

Le jeu de fio se poursuivit par le saut en statue. Après avoir sauté chacun devait s'immobiliser dans la position où il se trouvait retomber. La chose n'allait pas sans difficulté pour les derniers, car la place leur était mesurée entre le mouton et les sauteurs déjà statufiés. Antoine était justement en queue de file. Quatrième de la rangée, Buq venait de sauter avec le souci généreux d'économiser la place pour les suivants. À son tour, le grand Pucelet s'ébranla et s'immobilisa, la main entre les cuisses, riant tout seul à plein gosier d'un geste dont l'obscénité restait à vrai dire indécise. Avant de s'élancer, Antoine chercha des yeux un espace vacant entre les statues, et il lui sembla qu'une chose bougeait à ses pieds. C'était une ombre noire, à la forme d'une tête. L'enfant se retourna

et, qui se tenait à l'entrée du cul-de-sac, il vit, contre le soleil, la haute silhouette du brigadier Maillard, de la police municipale. Le colosse ne parut pas s'apercevoir de sa surprise ni même de sa présence. Le regard de ses gros yeux bleus allait du groupe des statues à un mur de façade où les vitres manquaient à plusieurs fenêtres. Lui-même avait l'immobilité des statues, sauf que, sur son large torse, pris dans la tunique de drap noir, la rangée des boutons d'argent se tordait comme un serpent paresseux, au rythme profond de sa respiration. Antoine baissa les yeux, hésitant sur la conduite à tenir. Le brigadier s'intéressait bien vivement aux carreaux cassés de la maison abandonnée, et sa curiosité ne pouvait qu'être dangereuse. S'il en venait à poser des questions, qui pouvait se flatter de garder son sang-froid et de feindre l'ignorance ? Antoine eut un serrement de cœur. Pour une fois où il s'était laissé aller à casser des carreaux avec les copains, mon Dieu, pour une fois... Si l'affaire allait au commissariat, si son père en était informé, il paierait cher le plaisir d'un moment de violence.

Charnotey, le dos arrondi et les mains aux

cuisses, attendait le dernier sauteur. Trouvant qu'il tardait, il jeta un coup d'œil de son côté, découvrit Maillard et se releva aussitôt avec un air gêné. Les copains sentaient bien qu'il se passait quelque chose derrière leur dos, mais, craignant un piège, restaient figés dans l'attitude imposée par le jeu. Une minute écoulée, Buq se retourna et oublia d'abord son impatience à la vue du brigadier. Il se ressaisit presque aussitôt et dit à Antoine :

« Alors, qu'est-ce que tu attends ?

– Je suis prêt », répondit Antoine avec un semblant d'assurance.

Mais Charnotey n'était visiblement pas disposé à reprendre la partie. D'ailleurs, les statues se détendaient et, en apercevant Maillard, oubliaient le jeu aussitôt. Buq, à voir ce tas d'andouilles donner au brigadier le spectacle de la panique, était écœuré. L'indignation lui était du reste facile. N'ayant pas participé à la lapidation des carreaux, il n'avait rien à craindre de la police. Toujours silencieux, Maillard prit sa blague à tabac dans la poche de son vaste

pantalon bleu taillé à la hussarde, et se mit à rouler une cigarette. Les doubles chevrons d'argent, insigne de son grade, luisaient sur ses manches de drap noir. Il sembla prendre quelque plaisir au désarroi dans lequel il avait jeté la bande par sa seule présence, car il eut un sourire satisfait. Antoine était resté immobile, mais les copains avaient si bien manœuvré qu'ils s'étaient rangés derrière Pucelet, dont la haute taille masquait toute la file. Et lui, le grand dépendeur, à moitié innocent, la main toujours adhérente à l'entrecuisse, regardait le brigadier sans soupçonner qu'il servait de paravent aux autres. C'était un spectacle si ridicule que Buq n'y put tenir. Il s'avança vers Maillard et dit en levant la tête :

« Brigadier, vous ne pourriez pas vous en aller ? Quand on s'amuse, on n'aime pas être dérangés. »

Maillard regarda à ses pieds d'un air étonné. Son front se plissa sous la visière du képi, il jeta un coup d'œil de côté vers les fenêtres fracassées, et l'on put croire que sa colère allait éclater, mais

ce fut un grand rire et qui lui découvrit la mâchoire jusqu'aux molaires. Tournant le dos, il s'éloigna d'un grand pas tranquille dans la rue de l'Herbe-Sèche, où on l'entendit rire encore.

« Les agents, dit Buq aux copains, voilà ce que j'en fais, et ce n'est pas encore Maillard qui me fera peur. Dans le quartier de la Malleboine, j'en ai vu d'autres. »

Toutefois, en apprenant que la bande s'était rendue coupable, la semaine passée, d'un bris de vitres, il dut s'avouer qu'il eût été moins hardi s'il avait été informé plus tôt. Mal rassurés, les copains se hâtèrent de ramasser leurs serviettes de classe et leurs livres, craignant encore un retour de Maillard. Bientôt, Buq et Antoine restèrent seuls dans le cul-de-sac avec le grand Pucelet, qui leur dit à voix de confesseur :

« J'ai des photos... à cinq sous pièce que j'ai des photos... »

Fils d'un photographe, il raflait dans l'atelier de son père des photographies des plus jolies clientes et les vendait à ses condisciples pour se faire de l'argent de poche. Buq et Antoine ayant

refusé, il les pria à le suivre dans un couloir dont il vanta la solitude et l'obscurité. Sur un nouveau refus, il s'y engagea tout seul avec une hâte que la réprobation de ses deux camarades ne put modérer.

Buq, tournant le dos à son chemin habituel, accompagna Antoine dans la rue de l'Herbe-Sèche. Ils auraient voulu parler de leur amitié et ne savaient trop comment s'y prendre. Buq hasarda enfin :

« À quatre heures, au lieu de perdre une demi-heure avec ta bande d'abrutis, tu ferais mieux de venir t'amuser en bas de chez moi. Je veux bien que vous ayez cassé des carreaux l'autre jour, mais c'est la seule fois. Dans mon quartier, on s'amuse...

– C'est trop loin, dit Antoine, je n'aurais même pas le temps d'y rester un quart d'heure. Pense que maintenant j'ai encore deux kilomètres à faire pour rentrer chez moi. Quand mon père apprend que je suis rentré en retard, c'est toute une affaire. Et, avec ma mère, je ne suis jamais sûr qu'elle ne va pas le mettre au courant... tantôt

elle dit tout, tantôt rien... »

Pareille confidence était insolite de la part d'Antoine, qui ne se départait jamais d'une extrême réserve. Buq témoigna par un silence déférent qu'il en appréciait toute la valeur. Il essaya d'imaginer la solitude de son ami, entre des parents rogneux, aux frontières de la ville et de la plaine, sur une queue de faubourg où la vie était rare et la campagne ingrate. Pour l'avoir aperçu plusieurs fois en compagnie d'Antoine, il se rappelait le père Rigault comme un bonhomme ennuyeux et raide, puant le travail triste. Et il pensa à sa propre mère, M^me^ veuve Buquanant, ainsi qu'il était écrit sur le papier à en-tête de la teinturerie qu'elle exploitait ; quand, au retour de l'école, il entrait dans la boutique, elle l'accueillait d'un sourire de jeunesse, et son visage, tout d'un coup, était reposé, heureux comme si elle eût passé tout l'après-midi dans l'impatience de cet instant-là. Buq tourna la tête vers Antoine et rencontra un regard qui semblait s'excuser de n'apporter rien à leur amitié que la contrainte et la mélancolie. Il lui passa un bras autour du cou avec une aisance toute féminine,

où paraissait l'influence maternelle et qui surprenait de la part d'un garçon aussi brusque. Antoine, que la vie de famille n'avait guère préparé à de tels abandons, en sentit d'autant mieux la douceur. Il lui sembla que ce geste simple et hardi faisait fondre d'un coup la timidité qui avait toujours, en d'autres occasions, noué ses élans au départ.

« Je t'assure, dit Buq, tu devrais venir chez moi. Si c'est une affaire de temps, je peux te ramener chez toi en dix minutes, sur le cadre de mon vélo. Tu y gagnes encore... »

Antoine était ébranlé, et il acheva de le séduire en énumérant les délices du quartier de la Malleboine. La plupart étaient indicibles. Il n'y avait pas de mot pour exprimer le charme de ces rues étroites, peuplées, qui s'appelaient la rue de la Clé-d'Or, la rue du Sire-de-Roulans, la ruelle du Rus, la rue des Nonettes, la rue du Papegai ou le passage du Vert-Vert. Les jeux les plus simples, les plus usés, y avaient une saveur nouvelle, et l'on s'y amusait encore de ne rien faire. Buq, depuis le temps qu'il jouait dans le

quartier, prétendait ne pas le connaître à fond, tant il y avait de passages, de couloirs à surprise, de maisons à double issue.

« Et quand je dis deux, c'est trois, et quatre aussi. C'est comme la rivière souterraine. Je ne peux pas dire que je connais la rivière souterraine.

– La rivière souterraine ? demanda Antoine avec un frisson de curiosité.

– Oui, la rivière souterraine. Tu as déjà bien vu l'endroit où la Sourdine débouche dans le fleuve ? Mais si... près du pont. Eh bien, avant d'arriver là, elle coule pendant deux cents mètres entre les maisons, et encore avant ça, elle passe sous la ville haute. J'ai vu l'endroit où elle sort des rochers. Un grand trou noir... »

Buq ajouta en baissant la voix, ému lui-même à l'évocation de ces ténèbres :

« Il paraît que, dans le temps, il y avait un château fort du côté de la gare, et que les oubliettes tombaient justement dans la rivière souterraine. J'ai même entendu dire qu'elles

n'étaient pas toutes bouchées. C'est possible, remarque. Moi, je pense aussi qu'en remontant jusqu'à la source on doit trouver une grotte, ou peut-être des catacombes... »

Antoine, écrasé par l'ampleur de cette vision, s'informa timidement :

« Et personne n'a essayé de...

– L'entrée est fermée par une grille, dit Buq, et ce n'est déjà pas facile d'y arriver. Mais, quand même, on peut faire quelque chose...

– Sûrement ! » approuva Antoine d'une voix ardente.

Ils se regardèrent avec gravité, et Buq reprit, après un long silence :

« On ne peut pas se figurer ce que c'est que la Malleboine, il faut connaître. C'est comme les filles. »

Il laissa aller son regard sur un chien qui traversait l'avenue et parut oublier son dernier propos, Antoine le poussa :

« Tu disais : c'est comme les filles...

– Eh bien, oui, les filles. Je vois, par exemple, les types dans le genre de Charnotey. À les entendre, ils ont tous des poules, mais quand on sait comment ça se passe... Hier, j'en ai vu toute une bande qui suivait les deux sœurs Jaillet en répétant derrière leur dos : "Trois verres de lampes et boîte à clous... Trois verres de lampes et boîte à clous." comme ça à n'en plus finir. Et ils viennent raconter qu'ils ont des poules. Moi, ça me fait marrer. »

Buq se laissa rire et répéta en haussant les épaules :

« Des poules ! »

Par respect humain, Antoine se crut obligé de rire également, sans trop savoir où il s'engageait.

« Nous, dans le quartier, reprit Buq, on sait ce que c'est que l'amour. Les filles, on les connaît, on joue avec elles, on leur parle comme moi je te parle, et on leur dit ce qu'on a à leur dire. Moi, j'en ai une... Elle s'appelle Marie-Louise. Je la vois tous les jours, on s'amuse ensemble ou on va se promener. Cet hiver, c'est surtout le soir, vers six heures, que je sortais avec elle. Il faisait nuit...

Mon vieux, se promener ensemble quand il fait nuit, c'est formidable, tu ne peux pas imaginer... »

Antoine, tout agité et frémissant à la pensée des merveilles accumulées dans le quartier de la Malleboine, se sentit prêt à affronter tous les périls et d'abord la colère paternelle. La rivière souterraine l'exaltait plus qu'aucune autre chose. Il n'y avait même pas de Marie-Louise qui valût à ses yeux comme cette caverne héroïque et dédaléenne où il s'imaginait marchant à l'étouffée et traquant le mystère. En cette aventure, l'amour n'était qu'une parure accessoire, un rayon d'or, qu'il arrachait à la nuit et à l'épouvante. Il était même bien obligé d'abandonner à la sortie du souterrain l'adorable captive délivrée d'une si grande vaillance. Qu'est-ce qu'il en ferait ? Il ne pouvait pas l'épouser, il avait douze ans. Quant à l'emmener à la maison, son père les aurait bien reçus...

« Les filles, rêva-t-il à haute voix, les filles... »

Buq se méprit sur le sens de cette parole qui traduisait plutôt une disposition au célibat, il crut

qu'Antoine attendait d'autres confidences et, lui prenant la main, demanda d'une voix un peu solennelle :

« Tu veux voir quelque chose ?

– Quoi ? »

Ils s'étaient arrêtés sur le trottoir de l'avenue Raymond-Poincaré. Buq ôta l'épingle de sûreté qui fermait l'une des poches de sa culotte et tira son porte-monnaie. Il était en cuir rouge et à trois compartiments. L'un contenait une pièce de vingt sous, l'autre une de cinq. Il ouvrit celui du milieu et murmura :

« Tiens, regarde. C'est moi qui les ai coupés hier soir. »

Non sans émotion, Antoine vit une mèche de cheveux blonds, noués d'un ruban blanc. Un brin de myosotis y était piqué comme un bluet dans une gerbe d'épis. Buq épiait son regard avec des yeux chauds, un peu anxieux.

« Ils sont bien, affirma Antoine.

– Je les ai coupés sur la nuque, près de l'oreille. Aïe ! qu'elle a fait un coup quand elle a

senti que je coupais. »

Buq, en remettant le porte-monnaie dans sa poche, s'avisa qu'il devait être tard et se disposa à rebrousser chemin.

« Demain, dit Antoine, ma mère ne sera pas à la maison de tout l'après-midi. J'aurai du temps pour descendre avec toi.

– Demain ? dit Buq. Demain, c'est samedi, je ne peux pas. J'ai promis à Marie-Louise de monter au-dessus du clocher... Mais viens avec nous. »

Antoine, qui n'avait jamais fait l'ascension du clocher accepta, et ils se quittèrent sur cet engagement.

L'avenue Raymond-Poincaré était bordée de villas solides et simplement construites au départ de la ville, mais qui devenaient malingres et d'un style plus tourmenté à mesure qu'on s'en éloignait. Les constructions en aggloméré commençaient à dominer. Parmi les jardins utiles, rares en fleurs et en feuillages, elles paraissaient d'une nudité maladive. Les murs étaient minces,

sans racines, poreux, scrofuleux. Antoine regardait avec rancune ces tristes bâtisses auxquelles il ne prêtait nulle attention d'habitude. Il en voulut à son père d'avoir choisi sa demeure sur ces confins où l'espace revêche décourageait les envies vagabondes. Avec emportement, il rêva au quartier de la Malleboine, à la chaleur, à la tendresse de cette ville serrée qui plongeait dans les entrailles de la terre. Ainsi occupé, il ne vit pas venir à lui un homme d'une quarantaine d'années, d'un visage et d'une mise remarquables. Il portait, sur un très haut col, une large cravate sombre, damassée, du type plastron, et, sous son veston noir, un gilet très clair bordé d'une ganse chamois. Sans du tout sacrifier à la mode, il était vêtu d'une façon à ne choquer personne et ne manquait pas d'une élégance paisible, volontairement désuète. Un mince collier de barbe noire encadrait son visage fin et intelligent. Son regard avait une grande douceur, une bonté insistante. À quelques pas d'Antoine, il souleva son chapeau melon, découvrant une large calvitie.

« Mon jeune ami, dit-il, je vous demande

pardon, mais je crois bien m'être perdu un peu. Il y a longtemps que je ne suis pas venu de ce côté-ci de la ville, et je vois qu'on y a beaucoup construit. Je cherche le chemin Émile-Voirot. »

L'enfant, surpris dans sa rêverie, leva la tête et reconnut M^e^ Marguet, le notaire de la rue Jacques-de-Molay. Sa curiosité avait toujours été piquée par ces élégances d'une autre époque, et il gardait un vif souvenir de sa jolie maison où il avait accompagné son père un jour de l'année précédente, alors que celui-ci était occupé d'un petit héritage échu à sa femme. Antoine donna le renseignement, et le notaire, sans pouvoir se le nommer, se souvint d'avoir déjà vu ce visage d'enfant. Toutefois, il n'osa lui demander son nom, dans la crainte de le froisser, et le quitta non sans l'avoir remercié longuement, avec force cérémonies. Antoine, qui ne s'était jamais vu accorder autant d'importance par un homme de cet âge, fut charmé de son affabilité et de son extrême courtoisie.

M^e^ Marguet s'engagea dans le chemin Émile-Voirot et, pour échapper à l'oppression du

paysage, se réfugia dans une méditation sur la dure condition des notaires, qui est d'être jetés en pâture aux esprits forts comme le symbole des tyrannies bourgeoises et de la sottise compassée. Déplorable pendant du pharmacien Homais... M^e^ Marguet se demandait s'il méritait, pour sa part, de semblables rigueurs. Et, tandis qu'il était occupé de ces réflexions, il ne soupçonnait pas le moins du monde qu'il dût commettre, le lendemain, un crime ignominieux.

# II

Dans le secret de son cœur, M^e^ Marguet souhaitait l'échec des négociations qu'il venait d'entamer avec le vieux Butillat. Néanmoins, il employait toutes les ressources de son éloquence à persuader l'octogénaire de vendre l'hectare de terrain qu'il possédait en bordure de la rue Jouffroy. Ses arguments étaient sains et ses offres avaient de quoi tenter un homme raisonnable : trois cent mille comptant ou une rente viagère de quarante mille francs. Assis sur des chaises de fer dans le jardin attenant à la bicoque du vieillard, les deux adversaires s'examinaient avec beaucoup de curiosité. Celle de Butillat était ironique, mais bienveillante. Fermement décidé à ne pas vendre, il était flatté d'une démarche qui témoignait assez de la valeur de sa propriété. Après le premier exposé du notaire, il répondit avec bonhomie :

« Je n'insiste pas pour connaître le nom de votre client, quoique je sache à peu près à quoi m'en tenir. J'aime autant vous dire tout de suite que l'affaire est impossible. Depuis le temps que la municipalité pense à m'exproprier pour bâtir un collège sur mon terrain, ce n'est pas à la veille de voir voter le projet que je vais lâcher le morceau pour le tiers ou le quart de ce que je suis en droit d'espérer ! »

Il eut un petit rire excité et, dans son visage osseux et parcheminé, ses yeux luisaient, rusés. Considérant ce petit crâne de vieux, séché par l'idée fixe, M^e^ Marguet sentit comme un frisson de pitié et d'admiration. Dans cette affaire de terrain, il était clair que l'argent comptait pour presque rien. Butillat, pendant trente ans, avait vécu dans une pauvreté voisine de la misère en caressant l'espoir d'une expropriation, et depuis longtemps, le bénéfice à réaliser était son moindre souci. Plutôt que d'en accepter un bon prix d'un particulier, il eût cédé son terrain à la ville pour une bouchée de pain. Sa passion était aussi pure que celle de l'astronome qui attend le passage d'une comète. Au début de l'entretien,

Me Marguet put craindre que le bonhomme, tenté par la somme, ne laissât échapper ainsi sa seule raison de vivre. Alors, abandonnant cet hectare de terrain, cette friche conservée à force de privations au plein milieu de la ville, et qui le parait d'une insolence féodale, il ne serait qu'un vieux rentier sans dents pour grignoter son revenu. Rassuré, le notaire n'en poursuivit pas moins son entreprise, par un scrupule professionnel.

Au bout d'une heure, il n'avait pas avancé d'un pas. Tout en discutant, il contemplait d'un œil distrait le chaos des maisonnettes et des potagers découpés en rectangles parallèles entre le chemin Émile-Voirot et la tranchée du chemin de fer. Tandis que son regard allait ainsi à l'aventure, il éprouva une émotion violente, un choc dont les résonances, après plusieurs secondes, se développaient encore en ondes lourdes qui lui cognaient dans la tête. Tournant le dos à la voie ferrée, un homme venait d'apparaître au bout du jardin, derrière la clôture de barbelés. C'était une silhouette courte et puissante, la tête et les épaules énormes, le buste

et les bras très longs, les jambes courtes et arquées. Mais son visage était bien plus remarquable encore. L'enfoncement de l'os nasal formait une cavité profonde entre le front proéminent et l'avancée du maxillaire inférieur. Tous les reliefs étaient profondément accusés, et le moindre mouvement des mâchoires modifiait la physionomie d'étrange façon. Même au repos, le visage avait une laideur bestiale, mais naïve aussi, et douloureuse. M^e^ Marguet connaissait le monstre de vue, mais ne l'avait pas rencontré depuis fort longtemps. Il lui découvrait tout d'un coup une ressemblance presque parfaite avec une figure de pierre, sculptée dans la partie basse d'un pilier de la cathédrale. Il aimait rendre visite à ce diablotin jailli du pilier et grimaçant sous le poids de la pierre dont la masse le prenait aux épaules ; pauvre diable souffrant et rieur, condamné à n'offrir au passant, jusqu'à la fin des cathédrales, qu'une face convulsée, il y avait dans ses traits grimaçants une expression d'humble tendresse qui émouvait le notaire. Souvent, il allait s'asseoir auprès du démon prisonnier, le caressait, l'adorait un peu. De tout

son cœur il le plaignait de porter sur ses épaules le fardeau humiliant d'une église et, imaginant qu'il l'arrachait à l'étreinte de la pierre, lui donnait la main pour courir ensemble les plaisirs sans frein. Il semblait que cette imagination fût devenue réalité et que le démon de la cathédrale, délivré par la ferveur de M^e^ Marguet, vînt lui offrir sa récompense.

L'homme se pencha sur la clôture et interpella le propriétaire d'une voix éclatante, dont il était lui-même un peu gêné :

« Vous me remettez, monsieur Butillat ? C'est moi Troussequin... J'ai travaillé pour vous l'année passée... Voilà que je rentre de voyage et je cherche du travail. Vous n'avez pas quelque chose pour moi dans le jardin ? »

Le vieillard secoua la tête et le sang de la colère lui gonfla les veines du front.

« Rien pour toi ! cria-t-il, tu n'es bon qu'à tout saccager ! Va-t'en. »

Mais sa voix usée ne portait pas jusqu'au bout du jardin. Troussequin l'entendit mal et insista :

« Je vous parle du jardin, mais je ferais aussi bien n'importe quoi ! Je ne vous demanderai pas cher. »

Déjà bouleversé par l'apparition, Me Marguet fut pris d'une tendre pitié pour le malheureux monstre en quête de sa nourriture. Ce fut à cet instant-là que l'idée lui vint, une idée dont il sentit dans toute sa chair comme une brûlure. Mieux même qu'une idée, c'était déjà tout un plan jailli avec la soudaineté de l'inspiration et qu'il acceptait sans discussion. Dans une vue fulgurante de ce qui devait s'accomplir, il découvrait le sens de certaines obsessions familières, d'autres plus secrètes, mal connues, et les sentait s'ordonner utilement. Le signe par lequel il appela Troussequin était le premier geste d'une aventure qui lui apparaissait déjà dans ses nécessités les plus menues. Toutefois, il eut assez d'empire sur lui-même pour dissimuler son trouble, et dit à Butillat :

« Encore un pauvre garçon sans travail... triste époque, monsieur Butillat... Je vais voir si je peux quelque chose pour celui-ci...

– Vous avez bien de la bonté, ricana le vieux. Un vaurien comme celui-là, qui passe son temps à se soûler et à Dieu sait quoi...

– Bien sûr, murmura le notaire, mais que voulez-vous, il faut bien que tout le monde mange... »

Déjà, Troussequin escaladait le barbelé avec une aisance qui mit le comble à la colère de Butillat.

« Tu ne pouvais pas faire le tour ? » dit-il.

Encore essoufflé d'avoir traversé le jardin en courant, Troussequin ôta humblement sa casquette et répondit :

« Il m'aurait fallu prendre le chemin là-bas. Je ne voulais pas faire attendre M. Marguet. Il aurait pu être pressé, il aurait pu partir, et moi, je me trouverais sans travail encore un coup. Oui, sans travail je me trouverais. »

Le notaire contemplait le monstre avec une avidité dont il s'avisa lui-même. Éteignant la flamme de son regard, il expédia l'affaire :

« Je vous ai appelé pour un petit travail que

vous pourrez peut-être m'exécuter. J'ai, dans mon jardin, une remise à outils, et je voudrais faire passer l'intérieur à la chaux. Si vous vous croyez capable...

– Vous ne pourriez guère mieux tomber, affirma Troussequin. Peintre en bâtiments, c'est mon premier métier.

– Et quand voulez-vous commencer ?

– C'est à vous de me dire, moi je suis prêt. Demain, si vous voulez...

– Bon, venez demain. Autre chose : nous n'avons pas encore parlé de prix. Quelles sont vos prétentions ? »

Troussequin, hésitant, se dandina sur ses jambes torses, et son visage, torturé par la crainte et la convoitise, se contracta dans une grimace effrayante :

« Si je vous demandais trois francs de l'heure ? dit-il enfin, timidement. Je travaille en homme de métier, et avec ça je ne suis pas regardant pour le temps. Un quart d'heure en plus, je n'irai pas vous le compter, ni seulement

une demi-heure. »

Butillat remuait ses lèvres en silence, croyant peut-être faire entendre son indignation, et regardait le journalier avec dégoût. Après un semblant de réflexion, Me Marguet acquiesça :

« Eh bien, c'est entendu, trois francs de l'heure... À propos, comment vous appelez-vous ?

– Troussequin... Marcel Troussequin, né en 95, rue du Sire-de-Roulans... (Il fit le geste de se fouiller et ajouta d'un air gêné) : Je n'ai pas mes papiers sur moi, mais je vous les montrerai demain... Moi, en tout cas, je vous connais bien, et pas d'aujourd'hui...

– Parfait... Nous sommes d'accord, monsieur Troussequin, je vous attends demain. Et maintenant, vous pouvez disposer. »

Troussequin remercia chaleureusement et, sans égard aux protestations du vieux, s'éloigna par le fond du jardin dont il escalada une seconde fois la clôture. On le vit s'asseoir dans le sentier qui bordait la voie ferrée et ôter l'une de ses

chaussures dont il examina l'intérieur. Un moment, il s'amusa à regarder passer une locomotive entre ses orteils et bavarda ensuite avec un employé de la voie. Le notaire s'excusa auprès de Butillat de lui avoir imposé la présence de ce Troussequin que le respect des clôtures, il en convenait, n'embarrassait pas assez.

« Avec lui, vous en verrez bien d'autres, affirma aigrement M. Butillat. Il a travaillé deux jours chez moi, l'an passé, et je ne suis pas près de m'y laisser reprendre. Vous n'imaginez pas tous les ennuis que j'ai eus à cause de lui...

– Espérons qu'il s'est amendé, dit le notaire, sans quoi ma visite n'aura vraiment pas été heureuse. Vous m'avez déjà mis en échec à propos de ce terrain, et d'une façon qui ne me laisse pas grand espoir, je dois l'avouer... »

Ce dernier propos et le sourire qui l'accompagnait radoucirent le vieillard.

« En tout cas, vous m'avez fait le plaisir d'une visite. Je compte d'ailleurs vous la rendre très prochainement. J'ai négligé de prendre des dispositions testamentaires, et je crois que j'ai eu

tort. Voyez-vous que je vienne à mourir avant d'être exproprié ? Mes héritiers n'hésiteraient pas à vendre le terrain à un particulier... par exemple, à votre client qui serait assez malin, lui, pour ne pas se laisser exproprier... Vous me direz que, quand on est mort, ces choses-là n'ont plus d'importance...

– Mais si ! Au contraire ! » protesta Me Marguet, qui était bien obligé de croire, comme tous les notaires, que les morts sont intéressés à la conduite des vivants.

Mollement, il dissuada le vieillard de déshériter les pauvres gens qui espéraient sa mort depuis vingt ans. Ayant pris congé, lorsqu'il se retrouva dans le chemin Émile-Voirot, il se reposa de l'effort qu'il venait de fournir dans les derniers instants de l'entretien. À plusieurs reprises, toute son attention ailleurs, il avait laissé passer le temps de répondre ou senti venir à ses lèvres les paroles dont il avait la tête pleine, éblouie. Dehors, il put les prononcer tout bas, se complaire aux images violentes qu'elles proposaient. Encore la prudence s'imposait-elle.

Butillat l'observait peut-être d'une fenêtre de sa bicoque. D'autres pouvaient l'apercevoir des maisons voisines, et à mesure qu'il entrerait plus avant dans la ville, le danger irait croissant.

La tête en ébullition, le notaire allait pourtant son pas ordinaire, l'œil attentif à toutes les rencontres. Il donnait des coups de chapeau, souriait avec une parfaite aisance, mais tel était son trouble réel qu'il tremblait d'être accosté. Vers six heures et demie, il se trouva en vue des usines T.D.C. où l'attendait le directeur. De très loin, il reconnut un employé du nom de Rigault, arrêté à la grille et devisant avec un autre employé. M^e^ Marguet connaissait le père d'Antoine pour l'avoir accueilli plusieurs fois en son étude. Il lui sembla ne pouvoir se dérober à l'obligation d'adresser la parole à son client, d'autant que sur le seuil de l'usine où il travaillait, Rigault était un peu chez lui. Le notaire se faisait un cas de conscience de manquer, si peu que ce fût, à un homme qu'il sentait affamé d'égards, mais l'idée d'une conversation à la vue des passants et dans un pareil moment, lui inspira un effroi qui faillit

tourner en panique. Pour gagner du temps et retrouver quelque aplomb, il se jeta dans une rue latérale et fit un assez long détour qui devait le remettre finalement dans son premier chemin.

Rigault était en retard de près d'une demi-heure. Il avait aidé à la recherche d'une erreur qui s'était glissée dans les états de fin de mois et bien que le responsable ne relevât pas de son autorité, il était resté au bureau des expéditions jusqu'à six heures et demie. Il avait fait plus que le devoir et la camaraderie même ne lui imposaient, car c'était déjà lui qui avait donné l'éveil, après avoir jeté un coup d'œil aux colonnes de chiffres dont il n'avait à connaître pourtant que le total. À la grille de l'usine où ils s'étaient arrêtés, Musson, coupable de l'erreur, rendait hommage au flair de Rigault qui lui avait ainsi épargné les plus graves ennuis.

« Sans vous, les pièces s'en allaient telles quelles à la direction de Paris. Un coup à me faire renvoyer... et pourtant, c'est une chose qui peut arriver à tout le monde. Quand le total est exact, on ne va pas penser au truc des erreurs qui se

compensent... ou alors, il faut que les chiffres aient une odeur, comme c'est le cas pour vous, monsieur Rigault. »

Le jeune visage de Musson s'épanouit de gratitude, mais Rigault répondit au compliment d'une voix sèche :

« Si vous étiez un peu plus attentif à la besogne, on ne perdrait pas son temps à réparer vos bêtises. Il faudrait pourtant vous dire que si on vous donne huit cents francs par mois, ce n'est pas pour vous amuser. »

Musson rougit, gêné par le sourire qu'il avait encore aux lèvres. Les paroles de Rigault le décevaient, il lui en voulait de ne pas savoir rester digne de son admiration. Un moment il resta coi avec le remords de sentir renaître l'antipathie que lui avait toujours inspirée ce compagnon de travail. Au moment de la séparation, il se fit violence et réussit à articuler :

« Merci encore. Vous m'avez rendu un fier service...

– Oui, vous pouvez le dire », approuva

Rigault.

Musson rougit un peu plus, hésita entre le reproche et un dernier assaut de gratitude. Enfin, sur une poignée de main, il s'éloigna vers le centre de la ville pour aller lorgner les femmes dans la rue principale jusqu'à l'heure de dîner. Rigault eut un instant le soupçon de l'avoir peiné, mais tout compte fait, n'en eut point de regret. Ce garçon-là n'était que trop enclin à la familiarité. D'ailleurs, il lui gardait rancune de l'avoir mis en retard, car il était invité par le maire à prendre le café après le dîner.

À la mort de son beau-père qui était vice-président de la Libre Pensée et membre influent du parti radical, Rigault avait hérité un peu malgré lui de ses convictions politiques et de quelques menues obligations. Le jour même de l'enterrement, au cimetière, Philippon, le maire de la ville, lui avait parlé comme à un pilier du parti et s'était ainsi assuré son dévouement. On lui confiait de ces petites missions où excellent les esprits disciplinés, comme de créer un mouvement d'opinion dans une assemblée par

des vivats ou des coups de sifflet, donnés d'ensemble au bon moment. L'invitation du maire à prendre le café était sûrement intéressée et il s'attendait à trouver chez lui d'autres serviteurs de la bonne cause.

Pour rentrer, il fallait à Rigault traverser toute la ville neuve et cheminer ensuite sur l'avenue Raymond-Poincaré prolongée avant d'atteindre sa maison située au bord de la route nationale. Une fois de plus, il se posa le problème de l'acquisition d'une bécane, non pas que la dépense le fît hésiter, mais parmi le personnel supérieur de l'usine T.D.C., nul n'en avait jamais possédé. Seuls les ouvriers et quelques très jeunes employés de bureau, rentraient chez eux à bicyclette. C'était un hasard, il n'y avait pas d'empêchement de principe à ce qu'un employé important fît usage d'une bécane, et Rigault le savait. Mais quand toutes ses réflexions l'avaient persuadé de la nécessité de cet achat, il n'en restait pas moins que l'élite du personnel allait à pied. Rigault, pour excuser sa puérilité, se disait qu'il faisait preuve de modestie en voulant faire comme tout le monde, mais au fond de ses

scrupules, il apercevait une vanité tyrannique.

Comme il s'engageait dans la rue Gustave-Bon, il aperçut à l'autre bout, la silhouette de M^e^ Marguet qui marchait sur le trottoir opposé. Il ne le rencontrait jamais sans éprouver quelque angoisse. En effet, tantôt le notaire le reconnaissait, répondant alors à son salut, souvent même le précédant, et tantôt passait sans le voir. C'était peut-être un hasard, mais ce pouvait être aussi un caprice (il ne manquait jamais de reconnaître les personnalités de la ville, quelque chose l'avertissant dans sa distraction, qu'il eût à porter la main à son chapeau). Rigault prenait garde à tenir la tête bien droite, jetant de furtifs regards de côté pour se rendre compte des dispositions du promeneur. Le notaire allait les yeux baissés et paraissait très absorbé. Calculant que son coup de chapeau avait toutes chances de passer inaperçu, Rigault décida qu'il esquisserait le salut au dernier moment, ce qui lui laisserait la faculté d'arrondir son geste ou, au contraire, de le réduire en feignant de se gratter l'oreille. Au dernier moment, une crainte irraisonnée, presque religieuse, précipita ses mouvements. Plus de

quatre pas le séparaient encore de l'horizontale convenable qu'il avait déjà la main au chef. Sur l'autre trottoir, M^e^ Marguet leva les yeux et répondit d'un ample salut. Rigault, détendu, sentit l'envahir une onde de bien-être. Mieux qu'un plaisir de vanité, c'était la douceur d'un accueil, la satisfaction d'un instinct social. Il s'avisa tout d'un coup que la saison était tendre. Comme une tranche de citron, le printemps lui mit l'eau à la bouche.

Sous les marronniers qui bordaient l'avenue Poincaré, il marchait avec une allégresse qu'il n'avait pas le souvenir d'avoir jamais éprouvée. Avec amour, il pensa à sa femme, à son fils, qui l'attendaient. En regardant le vert fragile des jeunes pousses, un transport lyrique lui mit aux lèvres un refrain des rues, qu'il ne savait pas avoir retenu. Il s'accusa d'enfantillage, mais avec une indulgence qui était encore une nouveauté.

Sur le pont du chemin de fer, il s'accouda au parapet pour regarder passer un train au fond de la tranchée. Et soudain, son cœur se glaça. En bas, dans le sentier, qui longeait la voie ferrée, il

venait de reconnaître Troussequin. Le monstre marchait en roulant sur ses jambes arquées et, balançant la tête, avait l'air occupé d'une chanson. Rigault se jeta en arrière, mais pas si promptement que l'homme ne l'eût aperçu, car il l'entendit crier :

« Fabien ! eh Fabien ! Vas-tu m'attendre, charogne ? C'est moi, Troussequin ! »

Heureusement, l'on ne pouvait accéder du sentier à la route que par un très long détour. Rigault se hâta vers sa maison qui n'était plus qu'à cinq ou six cents mètres. Il avait oublié sa joie et n'en éprouvait même pas le remords. Cette simple apparition d'un homme dont il n'avait rien à redouter de sérieux l'accablait. C'était comme une longue maladie qu'on a cru pouvoir oublier et qui se réveille plus aiguë, une main d'angoisse qui l'étreignait à mourir. Comme il était devant sa maison, Rigault tourna la tête. Sur la route, à cinq cents mètres en arrière, Troussequin arrivait d'un grand pas lourd et lui faisait signe de la main ou du poing.

# III

Me Marguet pénétra dans la cour des usines T.D.C. avec soulagement. Il lui sembla qu'il n'aurait pu aller jusque chez lui sans laisser paraître au regard des passants la fièvre qui l'agitait. Cette conversation d'affaire qui l'attendait chez le directeur allait lui rendre son assurance. Repris par sa profession, il pourrait oublier son étrange aventure. En traversant la cour déserte sous la conduite du concierge, il se remémora pour en rendre compte au directeur l'entrevue qu'il venait d'avoir avec le vieux Butillat. Mais ses souvenirs venaient mal. Il restait distrait par l'image de Troussequin dressé au bord de la tranchée du chemin de fer.

Devard, le directeur, accueillit le notaire avec un empressement déférent et attendit qu'il vînt lui-même au sujet qui les occupait. Me Marguet fut sensible à l'attention et, néanmoins, resta

froid. Il éprouvait une vive antipathie à l'égard du haut personnel de l'industrie, recruté en raison d'aptitudes trop spéciales qui se voyaient à l'œil nu. Devard lui-même, malgré ses manières courtoises, ses mains fines, lui paraissait manquer de paliers. Sa silhouette jeune, alerte, son regard précis, intelligent, l'économie du geste et de la parole, le situaient aux yeux du notaire dans une certaine catégorie d'êtres lucides et bornés, dépourvus des raffinements d'ignorance, des passions prudentes et longuement polies du bourgeois remâcheur qui ne veut rien éliminer et s'efforce de vivre dans le moment présent, tous les âges de sa vie. M^e^ Marguet lui déniait tout bas la qualité de bourgeois et méprisait un peu son activité.

« Comme je le pensais, dit-il, M. Butillat n'est nullement disposé à vendre. Depuis le temps que la ville parle de l'exproprier, il est cramponné à cet espoir d'une grosse indemnité et il est plus résolu que jamais à ne pas lâcher sa carte. J'avoue humblement que si mon offre a eu un résultat, c'est de l'avoir fortifié dans sa résolution. Peut-être aurait-il fallu s'y prendre

d'autre façon. Si vous n'aviez pas été aussi pressé d'une réponse, j'aurais pu amorcer la chose... »

Il se crut dispensé de poursuivre par le demi-sourire du directeur. Il y avait beau temps, semblait dire Devard, que les problèmes de vente et d'achat avaient cessé d'être pour lui des problèmes de psychologie et quitté le plan du maquignonnage.

« Vous lui avez proposé trois cent mille comptant. C'est une jolie somme pour ce M. Butillat, et que la ville ne lui donnera jamais. L'avantage de tenir une certitude devait le décider.

– Il avait tout intérêt à vendre, accorda le notaire.

– Alors ?

– Alors, mon Dieu, c'est très simple. M. Butillat est persuadé que l'indemnité d'expropriation sera beaucoup plus considérable qu'une évaluation sensée ne permet de le supposer. Enfin, c'est un vieillard qui attend depuis trop longtemps la chance de traiter avec la

ville. Son imagination a travaillé...

– Ce n'est tout de même ni un fou ni un imbécile, coupa le directeur. Les chiffres doivent avoir un sens pour lui. »

Me Marguet demeura silencieux quelques secondes, non pour préparer sa réponse, mais pour songer à la réflexion du directeur. Elle lui paraissait révéler clairement un certain besoin de ne pas comprendre, favorable à l'exercice de l'autorité.

« Vous avez raison, dit-il enfin.

– Alors ?

– M. Butillat, comme vous le dites vous-même, n'est ni un fou ni un imbécile, et pourtant rien ne le fera vendre son terrain. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre... M. Butillat ne trouve aucun plaisir à vendre... c'est ça, aucun plaisir. Notez qu'il a suivi ma démonstration avec beaucoup d'intérêt. Il a même eu une remarque très juste : « Pourquoi « diable, m'a-t-il dit, votre client veut-il acquérir un terrain dont il sera exproprié dans quelques mois ? C'est donc qu'il

en attend un gros bénéfice ? » Naturellement, j'ai objecté la certitude où nous étions que la ville n'achèterait jamais ce terrain-là, mais c'était une défaite... j'ai bien vu que ma réponse ne l'avait pas convaincu...

– Pas plus que vous n'en étiez convaincu vous-même, dit Devard. Et pourtant, vous lui avez dit la vérité. Si nous avions pu nous rendre acquéreur, la ville ne nous aurait jamais expropriés. Son intérêt n'est-il pas que l'usine s'accroisse et déborde sur ce terrain ? Nous occuperons davantage d'ouvriers et dans des conditions de confort que nous ne pouvons leur offrir dans nos limites actuelles.

– C'est juste, opina le notaire. Il est bien dommage que ce M. Butillat soit aussi entêté. Mais ce qui me console, c'est que la crise ne paraît pas vous avoir touchés. Je suis heureux de vous en féliciter.

– Détrompez-vous, M^e^ Marguet, nous sommes atteints comme tout le monde. Notre projet d'expansion correspond en réalité à un resserrement de nos usines qui ne peuvent plus

supporter la charge de conserver certaines petites filiales de faible rendement. Il s'agit, en somme, d'une concentration ou d'un regroupement. Ce que je vous dis là n'est pas un secret...

– Si je comprends bien, dit le notaire, il dépend de M. Butillat et de la municipalité que cette filiale-ci continue ou non à travailler ? C'est plus grave que je ne pensais... »

Le directeur parut ennuyé d'entendre poser le problème en des termes aussi catégoriques, d'autant plus qu'il lui semblait percevoir dans le ton du notaire une intention ironique.

« En réalité, dit-il, les choses ne sont pas si simples... Nous n'avons encore que des craintes. En tout cas, tout ça doit rester entre nous... »

Me Marguet vit qu'il était près de sept heures et songea au départ. Il répondit assez distraitement au directeur qui lui parlait de l'élection au siège laissé vacant par la mort du député de l'arrondissement. Les élections législatives ne l'intéressaient presque pas. Il était parmi les deux cents citoyens qui votaient pour le candidat communiste. C'était par vice, pour le

seul plaisir d'être en opposition secrète avec les gens de son monde. Devard essaya de lui tirer quelques renseignements utiles concernant le candidat des radicaux, mais le notaire était des plus mal informés et répondit que la chose était d'ailleurs sans importance puisque le radical devait être élu quel qu'il fût. Au reste, il comprit parfaitement qu'il avait répondu à côté et que le directeur s'intéressait surtout à la personne du candidat et aux petites intrigues qui lui conféreraient l'investiture du parti.

« Il n'y a personne dans toute la ville qui soit aussi mal informé que moi des choses de la politique, dit-il. Ma profession de notaire n'est pas faite pour mettre les gens de gauche en confiance, même s'ils sont mes clients. Vous n'imaginez pas combien je suis isolé. J'ai entendu dire souvent que l'étude du notaire est un autre confessionnal. Pour ma part, je ne m'en suis guère aperçu. Il n'y a pas plus de fantaisie, de liberté, d'abandon, dans les gestes du propriétaire que dans les contractions d'un estomac. Quand un homme vient vous trouver pour une affaire d'héritage, vous penserez peut-être qu'il va vous

livrer le fond de son âme. En réalité, ce qu'il vous montre, c'est bien un aspect honteux et secret de son âme, mais c'est celui qu'en pareil cas chacun vous montrera. Notez, d'ailleurs, que les médecins sont logés à la même enseigne que nous. Ce n'est pas parce que le malade leur fait voir ses tares qu'ils peuvent prétendre le connaître vraiment. Et ce que je dis là, je le dirais aussi bien des prêtres. Une confession n'est pas une confidence... »

Au regard étonné du directeur, Me Marguet comprit qu'il commençait à divaguer et se hâta de prendre congé. Son exaltation, qu'il avait mise en réserve pendant cet entretien professionnel, le ressaisissait tout entier... Passé la porte de l'usine, il eut peur de la joie sombre et impatiente qui transformait peut-être son visage. Il avait envie de courir, de bavarder, de s'épancher. Jamais il ne s'était senti aussi allègre, débordant de vie, étouffant d'éloquence. Il avait peine à suivre les bonds et les retours de son imagination, l'abondance de sa pensée qui brassait un univers et s'appliquait en même temps à d'infimes détails. Chacun de ses mouvements projetait une

image nouvelle, une rumeur. Et au milieu de ce tumulte, de ce foisonnement, la silhouette de Troussequin traçait un chemin sûr et secret.

Vers le centre de la ville, les passants devenaient plus nombreux. Il fallait être attentif, saluer, doser l'ampleur d'un coup de chapeau, l'amabilité d'un sourire, faire en sorte que chacun pût dire en rentrant chez soi qu'il n'avait rien vu d'intéressant dans la ville. Après avoir traversé la rue des Rencontres où se pressait la foule de sept heures, il prit une ruelle et déboucha près de la cathédrale, face à l'un des portails latéraux. Sa maison était située de l'autre côté de l'église, dans la calme rue Jacques-de-Molay. Souvent il utilisait le transept comme un raccourci, saluant au passage le maître-autel d'une génuflexion rapide.

Il entra d'un pas furtif, cherchant les zones d'ombre pour gagner l'un des piliers d'un bas-côté où il retrouvait parfois le démon de pierre, mais il réfléchit qu'à cette heure et dans cette partie de l'église, les fidèles attendaient leur tour de confesse. Il alla s'agenouiller dans l'ombre de

la chaire et joignit les mains. Devant lui, sur le bord de l'allée médiane, au premier rang des chaises, une jeune femme en noir priait, la tête penchée sur l'épaule, le regard levé vers l'autel, et sa prière était moins ardente que la prière de Me Marguet. Dehors, il faisait jour encore, mais à l'intérieur de l'église, l'approche du soir commençait à éteindre dans les hauts les trouées de clarté vive, voilait la lumière sourde et violente des vitraux et noyait les angles profonds. Déjà, entre le jour et la lueur des cierges, hésitaient plus noires les ombres portées, et les dorures de l'autel brillaient sur la nuit de l'abside. Le notaire aiguisait un reste de ferveur religieuse, très catholique, jouait avec des mots, des airs liturgiques, des parfums de cire et d'encens et, en s'aidant d'oraisons jaculatoires, projetait des fantômes dans l'ombre opulente et le silence de la cathédrale.

« Mon Dieu, je jaillis vers vous, mon confident, mon père chéri, ma bonne barbe, mon œil d'en dehors, ma douce habitude et tous mes dimanches.

« Mon Dieu, je suis indigne de votre miséricorde et si indigne que je ne l'implore pas. Je ne veux que votre indifférence, je ne souhaite que d'être oublié.

« Mon Dieu, mon cher bon Dieu, je jaillis vers vous. Je me tords et je me vautre à vos pieds, dans ma purulence et dans mon ordure, en appelant sur moi le crachat de votre mépris.

« Mon Dieu, serais-je si heureux que de vous dégoûter ? Votre regard se détourne et déjà ma prière retombe à mes pieds. Mon Dieu, je me sens bien mieux. Comme vous êtes fort et terrible, quand vous tournez le dos, mais tellement plus aimable.

« Mon Dieu, je jaillis vers vous dans l'éclaboussure de mon infamie. Me voici venir avec le cortège des créatures compagnes de mes nuits et de mes solitudes. Vous les regardez par-dessus l'épaule et je vais vous dire qui elles sont.

« Voici la boulangère de la rue des Rencontres. J'ai appris l'autre jour qu'elle s'appelle Roberte Boulier. C'est ma grande robuste, mon Dieu, la plus sûre, celle que mon

rêve atteint d'abord, à cause de ses hanches et de ce plein corsage.

« Cette fille pâle, au fichu jaune, qui s'en va claquant des savates, je l'ai vue passer un soir que je traversais moi-même le quartier de la Malleboine. Le vent d'automne la moulait dans sa jupe de pauvresse et marquait entre ses cuisses un pli noir et profond, un pli pour mes nuits, mon Dieu.

« Voyez, en tablier blanc, la petite bonne des Frainel, cette mutine. Un soir que j'étais à dîner chez eux, je lui ai marché sur le pied comme par mégarde, et le cri qu'elle a laissé passer et sa grimace de douleur, j'en ai animé les créatures de mes veilles et de mes sommeils.

« Voilà les trois sœurs Janet, ma messe du dimanche. Je ne sais pas les séparer.

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! comme je vous aime ! laissez-moi suer sur vos pieds.

« Et encore : une écolière cambrée aux mollets blonds, la concierge de la mairie, les deux demoiselles Vatard, l'une châtaine, l'autre rousse,

et si chétives, si humbles, qu'elles me provoquent parfois jusque dans mon labeur. Tant d'autres.

« Vous les voyez, mon Dieu, dans la lumière des cierges, effarées, rampantes, et entre elles toutes, celle que je n'ai pas nommée, celle que vous m'avez choisie. Les chairs et les étoffes tremblent d'épouvante dans votre clarté divine qui fait étinceler le métal des jarretelles, et la moiteur de leurs corps fume sur les marches de l'autel.

« Mon Dieu, j'ai tant rôdé autour du mystère de ces jupes, j'ai tant souffert en osant de loin, et en osant tout, et du fond de mon désespoir, je vois se lever le jour des mains pleines. Mon Dieu, vous avez bien voulu me dire que j'étais libre, que la chose ne vous regarde pas. Vous l'avez dit parce que vous êtes bon, et pour que je vous aime davantage aussi. Notre père qui êtes aux cieux. »

M^e^ Marguet desserra ses mains moites, crispées par l'invocation, et fit le signe de la croix. Il était très ému. Beaucoup plus qu'il n'avait espéré. Une minute, il ferma les yeux pour laisser refroidir son âme. Derrière lui, dans

l'ombre d'un bas-côté, il entendit un doux bruit de pas et de chaises remuées. Il pensa que sa femme devait être là-bas, dans l'armoire à confesse, en train de laisser tomber dans l'oreille poilue de l'abbé Duperron la neige de ses menus péchés. Il aurait voulu pouvoir l'entendre, non par indiscrétion, mais pour admirer dans la pénombre capiteuse de l'église l'éclat et la blancheur de cette âme de moniale. Il fit encore une prière qu'il adressa à la Vierge en appelant sa bienveillance sur son épouse. Bien qu'il ne crût pas davantage à la Sainte Vierge qu'à Dieu le père, il priait avec un élan sincère, comme il jouait du piano. Même il fixait sa pensée, sans la formuler, sur un ulcère de la cuisse qui l'incommodait depuis plusieurs années, avec l'espoir que sa discrétion toucherait le cœur de la Vierge. Enfin, dans le quatrième dessous de sa conscience, il se moquait de lui-même, se disant par exemple qu'il ferait un bien mauvais catholique, s'il prêtait ainsi à la divinité le goût de la modestie et de la tempérance. Et ainsi de suite.

Frôlant au passage la jeune femme en noir, qui

continuait à prier, il fit une génuflexion devant le maître-autel et sortit par le petit portail de droite. À l'entrée de la rue Jacques-de-Molay, le brigadier Maillard, les cuisses appuyées sur le cadre de sa bécane, devisait avec Rebuchat, l'huissier de la place Aubert. À vrai dire, Maillard écoutait plus qu'il ne parlait. En roulant une cigarette, il balayait le carrefour du regard sévère et distrait qui lui était habituel. À cette apparition, M^e^ Marguet eut au cœur un pincement d'inquiétude. Sa maison était si proche qu'il avait négligé, en quittant l'église, de se composer une physionomie et il songea que sa figure devait être rouge et qu'il y perlait des gouttes de sueur. Il crut prudent d'obliquer à droite, vers le parvis, et après avoir fait trois pas, réfléchit que la proximité de sa maison ne l'y autorisait pas. Il reprit sa direction première, fit encore une embardée à droite, une sur la gauche, hésita, et se décida enfin à tirer droit. Effrayé à la pensée de tous ces zigzags effectués dans le champ visuel du brigadier, il s'efforçait d'affermir sa démarche ; mais sous ses pas les pavés dansaient, le carrefour oscillait tout entier. L'huissier

Rebuchat se découvrit au passage du notaire avec un mouvement du buste en avant. Le brigadier, qui n'aurait pas pris, tout seul, la liberté de saluer un homme de cette importance, porta la main à son képi.

Le danger passé, M^e^ Marguet sourit de sa pusillanimité. Cette peur enfantine du gendarme lui parut charmante. « Le danger, c'est la jeunesse, pensa-t-il. Lui seul peut rendre à nos sentiments toute la fraîcheur du premier âge. »

Il eut la présence d'esprit d'éviter son voisin Crépel, l'organiste de la cathédrale, qui devait être dans sa cave à surveiller les passants avec un périscope. Cette installation à laquelle avait procédé Crépel n'était nullement suspecte et il ne s'agissait pas du tout de contempler les jambes des femmes, c'était simplement une façon de regarder passer les gens, à la fois scientifique et originale. Toutes les fois qu'il découvrait le notaire dans le champ de son appareil, il l'appelait avec un porte-voix et le priait de descendre auprès de lui. M^e^ Marguet ne pouvait pas toujours se dérober et quoiqu'il le comptât

parmi ses amis, il redoutait la compagnie de ce forcené de la musique, qui croyait à son génie et qui jouait de l'orgue comme on fait des haltères. Il passa en rasant le mur de façon à boucher le périscope et il lui sembla entendre une plainte sortir du soupirail.

Enfin, il arriva chez lui. Des retombées de lierre et de vigne vierge formaient au-dessus du mur de clôture un rideau épais. Ayant poussé la porte, il se trouva dans une cour spacieuse, bordée d'une double rangée d'arbres et ornée de parterres. La demeure du notaire était une maison à étage, de lignes simples et de belles proportions, avec un haut toit en pente, planté de longues et fines cheminées. Elle avait été construite en 1720. Quelques années avant la guerre, le père de M^e^ Marguet, en même temps qu'il y avait fait aménager trois mansardes pour la commodité de loger les bonnes, l'avait enjolivée d'un fronton Renaissance pour encadrer celle des trois nouvelles fenêtres qui donnait sur la façade. L'ajouture était d'autant plus regrettable qu'en entrant dans la cour, on avait assez de reculée pour embrasser l'ensemble d'un

coup d'œil.

Le notaire vit à sa montre qu'il était sept heures et jugea que les bonnes devaient être à la cuisine. Il s'étonna d'avoir fait tant de choses en une demi-heure et récapitula : un quart d'heure avec Devard, sept ou huit minutes de l'usine à la maison, à peu près autant à l'église. L'idée qu'on pouvait faire tenir un événement considérable dans l'espace de quelques minutes le saisit pendant qu'il montait au premier étage. Aussitôt, il en tira des conséquences si importantes qu'il en sentit comme un éblouissement. En arrivant sur le palier, il tendit l'oreille et perçut un bruit d'office au fond du couloir. Son cœur battait au ralenti et ses mains étaient glacées. Il détacha sa montre en or de la lourde chaîne qui barrait son gilet et la tint serrée au creux de sa main gauche. La grande aiguille était à cheval sur la première et la deuxième minute de sept heures. M^e^ Marguet ouvrit sans bruit la porte de l'escalier de bois conduisant aux mansardes et monta les marches deux par deux. Un œil-de-bœuf, donnant sur le grand jardin qui s'étendait derrière la maison, l'éclairait suffisamment pour qu'il n'eût pas à

redouter de surprise. Le palier des mansardes était plus obscur, mais les trois portes étaient indiquées par des traits de lumière au ras du plancher. D'un mouvement brusque, mais sans bruit, le notaire ouvrit l'une d'elles et referma aussitôt avec les mêmes précautions. La mansarde, propre et claire, était meublée d'un lit étroit, d'une armoire à deux battants, d'une chaise et d'une table de toilette. Il alla d'abord à la fenêtre et tout en faisant le simulacre de la fermer, jeta un coup d'œil à l'extérieur. La maison était si bien masquée par les arbres et par la clôture que la vue n'allait guère au delà de la cour. L'on n'apercevait rien de la ville que la pointe des toits, et, tout près, le clocher de la cathédrale. M^e^ Marguet regarda sa montre. Une demi-minute s'était écoulée depuis qu'il avait quitté le premier étage. Au fond de la cour, la porte s'ouvrit et M^me^ Marguet entra. Il s'était effacé et contemplait avec vénération cette femme mal habillée, mince et pourtant pesante, qui traversait la cour d'un grand pas maladroit. Ses vêtements, sa démarche, semblaient d'une vieille femme, mais son visage, ses yeux clairs,

son port de tête avaient une grâce enfantine. Le notaire se hâta de quitter la mansarde pour aller l'accueillir sur le palier du premier étage.

# IV

La table était dressée au milieu de la cuisine, et Antoine apprenait une leçon dans un livre ouvert au creux de son assiette. À la dérobée, il regardait d'un air craintif sa mère qui cousait en face de lui. Elle s'amusait à le voir anxieux et le narguait d'un bout de chanson, appris au temps de l'armistice, quand elle était encore une jeune fille dans la petite ville pleine à craquer d'uniformes au vert :

*I am sorry, I am sorry,*
*Dit-il, monsieur le curé.*
*I am sorry,*
*C'est elle que j'épouserai.*

Sa voix mince, un peu claquée dans les reprises, assaisonnait le refrain d'une pointe de

mystère aigrelet. Antoine sentit jusque dans le nez un écœurement filial. Son regard se durcit et il murmura d'un ton de colère, à peine interrogatif :

« Tu vas le dire que je suis rentré en retard ?... Tu vas le dire... »

Juliette Rigault eut un sourire affectueux et éluda :

« *I am sorry... I am sorry...* Cette chanson-là, quand on la chantait, tu n'étais pas né, il s'en fallait de cinq ans et plus... *I am sorry...* Si tu avais vu, la ville, comme elle était. »

L'aiguille en l'air, elle laissa aller son regard par la fenêtre, vers les maisons mal finies et les jardins en fil de fer, qui marquaient les dernières conquêtes du faubourg sur le terrain vague. Le refrain ravivait ses souvenirs de la dernière année de la guerre. Rue des Rencontres, à six heures du soir, sous une pluie d'automne qui bleuissait aux becs de gaz, c'était une marée de militaires de sortie, de femmes disputées et de gamins attentifs, défilant dans la lumière des boutiques. Juliette marchait dans la foule avec des amies de

seize ans, heureuse des regards d'hommes et du drap dur qui la frôlait. Elle avait des rendez-vous. Sa mère la cherchait partout. Des voisins l'avaient peut-être reconnue dans une ruelle soupirante, enlacée à un fils de famille casé dans l'intendance et qui portait des lunettes chères et des leggings en cochon. Il n'y avait pas assez d'heures pour avoir peur et plaisir.

La silhouette de Rigault, surgissant dans le cadre de la fenêtre, la remit au jour. Antoine chercha vainement le regard de sa mère qui se levait pour servir le dîner. Rigault donna le bonjour d'une voix froide et alla se laver les mains sur l'évier. Depuis longtemps, après en avoir délibéré en lui-même, il avait pris le parti de n'embrasser au retour ni sa femme ni son fils, car il ne manquait jamais à prendre des attitudes viriles et austères en face de tous les problèmes qui ne valaient pas d'être posés. Il passa à table avec une mine soucieuse et hermétique dont il ne se départait guère, même à son bureau, et qui restait pour sa femme une énigme oppressante. Rien, dans l'expression de son visage, ne trahissait l'attente anxieuse qui lui semblait

suspendre les battements de son cœur. La famille Rigault commença de manger le potage en silence, Juliette s'épuisant à chercher une parole qui établît le contact avec son mari. Antoine se tassait sur sa chaise en voyant la nervosité de sa mère et, dans son regard, certain empressement conjugal qui le mettait mal à l'aise. Rigault semblait ne rien voir. Juliette déplaça son buste, ajusta une boucle sur son front, mais sans réussir apparemment à lui rappeler sa présence. Alors, elle se pencha sur la table et dit à son fils d'une voix maladroite, forcée à saccade :

« Je t'ai déjà dit que tu faisais trop de bruit en mangeant ta soupe... Regarde ton père... »

Elle quêta une approbation du père qui finit par se décider :

« C'est vrai, dit-il, tu auras bientôt treize ans, et tu ne sais pas encore te servir rationnellement d'une cuiller. Est-ce que tu m'entends faire du bruit, moi ? »

D'un signe de tête, Antoine convint que son père mangeait sa soupe sans bruit. L'idée de sa distinction inclina Rigault à la bonté et le retint

sur la pente des objurgations et des homélies. Il avait d'ailleurs d'autres soucis.

« Ce que ton père te dit là est pour ton bien, dit Juliette avec une douceur perfide.

– Naturellement, approuva Rigault, pour ton bien.

– Pour ton bien et pour ton avenir ! »

Malgré l'inquiétude qui lui rongeait le cœur, Rigault parut s'éveiller, et son regard s'anima. L'avenir de son fils était un sujet presque douloureux, mais qu'on ne lui proposait jamais en vain. Il en parlait avec une sollicitude rageuse, tourmenté par ses ambitions paternelles, humilié aussi à la pensée qu'un jour son fils lui serait peut-être supérieur par le prix de ses complets, se demandant s'il oserait bien faire des placements d'argent, sans le consulter et s'en irritant par avance. Comme il ouvrait la bouche pour entamer une litanie bien connue de la famille, une voix cuivrée et puissante, qui provenait de la barrière du jardin, porta l'invective jusque dans la cuisine. Gnome frénétique, Troussequin sautait comme un chien après la barrière de bois donnant sur le

terrain vague.

« Monsieur Rigault ! Tu es là ? criait-il. Hé ! monsieur Rigault, sors donc qu'on cause d'homme à homme ! Dégueulasse ! Mal poli ! Ah ! tu croyais que je ne reviendrais plus ? Ou que j'aurais oublié ? Non, monsieur Rigault ! Non ! Tu as fait à un ancien ami l'injure de ne pas le reconnaître. Ça, je ne l'oublierai jamais ! Et qu'est-ce que tu te crois donc, pour être mal poli ? Tu devrais pourtant penser à ton père, au vieux cochon que c'était ! Rappelle-toi un peu quand il allait avec des gamines dans la rue de la Clé-d'Or et qu'on lui pissait sur la tête depuis le parapet du Rond-Point... »

Mis en joie par ce souvenir, Troussequin suspendit l'apostrophe et après rire, se mit à crier :

« Dégoûtant ! Sur la tête de ton père que tu pissais ! Hein ? Tu ne t'en étais jamais vanté à ta femme ? Va, tu peux faire le méprisant ! Tu n'étais pas si fier quand ton vieux te mettait à la porte pour faire la riaule avec des riens et que tu venais mendier ton pain chez ma mère ! Et quand

je te refilais mes vieilles culottes, tu étais assez content, hein, Fabien ? »

Ému par le rappel de sa propre générosité, Troussequin reprit haleine et fouilla du regard l'intérieur de la cuisine, mais il ne put apercevoir Rigault. Figé sur sa chaise, celui-ci faisait de grands efforts pour dissimuler à sa famille sa frayeur et son découragement. Il semblait n'avoir rien entendu des hurlements de Troussequin et restait silencieux. Juliette, qui avait un certain sens du drame, attendait de son mari qu'il entrât dans une colère terrible après avoir vainement essayé de se dominer. Elle était seule à apercevoir le monstre et renseignait Rigault sur ses gestes avec un lyrisme tendancieux, bien fait pour lui fouetter le sang, mais lui se contentait de regarder le revers de sa main, l'approchant et puis l'éloignant, comme si rien ne se fût passé au dehors.

Antoine comprenait les souffrances de son père et y compatissait. Lui-même se sentait humilié par cette révélation de Troussequin sur une équipée de jeunesse qui avait l'air d'un

cauchemar biblique et, en même temps, il résistait péniblement à une violente envie de rire. Courbé en deux, le souffle suspendu, il était tout près d'éclater et, à la fin, il ne put se contenir. À l'idée de son père dressé sur le parapet du Rond-Point dans la position sacrilège évoquée tout à l'heure, le rire lui sortit à la fois par la bouche et par le nez. Hoquetant, le visage enflammé et les épaules secouées, il faisait d'inutiles efforts pour dissimuler son impertinence au fond de son assiette.

À la barrière du jardin, Troussequin recommençait à dévider ses injures. Il traita Rigault de bourrique pesteuse, de dégonflard, de cochon comme son père, de faux-cul, d'impérialiste, d'ordure ménagère, de crevoton et, à plusieurs reprises, d'enfant de pauvres.

« Tu en fais, parce que tu travailles dans les bureaux, mais moi, je te crache à la gueule, tu comprends ? Moi, je me fous que tu sois dans les bureaux, tu comprends ? Je suis rentré avant-hier et, aujourd'hui, j'ai déjà une place... Tes bureaux, je n'en suis pas jaloux ! Tes bureaux, moi, je les

ai dans le train, et tes porte-plume aussi, tu comprends ? Voyou ! Mal poli ! Enfant de pauvres ! »

Voyant le rire de son fils, Juliette sut résister à la contagion et ne laisser paraître de sa gaieté qu'un sourire encore décent. Rigault, bien qu'il se raidît dans une attitude impassible, en voulut à sa femme de ne pas comprendre quelle était sa détresse. Enfin, il s'arracha de son siège à grand effort, décidé à accomplir lui-même le geste simple de pousser la fenêtre. Son apparition jeta Troussequin dans un état d'exaltation délirante. Le mufle projeté en avant, les pieds suspendus, il manqua s'empaler sur la barrière, et les injures lui venaient si pressées qu'il n'émettait plus que des rugissements incompréhensibles. Vengé et le cœur content, il ne tarda pas à s'éloigner. Rigault fut un peu soulagé par son départ, mais resta profondément découragé. Cette ancienne camaraderie qu'il avait depuis longtemps répudiée par un souci de respectabilité, il n'y pensait plus sans qu'un sentiment de honte bourgeoise lui coupât bras et jambes. Il lui semblait que toute la ville fût dans l'attente de

l'abominable révélation qui allait le replonger dans la bassesse de ses origines. En réalité, ses concitoyens n'avaient pas oublié son père, le raccommodeur de porcelaine, surnommé Rigault Rigodon, sur lequel il courait encore des anecdotes vineuses et bordelières, mais on jugeait assez modeste la situation du fils pour n'être pas tenté de rabattre sa fierté. Rigault, quand il lui arrivait d'y réfléchir, c'était plusieurs fois par jour, s'émerveillait d'une pareille tolérance.

« Il a tout de même fini par se taire », dit Juliette d'un air qui semblait faire hommage à son mari de la retraite de Troussequin. Rigault en fut gêné et n'osa répondre. Antoine semblait avoir retrouvé son équilibre, mais comme sa mère le regardait avec une intention non tout à fait innocente, un spasme d'hilarité l'agita encore ; par timidité, il n'osa en demander pardon à son père, espérant un peu que la raison de cette gaieté lui échappait ou même qu'il n'y prenait pas garde. De fait, il semblait que Rigault n'eût rien vu, il avait ce même visage préoccupé et lointain qu'il offrait ordinairement à sa famille. Pourtant il était peiné et luttait contre une envie de

s'attendrir sur lui-même. Il remua obscurément des maximes et retrouva au fond de sa mémoire une petite fable apprise à l'école, illustrant le proverbe « Tel père, tel fils. » Elle était très touchante et le conduisit à faire un examen de conscience filiale. L'aventure de la rue de la Clé-d'Or pesait à son cœur. Il éprouva le besoin de se justifier, ne put s'y résoudre, et se contenta d'imaginer le discours qu'il aurait pu tenir à son fils. Encore lui parut-il plus commode de s'adresser à un auditoire d'hommes de son âge et il commença ainsi :

« Mes chers amis... Ce n'est pas sans émotion que je viens répondre ici à un reproche qui m'a été adressé publiquement. Eh bien, oui, en cédant à ce que je croyais être l'appel de ma conscience, j'ai manqué à mes devoirs de fils. Vous voyez que je ne fais pas de difficulté à reconnaître les faits, mais avant de me juger trop sévèrement, je pense et vous penserez comme moi qu'il faut se replacer dans les circonstances. Voilà donc les choses telles qu'elles se sont passées. Vous saurez d'abord que je n'étais pas seul et qu'on se trouvait cinq à être dans le coup. Il y avait

Troussequin Marcel, il y avait son frère Émile qui est mort depuis, et un nommé Michon de la rue Gorgerin, Lémontier Victor qui a été tué en Champagne et enfin moi, qui avais peut-être dans les treize ans. Il faut vous dire que tous les soirs d'hiver, à la sortie de l'école communale qui se trouvait rue des Visitandines, c'était l'habitude qu'on s'en aille, entre gamins du quartier, se mesurer sur le parapet du Rond-Point à celui qui en enverrait le plus loin. Je ne dis pas que c'était bien intelligent, non, ni très correct non plus, mais les premiers torts venaient peut-être de nos familles qui nous laissaient trop la bride sur le cou. Et je le dis pour mon père comme aussi bien pour la mère Troussequin ou les parents de Michon. Mon père à moi, il y en a de vous qui l'ont connu, ce n'était pas un mauvais homme, mais du moment où il s'est trouvé veuf, il a commencé à devenir bricoleur, à travailler un jour sur deux, et à s'en aller godailler par les rues et par les cafés. Il était porté aussi du côté de la jupe, c'est un fait. Vous me direz que tout le monde en est là et que ce n'est pas ce qui empêche la bonne tenue, mais remettez-vous bien

que mon père était veuf et que ses façons de bricoler devaient forcément lui faire prendre les mauvais plis. Toujours est-il qu'un après-midi à la récréation, les deux Troussequin viennent m'informer que mon père causait aux filles à Tétère et qu'il leur donnait des rendez-vous, justement dans la rue de la Clé-d'Or. Les filles à Tétère (ici, Rigault commença de travestir la vérité et ne dit presque plus rien que de parti pris.) Les filles à Tétère, ce n'était pas des gamines comme Troussequin voudrait le faire croire, et d'un autre côté, mon père était quand même trop raisonnable pour abuser. Moi qui les ai vus depuis le parapet, je peux vous affirmer qu'ils ne faisaient presque rien de mal, et quand on sait ce que c'est que les filles à Tétère, on est obligé de reconnaître que mon père n'y mettait guère du sien. N'importe, quand j'ai appris la chose, j'en ai eu comme un coup au cœur, et d'abord, je n'ai pas voulu y croire. C'était bien là-dessus qu'avaient compté les deux Troussequin. Vous savez comment sont les enfants, toujours à se moquer, à se monter la tête, les meilleurs sont toujours les dupes. En sortant

de classe, nous voilà donc installés sur le parapet du Rond-Point, et en position d'attendre... Je respectais trop mon père pour lui faire une observation et il ne l'aurait pas toléré non plus. Mais quand je l'ai vu dans la rue de la Clé-d'Or avec les deux filles à Tétère, j'ai cru pouvoir lui donner à comprendre que sa conduite me peinait. J'ai donc imité les Troussequin et les autres, sans bien comprendre toute la portée du geste. J'étais un enfant... »

Au moment d'aborder la péroraison, Rigault en sentit la vanité et, la fourchette suspendue, jeta autour de lui un regard inquiet. La curiosité dont il semblait être l'objet de la part de sa femme et de son fils, l'emplit de confusion, et sa physionomie, qui s'était un instant animée à son insu, reprit son immobilité bourrue. Le repas touchait à sa fin, et Antoine commençait à croire que rien ne se passerait de ce qu'il avait redouté. Mais la gêne que le silence faisait peser autour de la table s'était encore accrue depuis que Rigault avait surpris les regards de sa famille. Juliette se sentit un peu coupable et ses yeux vifs, son visage mobile, devinrent expressifs comme des

mains de complaisance. Antoine reconnut dans les yeux de sa mère ce vacillement de joie servile et de perfidie, qu'il redoutait plus que la semonce paternelle. D'un regard soutenu, il voulut l'empêcher de parler, mais elle feignit de ne pas comprendre et dit avec une bienveillance rieuse :

« On n'a pas été tout à fait sage aujourd'hui. On est encore rentré en retard à la maison... »

Ces simples mots suffirent à réveiller la passion austère de Rigault. Il lui sembla tout d'un coup qu'Antoine lui mangeait son bien dans sa poche et faisait alliance avec Troussequin pour lui dilapider son capital d'honorabilité. Surtout, il tenait une revanche et allait racheter par sa fermeté de père ses écarts du Rond-Point. Déjà irrité, il demanda d'une voix rogue :

« À quelle heure ? »

Antoine répondit lui-même en regardant sa mère pour lui signifier qu'il la dispensait de consommer la trahison.

« Cinq heures dix.

– Peut-être pas tout à fait, dit la mère, je crois

que cinq heures n'étaient pas sonnées.

– Il était cinq heures dix, maintint Antoine. C'est toi-même qui me l'as fait remarquer. »

Rigault but une rasade de vin, car il savait que l'affaire serait longue, et repoussa son assiette vers le milieu de la table :

« Comment ? Tu es rentré à cinq heures dix ? Alors, maintenant, il te faut une heure dix pour rentrer du collège ? En une heure dix, un fantassin, équipé avec le sac, le fusil et les cartouchières, fait sept kilomètres par tous les temps, et la maison est à deux kilomètres du collège et tu as tout juste des livres à porter. Mais, par exemple, tu me diras ce que tu as fait !

– Je ne sais pas, murmura Antoine.

– Tu ne sais pas ? Eh bien, moi, il me faut un quart d'heure pour me rendre à mon bureau et, quand je mets vingt minutes, je sais ce que j'ai fait. Où as-tu été traîner ?

– Je suis revenu par la rue de l'Herbe-Sèche, la rue d'Arbois et l'avenue Poincaré, comme tous les jours.

– Alors, qu'est-ce que tu as fait ? J'entends savoir ce que tu as fait ! »

D'un mouvement d'épaule Antoine signifia qu'il n'en gardait pas le moindre souvenir. Rigault l'enveloppa d'un regard cruel.

« Alors, tu continues ? C'est bien ça, tu t'obstines à continuer ? Tu trouves probablement que tu en fais encore de trop. Tu penses que ce n'est pas assez d'avoir manqué la place de premier aux deux dernières compositions et qu'il te faut reculer d'au moins deux crans. Au lieu de travailler, tu aimes mieux perdre ton temps le long des chemins. Quand je pense aux sacrifices qu'on a déjà faits pour toi, quand je pense à tous les moyens qu'on t'aura donnés pour réussir et que je vois la récompense qu'on en a, je suis honteux pour toi, tu m'entends ! Tu as pourtant l'âge de comprendre que tes parents ne seront pas toujours derrière toi et qu'un jour viendra où il te faudra gagner ta vie. Tu regretteras de n'avoir pas voulu profiter de nos sacrifices, mais il sera trop tard. Quand tes parents auront les cheveux blancs et qu'ils se seront ruiné la santé en se privant

toute leur vie pour te donner une bonne instruction... »

Bien qu'il sentît le mensonge, Antoine se mit à pleurer. Rigault lui-même, ému à la pensée de ses cheveux blancs et de ses sacrifices inutiles, fit entendre un long soupir, mais son attendrissement ne dura pas. Un regard sur Antoine, et la vue de cette caboche capricieuse où les promesses de l'avenir étaient en train de se corrompre, le rendit à sa colère.

« Avec qui étais-tu ?

– Avec Buquanant, répondit Antoine d'une petite voix vaincue.

– Buquanant de la teinturerie ? ce n'est sûrement pas le premier de la classe, ricana le père. Un voyou ? hein ? un voyou ? »

Antoine protesta d'un coup de tête et brusquement, la colère de Rigault éclata en désespoir :

« Un voyou ! naturellement, il ne te manquait plus que de traîner dans le ruisseau avec des voyous ? Je ne pouvais pas avoir un fils

convenable, il fallait que ce soit un voyou ! il fallait... »

Rigault se laissa tomber sur la table, cachant sa tête entre ses mains et râlant de rogne et de honte. Antoine et sa mère le regardaient en tremblant, stupéfiés par cette explosion qui était si loin de ses habitudes. Rigault, n'osant plus affronter leurs regards, demeura longtemps sans relever la tête. Enfin, il monta au premier étage mettre son complet des dimanches pour se rendre chez le maire où il était attendu à partir de neuf heures moins le quart, et sa femme l'aida à s'habiller.

Antoine resta seul dans la cuisine. Il songeait à la promesse qu'il avait faite à Buquanant de l'accompagner le lendemain dans son ascension du clocher et ne se sentait pas le courage de risquer pour si peu la colère paternelle. Les mystères du quartier de la Malleboine ne l'intéressaient plus. À les évoquer dans l'atmosphère familiale, ils perdaient toute espèce d'attrait.

Antoine, encore effrayé, mais plein de rancune et de dégoût, trouvait quelque douceur à se souvenir des violences de Troussequin et de la consternation du père. Puis il se mit à rêver au clocher de la cathédrale.

# V

Philippon n'avait pas pu se résoudre à inviter à dîner la demi-douzaine de purs auxquels il voulait passer la consigne. Il trouvait que le café, les liqueurs, et le discours, étaient déjà bien assez. Pour mener à bien la tâche de persuader, d'exalter Rigault et les autres purs, il s'était assuré le concours du docteur Coinchot, dont l'autorité, en matière de politique électorale, était persuasive, et il n'avait pu se dispenser, lui, de l'inviter à dîner. C'était d'ailleurs un habitué. Après le repas, l'épouse du maire prétexta une migraine pour laisser les deux hommes seuls. Philippon et Coinchot allèrent s'asseoir au salon en attendant les purs. Le docteur paraissait contrarié et Philippon le lui fit observer d'un air inquiet.

« Franchement, déclara Coinchot, ce n'est pas ce que j'avais rêvé.

– Voyons, tu me disais hier soir encore que tu étais d'accord.

– Je ne m'en dédis pas, je suis toujours d'accord. N'empêche que j'avais rêvé autre chose. »

Philippon eut un geste de compréhension impuissante, mais Coinchot qui savait à quoi s'en tenir sur les regrets de son hôte, resta mélancolique. Une amitié d'enfance, une parenté lointaine, l'habitude surtout les liaient étroitement sur le terrain de la politique. Le docteur, qui n'avait aucune fonction dans le parti, passait dans l'arrondissement pour un cerbère radical, une sorte de gardien de la loi, et Philippon savait à merveille tirer parti de son autorité. Coinchot ne se dissimulait pas qu'il était la dupe de son ami ; ce soir encore il avait l'impression désagréable d'être là moins pour servir les intérêts du parti que ceux de Philippon. Celui-ci, qui le connaissait trop bien, devinait les sentiments qui l'agitaient, et il en résultait une atmosphère de gêne. Quand le docteur prit un cigare, Philippon n'osa pas lui demander d'attendre l'arrivée des

invités pour l'allumer. « Je n'aurai pas la chance qu'il ait fini avant qu'ils n'arrivent, songea-t-il avec ennui. Il lui restera un morceau de cigare de deux ou trois centimètres et ils se douteront qu'il a dîné chez moi, et j'aurai l'air de les avoir invités en cure-dents, pour l'utilité. Si encore il ne garde pas cette tête d'enterrement, je pourrai m'estimer heureux. » Il tendit un cendrier à Coinchot et essaya de le dérider, mais celui-ci resta froid.

Coinchot était dans un jour où la vie lui semblait une mauvaise grippe. Il voyait Philippon sans indulgence et la ville entière le dégoûtait. Tout y était ostensiblement moribond, à ras de sol, et à petit bruit. Dans les journaux de Paris, il n'était question que de communisme, de fascisme, de rassemblements, de bagarres, d'appels et de rappels, mais sur tout le territoire de l'arrondissement il n'y avait rien de tout cela. Les communistes, dans cette ville ouvrière, étaient une poignée et ils n'avaient même pas un drapeau rouge, les croix de feu, une quinzaine, les royalistes quatre ou cinq gamins de vingt ans. Les pauvres consentaient à la richesse des riches

et au chômage menaçant. Les riches ne haïssaient les pauvres qu'à la réflexion. La méchanceté, la rage, la jalousie, au lieu d'éclater, de chambarder, suintaient à l'intérieur des familles, se ravalaient sans bruit. Et la politique, c'était bien pareil. Sauf les proches intéressés, le monde n'en faisait pas une grande affaire et quand le bistrot, ou le gnaf, ou le notaire ou le curé ou le capitaine de gendarmerie ou encore les ouvriers de chez T.D.C., se demandaient si on allait avoir la guerre ou la crevaison d'une manière ou d'une autre, tout ça, dans leur esprit, était sans rapport avec la politique. Pourtant, les choses n'avaient pas toujours été ainsi et Coinchot se rappelait de beaux moments. Pas plus loin que tout de suite avant la guerre, il s'était bagarré en pleine rue trois semaines avant les élections, et en jaquette encore, lui, un médecin. Bagarré, il s'était, oui, avec machin, là, comment donc déjà, celui qui vendait des bécanes, enfin, n'importe. C'est comme les grèves. Dans le temps, et pas si longtemps, ma foi, après la guerre, les ouvriers de chez T.D.C., et d'ailleurs se mettaient en grève. Dans les derniers jours de grève, quand on avait

faim dans le quartier de la Malleboine et dans les faubourgs de l'Est, la ville était rouge à ne pas mettre un curé dehors. Lui, Coinchot, tout bourgeois qu'il était, avec une profession nourrissante et de l'acquis, dans des moments pareils, il aurait donné pour la bonne cause jusqu'à son dernier souffle et il aurait sacrifié sa meilleure clientèle si ce déjà dégoûtant de Philippon ne l'avait pas retenu des quatre pattes. Oui, la ville avait bien changé, les maladies mêmes n'étaient plus ce qu'elles avaient été. Autrefois, il y avait des poussées de n'importe quoi qui mettaient le clergé et les fossoyeurs sur les dents ; et le médecin avait une tactique, tantôt il faisait reculer la maladie d'un seul coup, tantôt lui cédait du terrain : « J'en laisse claquer cinquante, mais je sais bien ce que je fais. » C'était de la médecine, au lieu que maintenant, il fallait faire dans le chronique, dans les petites affections de vieille famille. Et les saisons, il n'y avait plus de saisons, et ainsi de suite, et de la faute à qui ? C'est comme les guerres, encore. Dans le temps...

Coinchot se montait la tête comme à plaisir et

regardait Philippon d'un mauvais œil. Croyant le voir sourire, il lui dit sèchement :

« À propos, il faudrait bien que tu viennes me voir. Il y a longtemps qu'on n'a rien fait pour ta vérole.

– On en reparlera, ça ne presse pas, répondit Philippon en rougissant et il jeta vers la porte un coup d'œil craintif.

– Ce que je t'en dis là est pour toi. À ton âge et avec ta complexion, ta négligence pourrait te jouer un mauvais tour, tu sais... »

Philippon eut un regard d'effroi et le docteur ne put s'endurcir au jeu. De vieille amitié, le cœur lui fondit et il reprit plus doucement :

« J'exagère pour te faire peur, mais il faut être prudent...

– Sois tranquille, murmura le maire soulagé, j'irai te voir... J'y serais bien allé plus tôt, mais cette affaire-là me donne tellement de souci...

– Quelle affaire ?

– L'élection, pardi ! on dirait que tu t'en désintéresses, toi...

– Pas du tout, protesta Coinchot, c'est tout le contraire. Mais franchement, je trouve que le choix n'est pas bon, tu en conviendras toi-même. Depuis dix-huit ans, ce vieux mollasson de Carmagnet encombrait la circonscription et maintenant qu'il est mort on ne trouve rien de mieux, pour le remplacer, que cette espèce de commissionnaire de la politique, qui écrit d'une main dans des feuilles de police et qui torche de l'autre les saletés de ses patrons de l'Intérieur ! et qui a plus de quarante-cinq ans !

– Voyons, dit en riant Philippon, tu ne vas pas me dire que tu le trouves trop vieux à quarante-cinq ans. Pense un peu que nous en avons soixante...

– Parfaitement si, que je le trouve trop vieux. Tant qu'à prendre du neuf, allons-y carrément. Je me fous que ton Leboissel soit malin, ce n'est pas ce qu'il me faut...

– Mettons d'abord les choses au point, dit Philippon. Leboissel n'est pas du tout ce que tu parais croire. Il m'a été recommandé par le secrétaire général du Grand Orient, avec lequel

j'ai échangé une longue correspondance à son sujet. J'ai pris mes renseignements sur place à Paris et enfin, je l'ai rencontré. C'est un homme expérimenté mais honnête, qui offre toutes les garanties désirables. Quant à ses occupations de journaliste, tes reproches sont parfaitement injustes. Il a toujours défendu dans des journaux de gauche des opinions raisonnables... »

Coinchot accorda qu'il avait noirci Leboissel et qu'au reste il ne savait rien ni des « feuilles de police » ni des « patrons de l'Intérieur ». Quand même, il maintint tout ce qu'il avait dit, vrai ou pas. Il maintenait parce qu'il maintenait, d'abord, et ensuite parce qu'il en avait plein le dos, de tout et de tous : du parti, de la médecine, de Leboissel, de la politique et des hommes de quarante-cinq ans. Un peu plus, et il était prêt à donner ses quatre sous à la révolution, aurait pas fallu le pousser bien fort. En tout cas, ce qu'il fallait dans le parti, c'était des hommes jeunes, vingt-cinq ans ne lui faisaient pas peur, intelligents, audacieux, instruits, beaux garçons aussi, ce n'était pas si méprisable, des hommes que les électeurs eussent portés au pouvoir par amour et

non plus par calcul et par habitude. On avait beau dire, l'amour, c'était le commencement de tout. Philippon se hâta de replacer le problème de l'élection sur un terrain plus commode et tendit à Coinchot un piège éprouvé :

« Évidemment, tu vas me dire que Fouchard n'a que trente-neuf ans... je sais bien... »

Fouchard, riche avocat et conseiller municipal, briguait l'investiture du parti. Philippon se souciait peu de voir arriver à la députation cet homme déjà important dans la ville, car son influence eût compromis la sienne au sein du conseil municipal. Pour Coinchot, c'était un article de foi que le député devait être un étranger ou un homme de peu d'immeubles, sinon il fallait craindre que sa situation dans la ville ne fût assez forte pour le soustraire au contrôle du parti. Surtout, il haïssait la race des Fouchard, à cause du père qui lui avait défloré deux cousines germaines, engrossant l'une, poussant l'autre au couvent, et avec ça, menteur et insolent, à dire, par exemple, aux père et mère de l'enceintrée, venus pour le sommer, qu'il fallait être bien osée

quand on s'était assise dans le plein milieu d'une fourmilière, de désigner entre toutes les fourmis celle qui vous avait fait une cloque. Et le fils ne valait guère mieux, si pas pire, un agité, un ambitieux, un dévorant de la politique.

« Ne parlons pas de Fouchard, veux-tu ? dit le docteur.

– C'est bientôt dit, répliqua Philippon, mais sa position est forte... Sacrement forte qu'elle est, sa position, oui. »

Coinchot bougea dans son fauteuil et se mit à grogner. Sûrement qu'il allait sortir de ses gonds. Le maire poursuivit d'un air soucieux :

« Depuis un an et plus qu'il voit venir les choses, lui. Pense qu'il est président du club de rugby qui n'a remporté cet hiver que des victoires ou presque. Encore, dimanche dernier, je ne sais plus si c'est sur Belfort ou sur Montpellier. »

Le docteur, l'œil sanglant, se frotta la moustache par-dessus son cigare. Philippon en remit :

« Avec ça, ancien combattant... ça ne gâte

rien... »

Coinchot quitta son siège, gueula bordel de Dieu, et vint se planter devant Philippon.

« Ancien combattant ? Quoi ?... et alors, le nôtre, il n'est pas ancien combattant, non ?... Oui ou non, m'as-tu dit que Leboissel avait fait la guerre ?

– Naturellement oui que je te l'ai dit. Leboissel a fait la guerre dans l'aviation. Croix de guerre avec palme. Mais l'aviation, ça fait distant, ça n'a jamais valu l'infanterie. On ne peut pas aligner la misère quotidienne, les poux, la boue des tranchées... Quand un fantassin parle des quinze cent mille morts, il a l'air de les avoir donnés de sa poche. L'aviation, ce n'est déjà plus ça... Et puis, je te l'ai dit, son équipe de rugby a gagné souvent. Ces choses-là flattent bien plus que tu ne penses. Et chaque fois que la ville fait quelque chose pour le sport, c'est ton Fouchard qui a l'air de l'avoir obtenu, parce qu'il est conseiller municipal. Ah ! il est malin... »

Philippon eut un sourire qui renforçait l'hommage rendu à l'adversaire. Alors, Coinchot

éclata. Non, Fouchard n'était pas un malin. Les Fouchard, il les savait sur le pouce. Fouchard le vieux, qui avait fini par crever de la vessie, c'était un salaud. Et le Fouchard de la quarantaine, c'était un salaud ; et tous les deux, le vif et l'enterré, ils faisaient une paire de salauds. Avocat, le Fouchard ? un avocaillon que c'était pitié de l'entendre, oui, à croire qu'on lui avait coupé le fil avec une patte de lapin. Avec ça, pas d'idées générales pour un sou.

« Notre candidat est tout de même d'une autre trempe : c'est un homme qui a vu du monde, remué des idées, évalué la complexité de... des intérêts de... enfin quoi, il connaît les grands problèmes. Sans le connaître, moi je l'imagine, Leboissel : franc du collier, sachant mettre les gens à l'aise et torcher un discours. En résumé, un politique et un homme comme tout le monde. Fouchard peut s'aligner, il aura toujours l'air d'un riche ! »

Philippon opina au dernier propos qu'il appréciait en connaisseur. Gros propriétaire foncier, ayant gardé des intérêts dans la

fructueuse entreprise de matériaux, qu'il avait cédée à son gendre quelques années plus tôt, il se flattait de n'avoir pas l'air d'un riche, fût-il en habit et tube en tête.

Le docteur Coinchot posa son cigare sur le bord du cendrier et gagna le couloir.

« Je ne t'accompagne pas, dit Philippon, tu connais l'endroit. »

Resté seul, il consulta sa montre et vit qu'il était neuf heures moins vingt-cinq. Dans dix minutes, car nul n'oserait être en avance, son monde commencerait d'arriver. Au bord du cendrier, le cigare de Coinchot se consumait doucement. Un filet de fumée bleue, mince et droit, montait vers le lustre du salon. Anxieux, Philippon en évalua la durée probable. Plus de la moitié était déjà fumée et peut-être serait-il achevé en moins de dix minutes. Mais l'absence de Coinchot était du temps perdu. Il se pencha sur le cendrier. Le cigare mâchonné au bout, aplati et mouillé de salive, se consumait plus lentement et la fumée se tordait en menues spirales. Philippon avança la main, eut un tremblement d'hésitation,

la retira, l'avança de nouveau. Après tout, c'était le cigare d'un ami d'enfance. Résolu, il le planta entre ses dents et aspira de longues bouffées, rejetant la fumée d'une seule expiration et tout aussitôt, tirant à fond de souffle. Le cigare rougeoya, grésilla, devint brûlant et Philippon sentit lui couler dans la bouche un jus amer. La combustion progressait comme une vague sûre et l'extrémité formait un long charbon ardent dont il sentait la chaleur sur son visage. Lorsque le pas du docteur retentit dans le couloir, il reposa le cigare et battit l'air des deux mains pour disperser le lourd nuage de fumée qui flottait au centre de la pièce.

« Non ! non ! s'écria Coinchot depuis la porte, je ne peux pas croire que Fouchard ait des chances. Regarde un peu dans quelle situation il s'est mis au conseil municipal à propos de l'expropriation du terrain Butillat. Il ne veut pas que la ville achète...

– Chacun est libre d'avoir une opinion, fit observer hypocritement Philippon.

– Chacun est libre, ricana le docteur. Le

malheur c'est qu'il n'ait pour soutenir la sienne que les conseillers de la réaction ! Il aura beau dire et beau faire, et prouver si ça lui chante, qu'il a eu raison, il aura quand même pactisé avec l'autre bord ! »

Coinchot eut un rire cruel et alla reprendre son cigare, mais à la première bouffée, un goût âcre, de pipe brûlée et de tabac humide, lui fit faire une moue dégoûtée.

« Il est mauvais ? » demanda Philippon.

Coinchot, sans répondre aspira une autre bouffée et, vaincu, écrasa la pointe de son cigare dans le cendrier.

« En effet, observa le maire, il sent mauvais. Je vais l'enlever. »

Il emporta le cendrier dans la salle à manger, sans cesser de tenir Coinchot en haleine, et les deux amis arrêtèrent en plein accord les dernières dispositions contre l'investiture de Fouchard. Le plan dont ils avaient déjà convenu était classique : endormir la vigilance de l'avocat jusqu'au dernier moment, travailler les délégués

des campagnes et enfin, le jour venu, emporter l'affaire par un bon noyautage de l'assemblée. Le délicat était de s'assurer des collaborateurs discrets, car une manœuvre trop voyante risquait de provoquer la discorde à l'intérieur du parti.

Moins le quart sonnant, Rigault arriva le premier dans un pantalon à rayures et un veston noir, la pomme d'Adam roulant sur les pointes de son col cassé. Il n'avait pas su se débarrasser de son chapeau melon dans le vestibule et Philippon le lui prit des mains en lui désignant un siège. Rigault, n'ayant jamais rencontré le maire que dans des réunions et des banquets, pénétrait pour la première fois chez lui. Il regarda furtivement les fauteuils, les consoles de marbre, la plante verte nouée d'un ruban rose, le rouet d'un ruban bleu, le mur lambrissé, la statue en bronze dont les fesses mythologiques se reflétaient dans la haute glace de la cheminée. Le temps lui manquait pour en méditer, car il lui fallait être présent à la conversation. Empressé, il aurait voulu aller au-devant des questions affables que lui posait le maire. Le docteur Coinchot, qui avait soigné son jeune fils l'année précédente,

s'informa de sa santé et de ses études. Philippon, qui ne voulait pas engager la partie avant de tenir tout son monde, amusa le terrain en parlant de l'éducation des enfants. Rigault le suivait avec un peu d'anxiété. Bien que la conversation allât simplement, il lui semblait à cause du décor et de l'importance des personnages, qu'il fût admis par faveur à la célébration d'un culte secret. Ce qui l'effrayait, c'était de comprendre aussi facilement. Coinchot le considérait avec sympathie et non sans quelque remords. Une partie de sa clientèle de médecin, celle qui payait recta, se recrutait dans cette catégorie de menus bourgeois à laquelle appartenait Rigault. Il connaissait les difficultés, les soucis de leurs vies laborieuses, les limites que leur imposait une naïve gratitude à la société qui permet de se promener le dimanche avec un chapeau melon et une canne. « Pour celui-ci, pensa-t-il, Philippon peut se flatter d'avoir bien choisi. Voilà un pauvre garçon sans défense devant lui. Les bourgeois dans le genre de Philippon lui apparaissent comme des directeurs de conscience, à mi-chemin entre les employés de bureau et le

bon Dieu de la gauche. Il doit nous croire possesseurs d'une sagesse qu'il n'a pas su mériter, et il fait ce qu'il peut pour que son indignité ne se voie pas trop. Je suis un joli dégoûtant. C'est comme quand je me trouve sec en face d'un malade et que je prends mon air profond et que je griffonne une ordonnance illisible (pas à dire non, si j'ai une écriture de cochon, c'est bien parce que je l'ai voulu... une rouerie de métier comme le charabia des huissiers, l'argot des marlous, la cosmogonie hermétique, le latin des curés). »

Les autres purs arrivaient un à un. Boncresson, le bourrelier, qui voulait se donner des airs frondeurs, mais dont l'obéissance était aveugle, entra le dernier. Ses invités au complet, le café fumant, Philippon se mit à rigoler d'un œil, à souffler dans son nez, et à claquer de la main sur sa cuisse, par manière de préambule.

« Si je vous ai fait venir, comme ça, dit-il, sans fracas et tout à la bonne, c'est autant pour prendre votre avis que pour vous informer des faits qui auraient pu vous échapper. Je me suis adressé à

vous parce que mieux que personne dans la ville, vous connaissez les vrais intérêts du parti. D'abord, j'ai hésité à vous convoquer...

– Pourquoi ? dit Coinchot, faut jamais hésiter...

– Bien sûr... mais moi, je me disais : à quoi bon déranger des gens qui ont déjà bien assez comme ça de leurs soucis à eux, oui, à quoi bon, que je me disais... Et puis à la fin, non, quand même, je me suis décidé. C'était trop grave. J'avais le devoir d'avertir et de consulter ceux qui me paraissent le plus qualifiés pour regarder la situation en face. Vous me direz si j'ai eu tort...

– Mais non ! vous avez bien fait, déclara le bourrelier et les autres purs l'approuvèrent.

– Le pauvre Carmagnet, avec l'expérience qu'il avait des choses de la politique, me le disait dans les derniers temps de sa maladie : « Vous verrez, Philippon, il se passera du vilain. Ces gens-là sont encore plus forts qu'on ne croit... » Ah ! on peut dire qu'il aura vu juste, oui, et jusqu'à son dernier soupir... »

Le maire s'arrêta un temps pour laisser soupirer tout son monde et reprit :

« La situation, elle est autrement grave qu'on pourrait penser. Naturellement, il fallait s'attendre à ce que la mort de notre pauvre Carmagnet soit mise à profit par l'adversaire, l'occasion était trop belle, vous pensez, avec la crise, le marasme du petit commerce, les difficultés du petit cultivateur, et la misère qui menace... »

Coinchot approuva doucement de la tête, les yeux à demi fermés. Les purs étaient émus, visiblement émus. La chose venait bien. Philippon allait exploiter l'avantage, lorsque la sonnerie du téléphone retentit dans le vestibule. La servante vint informer le docteur qu'on l'appelait de chez lui. Le maire, contrarié, dut attendre pour continuer, le retour de Coinchot. Les purs se regardaient d'un air gêné, n'osant pas rompre le silence, craignant d'autre part qu'on ne les soupçonnât de prêter l'oreille aux paroles que prononçait Coinchot dans le couloir.

« Pas de chance, dit le docteur, en rentrant, on

m’appelle pour un cas urgent.

– Et tu en as pour longtemps ?

– Peut-être pas. Je vais impasse de la Sourdine. C’est une des filles à Tétère, qui est tombée malade. »

Rigault, mal à l’aise, se recroquevilla dans son fauteuil. Il lui semblait que Troussequin le poursuivît jusque dans le salon du maire.

« Les filles à Tétère ? » s’étonna Philippon. Coinchot lui jeta un coup d’œil de reproche et répondit avec agacement :

« Qu’est-ce que tu veux que je te dise ? Les filles à Tétère, c’est les filles à Tétère. Tout le monde connaît les filles à Tétère. »

Et en vérité, Philippon était seul à les ignorer. Il n’y avait personne parmi les purs qui ne fût pas renseigné sur leur compte. Par hasard le docteur se tourna vers Rigault pour le prendre à témoin.

« N’est-ce pas, dit-il, vous connaissez bien les filles à Tétère ? »

Rigault crut mourir. Sentant sur lui les regards des purs, il rougit jusque dans le col et répondit

en secouant la tête :

« Non, je ne connais pas. »

# VI

Du haut du grand escalier de pierre, le quartier de la Malleboine apparut à Coinchot comme une ville noire et profonde au pied d'une falaise. Le mur du Rond-Point projetait sur le bas de l'escalier et la rue de la Clé-d'Or, une ombre épaisse. Plus loin, au carrefour des Cinq, un bec électrique éclairait les maisons d'angle, découpant d'un trait lumineux le profil d'une échauguette. La rue Gorgerin, la rue du Sire-de-Roulans, et la rue aux Oiseaux, se perdaient dans la nuit et le brouillard qui montait du fleuve. On en devinait la fuite sinueuse au tracé fragile de quelques lumières filtrées par des abat-jour, des rideaux ou des carreaux encrassés. Au-delà de ces couloirs de ténèbres apparaissaient des zones de clarté diffuse, difficiles à situer et qui révélaient l'emplacement d'un café.

Comme il était en bas de l'escalier, Coinchot

vit deux hommes traverser le carrefour des Cinq en courant et pensa qu'il arrivait à la fin d'une querelle. Il se rappela les rues du quartier de la Malleboine, au temps de sa jeunesse, un mort par semaine et la police n'osant guère s'y risquer après huit heures du soir. Depuis, les choses avaient bien changé et on ne s'y entre-tuait pour ainsi dire plus. Après la guerre, on avait pu craindre un moment que l'affluence des Polaks et des Kabyles n'y remît le désordre d'autrefois, mais la police s'était montrée ferme et la crise avait ensuite chassé tous ces étrangers.

Dans la rue de la Clé-d'Or, le docteur fut abordé par un homme qui sortait de l'ombre d'un porche. C'était un garçon de vingt-cinq ans, au corps grêle et d'une taille au-dessus de la moyenne. Avec un nez très long, de larges oreilles décollées et une peau boutonneuse et des chairs malsaines d'affamé et de scrofuleux, il avait un air avenant.

« Tiens, voilà Trésor ! dit Coinchot. Tu es venu à ma rencontre ?

– Oui, médecin, répondit Trésor. Je pensais

bien que tu arriverais par là. Ma maman Minie te voyait venir par la rampe du Blaireau, mais moi j'étais tranquille. Tu avais meilleur par ici. Pas vrai ? »

Traversant le carrefour, ils s'engagèrent dans la rue aux Oiseaux. Trésor marchait un pas en avant, à cause de l'ombre et avertissait le docteur des inégalités du sol.

« Au juste, qu'est-ce qu'il y a de cassé ? demanda Coinchot.

– C'est ma maman Marion qui est malade, dit Trésor. À propos, il ne faudra pas l'engueuler... Attention, médecin, il y a un trou, va-t'en plutôt sur la droite. Ces temps derniers, mes mamans ont eu bien des ennuis. L'année passée, elles s'étaient mises avec Billotey... tu l'as peut-être su ? Pendant six mois, tout a bien été, mais voilà qu'il en est venu un autre habiter encore avec nous, un nommé Manaquès, qui se trouvait sans place. Billotey ne pouvait pas être content, ni personne. Et puis, habiter quatre dans une chambre, sans compter moi, ce n'est pas commode. Mes mamans ne pouvaient plus

recevoir du monde comme avant. Si je me plains, c'est plutôt pour elles. Avec le mal qu'elles ont...

– Et qu'est-ce que tu fais, toi ?

– Rien, dit Trésor.

– À ton âge, tu pourrais tout de même travailler, voyons.

– Bien sûr, dit Trésor, bien sûr. »

Après avoir marché cent mètres dans la rue aux Oiseaux, ils tournèrent à droite dans l'impasse de la Sourdine. Coinchot fut saisi par un courant d'air frais et humide, et il crut entendre le murmure du ruisseau souterrain qui débouchait derrière l'impasse, après avoir cheminé sous la ville haute.

« Attention, médecin, il fait noir. L'année dernière, ils avaient bien mis un bec électrique, mais à chaque instant on chopait des ampoules... »

Au milieu de la chaussée, le pavé était visqueux, à cause des eaux ménagères qui allaient au ruisseau ; sur les côtés, il était moussu et à peine moins dangereux. Le docteur marchait avec

précaution et appréciait les avertissements de Trésor. Au fond de l'impasse, sur le seuil de la maison qui bouchait la venelle, brûlait une petite lampe à essence, dont la clarté était à chaque instant interceptée par des allées et venues. Il semblait qu'il y eût auprès de la malade une assistance assez nombreuse, mais à l'arrivée du docteur, les curieux se résorbèrent dans l'ombre de l'impasse. Lorsqu'il entra dans la pièce, l'unique du logement, de plain-pied avec la rue, les deux sœurs étaient seules. Le docteur reconnut la chambre où il avait quelque vingt ans plus tôt, donné les derniers soins à Tétère. Elle était spacieuse et haute de plafond, mais les murs étaient noirs et gluants, les boiseries moisies, spongieuses. Elle n'avait pas de fenêtre, mais tout au fond, une porte vitrée qui ouvrait sur le ruisseau, à l'endroit où il sortait de terre. L'ameublement était misérable : un lit campagnard, en bois vermoulu, un lit de sangle des stocks américains, un poêle en fonte à deux trous et une table carrée. Les chaises étaient si dépenaillées qu'on avait jugé décent de les soustraire à la vue du visiteur et d'en emprunter

deux à un voisin. Minie prit la lampe à pétrole au chevet du lit et vint à la rencontre du médecin. Sa taille menue, son visage blême, décharné, mais presque sans rides, et sa frange à peine grisonnante coupée aux sourcils la faisaient ressembler à une vieille petite fille. Sa sœur Marion, un peu plus fortement charpentée, avait, elle aussi, cet air de fillette usée et famélique. Quoiqu'elles fussent l'une et l'autre dans la quarantaine, on les appelait encore dans le quartier, les gamines à Tétère.

« Alors, dit Coinchot, raconte-moi ce qui ne va pas, petite.

– Je ne me sens guère bien », dit la malade d'une voix peureuse.

Derrière le dos du médecin, Minie et Trésor échangeaient des signes, et pour être muette, leur dispute n'en était pas moins animée.

« Où as-tu mal ? demanda Coinchot en prenant le pouls à Marion.

– Je ne sais pas, répondit-elle, un peu partout... je ne peux pas dire... »

Il lui posa d'autres questions et l'incertitude de ses réponses, ses hésitations, ses réticences, lui parurent suspectes. Comme il se disposait à l'ausculter, elle eut un regard traqué et, des deux mains, assura la couverture à son menton.

« Je me sens bien mieux, dit-elle. Je n'ai déjà plus mal... ce n'est sûrement rien du tout...

– En voilà des histoires, dit Coinchot en se tournant vers Minie. Qu'est-ce que ça signifie ? J'imagine que vous ne m'avez pas fait venir pour rien ?

– Bien sûr que non ! » murmura Trésor.

Minie leva sur le docteur un regard craintif et, à plusieurs reprises, se frappa le sein gauche de la pointe de l'index. Cependant, Trésor se penchait sur le lit et souriait à la malade.

« Maman, lui dit-il à mi-voix, regarde comme je fais. »

D'abord, il se prit le menton à deux mains, et fit mine de le tirer en avant, comme si c'eût été un tiroir, mais sans rien gagner à tous ses efforts. Dans sa poche, il prit alors un bouton de culotte

et l'ajusta à la pointe de son menton où il parut être vissé. Cette simple précaution lui permettait d'ouvrir le tiroir sans effort apparent. Il n'eut qu'à saisir le bouton entre le pouce et l'index et à tirer. La mâchoire s'avança de près d'un demi-pouce, et il put en extraire : deux cuillers à café en fer, un bouchon de liège, une bobine de fil, une mèche de vilebrequin et deux clefs de boîtes à sardines. Et le geste dont il referma sa mâchoire, laissait encore à penser qu'il y restait d'autres objets. Marion, qui avait suivi toute sa mimique, riait avec précaution, et ses mains crispées sur la couverture se détendaient. Minie riait aussi, d'un air confus, et un grand rire de Trésor entraîna celui du médecin. Après cet accès de gaieté, la malade se sentit en confiance et ne résista plus. Coinchot rabattit la couverture sur la chemise bleu pâle en artificiel, où il aperçut tout de suite, du côté gauche, une tache de sang frais.

« Ah ! ah ! voilà l'affaire, dit-il. Faites-moi d'abord bouillir une bassine d'eau chaude. »

Il tira sa trousse de sa poche et y prit une paire de ciseaux, mais il lui vint un scrupule. Au lieu

de couper la chemise, il prit le temps de la remonter jusque sous les bras. Un tampon fait de deux linges de toilette était ajusté sur la plaie par deux bas noués ensemble autour du corps. Le docteur examina la blessure et vit deux trous distants de quelques centimètres. L'un, à peine visible, sous le sein gauche, ne saignait pas. L'autre, à la même hauteur, près du dos, était un peu plus large, et il s'en échappait un filet de sang.

« Tu n'as pas craché le sang ? demanda Coinchot.

– Non, monsieur.

– Tu n'as pas non plus un goût de sang dans la bouche ? »

Marion ne sentait rien. Coinchot, perplexe, demanda à Trésor comment les choses s'étaient passées. Un silence presque réprobateur accueillit sa question. Il reprit :

« Je ne cherche pas à connaître vos affaires. Je voudrais savoir combien il y a eu de balles tirées et à quelle distance.

– Eh bien, voilà, dit Trésor. Nous, on n'y est pour rien, on ne sait pas seulement ce qui s'est passé. On s'en revenait de prendre un verre et la chose est arrivée dans la rue des Nonettes, juste quand on passait devant le machin. Quelqu'un qui se trouvait là, à quatre ou cinq mètres, a tiré un coup de revolver, et ma maman Marion m'est tombée dans les bras en disant qu'elle en tenait au côté gauche.

– Tu es sûr qu'il y a eu une seule balle de tirée ? Ça m'étonne... une fois qu'on a appuyé sur la détente, c'est rare qu'il n'en parte pas au moins deux... »

Trésor, qui paraissait avoir vu l'arme de très près, expliqua qu'il s'agissait d'un vieux revolver à barillet. La détente devait être dure et il était vraisemblable que l'agresseur n'eût tiré qu'une balle. Coinchot se pencha sur la malade et n'hésita plus à conclure qu'il s'agissait d'une simple blessure en séton. La balle avait glissé sur une côte et était sortie sans toucher aucun organe. Ce n'était rien de plus qu'une éraflure et, dans deux jours, tout serait fini.

Tout en faisant son pansement, le docteur prêtait l'oreille à un bruit sourd qui revenait à intervalles réguliers. C'était comme une pulsation du plancher, et il finit par demander ce qu'il entendait.

« C'est le moulin, dit Trésor.

– Le moulin ! Quel moulin ? Je connais le quartier, mais je n'ai jamais entendu parler d'un moulin sur la Sourdine. »

Et Coinchot se tourna vers Minie pour demander un éclaircissement.

« Oui, c'est le moulin ! confirma Minie.

– Mais enfin, quel moulin ? » demanda-t-il, agacé.

Minie et Trésor se regardaient, visiblement surpris par son insistance. Sa question leur paraissait au moins saugrenue, car « le moulin » avait pour eux un sens évident. Coinchot comprit que le mot s'était étroitement spécialisé dans la famille et qu'il ne gagnerait rien à insister davantage. Comme il achevait son pansement, la porte fut ouverte discrètement et une voix de

femme jeta par l'entrebâillement :

« Voilà Maillard. Il est dans l'impasse avec un autre agent. »

Minie, qui versait de l'eau dans une cuvette d'émail, abandonna sa besogne pour conférer à voix basse avec Trésor. Le conciliabule durait encore quand la police entra. Précédant un agent qu'il dissimulait derrière ses larges épaules, Maillard courba sa haute taille pour passer sous le chambranle. La colère le congestionnait jusqu'à la nuque et ses gros yeux bleus en étaient injectés. D'un coup de talon, il écrasa un plat de terre posé sur le plancher et, à coups de pied, fit voler une casserole et un tabouret à l'autre bout de la pièce. Au fracas, le docteur se redressa et dit d'une voix calme :

« Tiens, c'est vous, brigadier ? Je ne vous avais pas entendu frapper. »

Maillard, confus, devint un peu plus rouge et porta la main à son képi.

« Excusez, dit-il, je ne vous savais pas là. Je n'ai pas voulu vous déranger.

– Vous ne me dérangez pas, j'ai fini... mon pansement est fait.

– C'est sérieux ? demanda Maillard en désignant le lit d'un coup de menton.

– Non, une toute petite blessure... Ne vous tourmentez pas, ce ne sera rien... »

Coinchot tira la couverture et alla se laver les mains dans la cuvette d'émail. Le brigadier, suivi timidement par l'agent Charlasse, s'avança au milieu de la pièce. Il croyait, bien à tort, apercevoir sur le visage des filles à Tétère, un air de sécurité et d'ironie, qui l'exaspérait. Malade de colère rentrée, il se mit à gronder tout bas et marcha vers le lit. Enfin, il n'y tint plus et, oubliant la présence de Coinchot, lança à pleine voix :

« Ça va-t-il finir ces comédies-là ? deux bougres de salopes ! Alors, vous croyez que la police n'a rien à faire qu'à être derrière vos fesses ? Ce sera donc toujours les mêmes ? La Malleboine était devenue tranquille et il a pourtant fallu que ces nom de Dieu de putains-là viennent donner le mauvais exemple... des

roulures à quarante sous ! des sans jupons ! de la viande à Kabyles ! la honte du quartier ! la pire pouillerie de la Malleboine ! Mais je m'en vas vous faire tenir tranquilles moi, bougez pas. Je vous mènerai comme il faut vous mener ! Je vous ferai lécher la semelle de mes bottes, je vous écraserai la gueule à coups de talon et, pour finir, je vous ferai crever en prison, comme deux charognes que vous êtes ! »

Il avait une voix ample, d'une sonorité redoutable, et parfois un mouvement du buste en avant, comme pour dévorer toute la postérité de Tétère. Minie et Trésor baissaient la tête sous l'orage et ne paraissaient pas trop émus. De temps à autre, ils échangeaient un coup d'œil, comme pour dire que l'affaire tournait mieux qu'on n'aurait pu l'espérer. L'agent Charlasse, qui accompagnait Maillard, restait à deux pas en arrière, s'efforçant d'admirer l'assurance de son chef et son verbe dominateur, mais sans pouvoir résister à un sentiment de sympathie pour les filles à Tétère. C'était un jeune agent admis depuis quelques mois au service de la ville, grâce à l'appui d'un homme influent qui employait sa

sœur en qualité de bonne à tout faire et s'était ainsi assuré son dévouement à vie. Il était né dans le quartier et avait joué avec Trésor. L'année dernière encore, au retour du régiment, sans travail et presque sans espoir, il y avait trouvé asile et assistance. Dans cette chambre où il lui souvenait d'avoir pénétré en ami, l'agent Charlasse n'osait pas trop se féliciter de sa chance et rêvait confusément aux puissances de la ville, qui se faisaient un jeu d'opposer ainsi un homme à lui-même. Mélancolique, il écoutait le battement du moulin.

Coinchot, en s'essuyant les mains, regardait les adversaires en présence, dont la lampe à pétrole projetait sur les murs de grandes ombres molles et difformes. L'attitude de Maillard, les injures et les menaces qu'il continuait à vomir, l'humble contenance des deux filles, l'animaient d'une colère généreuse. Traversant la chambre, il revint au chevet du lit et prit le poignet de Marion. Ce geste professionnel coupa la parole au brigadier. Il y eut un temps de silence que le docteur se plut à prolonger. En repassant devant Maillard, il lui dit sèchement :

« La victime est fatiguée. Pour ce soir, il vaudrait mieux vous en tenir à l'enquête et vous soulager la bile autre part... sur l'agresseur, par exemple... »

De saisissement, Maillard eut un haut-le-corps, et faillit faire un éclat. Jamais, au cours de sa longue carrière, il n'avait eu comme ce soir le sentiment de l'injustice et de l'imbécillité des gens haut placés. Tant de fois, il avait résisté à l'envie de démissionner pour les écraser sous leurs quatre vérités. Les salauds. Avec toute leur rouerie, ils étaient pourtant plus bêtes que les plus bêtes putains de la Malleboine. Avec ça, dangereux. Un beau tas d'abrutis, de charognards, et de cochons baveux. Il les connaissait, lui, Maillard. Depuis le préfet, le maire, jusqu'aux richards de petite volée, il pouvait dire qu'il les connaissait, oui, et ils étaient même assez contents d'avoir une police et un commissaire à leur botte pour arranger leurs sales affaires et les laisser trifouiller dans leurs ordures de famille. Et ça venait se donner les gants d'avoir bon cœur avec des garces en l'empêchant de faire son métier. Peut-être qu'ils

avaient la prétention de faire la police à sa place dans les rues de la Malleboine. Bon air, qu'ils auraient. Foutu médecin. Vieux jeton. Vieille noix. Ça se pinçait la corde du sentiment pour une écorchure de catin, mais que lui, le brigadier Maillard, ait passé trente ans de sa vie à mettre de l'ordre dans la Malleboine et à se faire craindre et respecter, qu'il en soit marqué sur tout le corps au plomb et au fer, on ne s'en souciait pas plus que d'une pomme d'arrosoir par un jour de pluie. Les deux coups de couteau qu'il avait pris à l'épaule, il n'en faisait pas un plat, et la balle que les médecins n'avaient pas su lui extraire et qui se promenait encore dans son ventre, il n'en faisait pas un plat non plus, mais enfin, ce n'était ni Coinchot, ni un autre qui en avait saigné. C'était Maillard, tout de même. Maillard, rue de la Clé-d'Or ; Maillard, au carrefour des Cinq ; Maillard au clac et Maillard toujours et partout où le réclamait son métier. Tas d'andouilles. S'ils souffraient tellement de voir malmener les putains et la racaille à claques, ils n'avaient qu'à leur fournir les moyens de vivre autrement. Mais la vérité, c'est qu'ils se moquaient pas mal du

quartier de la Malleboine. Leur bon cœur n'allait pas plus loin que le caprice. Ainsi songeait Maillard, et il avala un grand coup d'air, à faire sauter tous les boutons de sa tunique. Car il n'y avait rien à dire. Il la bouclerait encore un coup. Tout ça passerait comme le reste et, en fin de compte, il aurait quand même le dernier mot.

Coinchot, rasséréné, rangeait avec une lenteur calculée ses instruments dans sa trousse, en guignant le brigadier du coin de l'œil. Il était heureux, léger, comme un homme qui vient d'être bon jusqu'à la garde. Non seulement il s'était dérangé à l'œil et avait prodigué ses soins toujours à l'œil, mais il avait défendu le misérable, l'opprimé, contre l'ogre de police. Minie et Trésor en jugeaient différemment, et s'ils l'avaient osé, auraient fait signe au médecin de s'en tenir là. Ils savaient bien que son geste généreux n'était, au fond, qu'un plaisir d'homme riche, dont ils feraient sûrement les frais un jour ou l'autre. Sans cette intervention, le brigadier se serait contenté d'injurier toute la famille. Ce n'était pas la première fois.

Maillard n'avait pas besoin de tourner la tête pour sentir que le médecin l'épiait. Il décida d'abréger les formalités et interrogea d'une voix calme, presque indifférente :

« Où est-ce que l'affaire s'est passée ?

– Rue des Nonettes, répondit Trésor ; mais si c'est la patronne du quinze qui t'a téléphoné, tu ferais mieux d'aller aux renseignements près d'elle, parce que nous autres, on ne sait rien de rien.

– D'où veniez-vous ?

– De prendre le café chez Jules.

– Avec qui ?

– Avec Manaquès et Billotey. »

Maillard sourit sans daigner remarquer autrement l'absence des deux hommes qui couchaient habituellement dans la chambre. Tirant de sa poche une blague à tabac, il se mit à rouler une cigarette en regardant longuement les deux sœurs aux yeux.

« Tiens, dit-il à Charlasse en s'effaçant devant lui, finis d'interroger ce monde-là. Moi, ça ne

m'intéresse plus. Je t'attends dehors. »

Sa cigarette était roulée, il la mit sur son oreille et, avant de tourner les talons, dit aux filles à Tétère :

« Mettons que vous soyez à carreau pour cette fois...

– À carreau ? s'esclaffa le docteur, je pense bien ! ce sont elles qui ont été attaquées ! »

Lentement, Maillard se tourna vers Coinchot et, renversant la tête en arrière pour abaisser son regard de plus haut, répliqua :

« Je vous ai laissé faire votre métier ? »

Coinchot devint très rouge et voulut répondre, mais déjà Maillard lui tournait le dos et disait aux deux sœurs :

« Mettons que vous soyez à carreau pour cette fois... Mais le jour que je vous recoince, c'est sans rémission..., vous voilà prévenues. »

En traversant la pièce pour sortir, il fit au docteur, sans le regarder, un salut réglementaire.

# VII

La cage du colimaçon par laquelle on accédait à la plate-forme de la tour cathédrale, était sombre et si étroite qu'on n'y pouvait tenir deux de front. Buq allait en tête et, dans les régions plus noires, tendait la main à Marie-Louise pour qu'elle n'eût pas peur. Il avait fait promettre à ses deux compagnons de ne pas regarder par les meurtrières, car en arrivant en haut de la tour, leur plaisir serait plus vif de la surprise. Marie-Louise et Antoine, pour n'être pas tentés, s'appliquaient à fixer le limon de l'escalier. L'ascension n'en était que plus monotone et Buq, responsable de l'entreprise, soutenait leur zèle par des promesses enthousiastes où perçait l'inquiétude, comme s'il eût craint une mutinerie derrière son dos. En débouchant au grand soleil, ils furent éblouis par la lumière et par l'espace.

Tandis que Marie-Louise rajustait sa barrette,

Antoine osa l'examiner. C'était une petite fille mince, à la peau hâlée, d'un bistre foncé. Pourtant, ses cheveux raides étaient d'un blond pâle et mat, et ses yeux hardis étaient très clairs. Au premier coup d'œil, on la connaissait dans toute la ville pour une Artevel. Dans cette famille de la Malleboine, dont la pauvreté était proverbiale depuis cent ans, garçons et filles avaient cette particularité entre autres, d'être bruns de peau et clairs de poil. C'était d'ailleurs un type qui se retrouvait sous d'autres noms dans le quartier, mais non pas dans la ville haute. Antoine trouva Marie-Louise plutôt jolie et pensa que si elle n'avait pas été à Buq, il l'aurait aimée. Il observa qu'elle était assez pauvrement vêtue, mais n'en eut pas plus d'assurance auprès d'elle.

La plate-forme carrée supportait en son milieu une tour heptagonale du haut de laquelle s'élançait la flèche du clocher. Elle était entourée d'une balustrade de pierre, si haute que la tablette arrivait aux épaules des enfants et qu'il leur fallait, pour bien voir, se lever sur la pointe des pieds. Buq, que le souci d'ordonner les plaisirs rendait tyrannique, imposa d'abord à ses

compagnons la vue du côté Nord, à son goût la moins attrayante. C'était la ville haute avec sa ceinture neuve de faubourgs dont les avancées allaient s'étirant au long des routes comme les pointes d'une étoile. Plus près, Antoine regardait avec étonnement la vieille ville qu'il avait presque à vol d'oiseau et la reconnaissait mal. Quand il se promenait dans ses rues et qu'il était par hasard, attentif à l'aspect de ce paysage citadin, l'impression était tout autre. Il y faisait sombre et les maisons étaient si serrées, comme se poussant et chevauchant, qu'il semblait du tout un entassement où il n'y eût rien à pouvoir ajouter. Du haut du clocher, il découvrait pourtant de grands jardins, des cours spacieuses, plantées d'arbres sur le pourtour, des carrés de verdure, enclos entre des rangées de toits d'une pente audacieuse, que le soleil du soir colorait de reflets doux et clairs. Buq expliquait la géographie de la ville en partant de la rue des Rencontres, l'artère principale et commerçante. Il montrait le collège, la préfecture, la gare, la chapelle bleue, les couvents. Il feignait de ne pas voir, sur sa gauche, le quartier de la Malleboine

dont il réservait l'examen. Au bout d'un moment, ayant reconnu l'impuissance des filles à s'orienter, il affecta de ne s'adresser plus qu'à Antoine. Marie-Louise le regarda plusieurs fois d'un air peiné sans obtenir qu'il fît attention à elle. Buq, il est vrai, se passionnait à l'exploration de la ville haute. Déjà dépitée, elle essaya de le troubler en sifflant tout près de ses oreilles. Lui, sans s'interrompre, fit simplement de la main, le geste de chasser une mouche importune.

« Si je te barbe, dit Marie-Louise, je te barbe pas tant que tu me barbes.

– Est-ce que je t'oblige à m'écouter ? fit Buq, et à Antoine : c'est le gênant des filles qu'elles s'intéressent mal aux affaires sérieuses. »

Marie-Louise, de tout près, le regarda au visage et se mit à rire. Virant sur la pointe de ses espadrilles, elle fit un double tour dans le soleil, sa jupe envolée au-dessus des genoux et s'élança dansant et chantant vers d'autres paysages. Après un coup d'œil aux quatre points cardinaux, elle disparut derrière la tour du clocher et on ne

l'entendit plus. Buq avait beau s'efforcer à cacher son inquiétude, il était déjà moins assuré dans ses propos. À la fin, il n'y tint plus, et dit à Antoine :

« Sans en avoir l'air, retourne-toi donc, tu me diras ce qu'elle fait.

– Je ne la vois plus », répondit Antoine.

Buq se retourna, le visage soucieux.

« Pourvu qu'elle ne soit pas redescendue, dit-il. Avec sa tête de bois... Tu m'attends, je vais voir une minute... »

Marie-Louise n'était pas partie, car Antoine l'entendit échanger avec Buq des paroles de reproche. Troublé par ces complications délicates, il s'intéressait maintenant distraitement au paysage. Il pensait beaucoup à Buq, à l'anxiété qu'il venait de surprendre au fond de son regard, à sa vie magnifique. Buq semblait ne rien faire que par amour. C'était l'amour de sa mère, l'amour de Marie-Louise, de l'aventure, et quand il parlait d'une version ou d'un problème, c'était encore avec une ardeur toute passionnée. Antoine considérait d'autre part, avec un mépris rageur, sa

propre vie, déjà sèche comme une carrière ; l'obsession des choses utiles et raisonnables, qui serait l'héritage paternel, la tiendrait à l'écart des aventures et, d'avance, elle était consommée dans le bon chemin qu'on avait choisi pour lui. Quoi qu'il fasse, le regard du père l'accompagnerait. Il imaginait, par exemple, qu'il pénétrait au plus profond du souterrain, brandissant au-dessus de sa tête, une épée, un drapeau en loques, ou n'importe quoi d'un peu héroïque. Arrivait son père qui disait en croisant les bras : « Alors, tu crois que c'est pour ça que je m'impose des sacrifices ? imbécile... » L'air du souterrain devenait irrespirable, il n'y avait plus qu'à rentrer chez soi extraire une racine carrée. Antoine jeta un coup d'œil sur la pointe du faubourg où il reconnut sa maison parmi les dernières. Elle apparaissait ainsi presque séparée de la ville, déjà perdue sur le plateau aride que de maigres cultures disputaient au genêt, à la ronce, et où béaient de tristes carrières couleur de rouille. Avec le même dégoût, il regarda les quelques villages de cette banlieue nord. Le dimanche, il allait parfois s'y promener en famille. Les

maisons et les gens y avaient un air faubourien, car une partie des paysans venaient travailler à l'usine à bicyclette. Orgueilleux de leur nouvelle condition, ils affectaient un laisser-aller citadin. En savates, la chemise molle et le ventre sur la ceinture, ils bavaient dans un mégot en regardant d'un œil ironique la canne de Rigault et son melon du dimanche. Les filles, en soie vive, badinaient sur les chemins en se claquant mutuellement les fesses ou bien dansaient entre elles derrière les fenêtres d'un bastringue. Les villages sentaient l'eau de Cologne et la crasse de l'usine. Tout ce côté nord, si ingrat, donnait pourtant à la ville son véritable caractère actuel.

Derrière la tour centrale, les voix de Buq et de Marie-Louise se répondaient plus apaisées. Antoine entendait un murmure déjà rieur qui avivait sa détresse. Il fit quelques pas sur la plate-forme avec l'intention de rejoindre ses amis, mais un scrupule l'arrêta en route et il alla jeter un coup d'œil sur le côté sud. La splendeur du paysage lui fit oublier sa peine. Au delà du fleuve qui coulait au pied de la ville, la campagne portait des prairies d'un vert éclatant, des ombrages, des

fermes, des villages heureux, au loin, des bois lourds et profonds ; et plus loin encore, qui fermaient l'horizon, les montagnes semblaient monter au ciel comme une vapeur de la terre. La ville elle-même, qui descendait au fleuve par une pente rapide, était plus aimable qu'ailleurs. Les jardins y apparaissaient nombreux, même dans la montée où ils s'étageaient entre les grands murs de soutènement, larges comme des remparts. Même dans le voisinage immédiat de la cathédrale, les maisons de ce quartier-là étaient belles, solides, et dataient pour la plupart d'un siècle ou deux ou trois. Cette région de la ville abritait surtout une bourgeoisie dévote, les grosses fortunes immobilières, « la clique », disait encore Philippon. Antoine s'amusa un moment à chercher la demeure de M^e^ Marguet, dont la façade lui avait laissé un vif souvenir. Il la reconnut à son fronton Renaissance qui lui apparaissait presque de face au niveau des plus hauts arbres de la cour d'entrée. Bien qu'il en eût une vue incomplète, la maison du notaire ne lui sembla pas moins séduisante que l'année passée.

Quittant la balustrade, Antoine rejoignit enfin

ses compagnons. Marie-Louise tenait Buq par le menton et mouillant à ses lèvres un coin de son mouchoir, frottait une tache d'encre qu'il avait près de l'oreille. La tache effacée, elle se pendit à son cou par jeu. Buq la porta ainsi quelques pas et dit à Antoine qui arrivait :

« À porter comme ça, elle est lourde. Tiens, essaie... »

Marie-Louise vint à Antoine et sans timidité, lui passa ses bras autour du cou. La tête renversée en arrière, elle le regardait en riant et il fut troublé. Il ne savait que faire de ses mains ni de son regard et s'effrayait de son cœur qui battait à grands coups contre Marie-Louise. Il fit un pas maladroit et trébucha au deuxième. Mettant pied à terre, elle dit en desserrant ses bras : « Tu es moins fort que lui. » Antoine se sentit très malheureux. Il aurait voulu être fort comme le grand Pucelet, pour que Marie-Louise l'admirât. Par contenance, il alla s'appuyer à la balustrade du côté ouest, où ses amis vinrent l'encadrer. Buq montra en bas le quartier de la Malleboine. C'était une brèche profonde, à la forme d'un

éventail, et qui semblait avoir été creusée par le fleuve dont le cours, en cet endroit, s'infléchissait vers la ville. Du haut de la cathédrale, on apercevait à droite, en perspective oblique, une fuite de hautes murailles, inondées de soleil, qui marquaient la cassure soudaine du plateau. Les maisons alignées au bord de cette brèche, allaient, en effet, chercher une première assise à mi-flanc de l'escarpement sur une saillie du rocher, quelques-unes même jusqu'au bas. Le mur du Rond-Point, situé à la pointe de l'éventail, était de beaucoup le moins élevé. De l'autre côté, à gauche, le quartier de la Malleboine remontait au plateau par une pente encore rapide, mais à la rigueur praticable aux voitures. À la voir ainsi, on comprenait que cette ville encaissée, isolée par sa profondeur, eût une existence à part. Sauf à la contourner par le chemin en bordure du fleuve, ses habitants n'avaient accès à la ville haute que par des chemins escarpés et des rampes d'escalier. Leur vallée n'avait pas de jardins, la place trop disputée. Pour que toutes les maisons pussent prendre jour par quelque côté, il avait fallu multiplier les venelles, les boyaux de

communication, les impasses. La densité de l'agglomération, l'étroitesse et le grand nombre des rues, devaient inviter à voisiner.

Les commentaires de Buq n'apprenaient rien d'utile à Antoine. Il était impossible de rien distinguer dans ce fouillis de toits et de cheminées. Buq lui-même n'était pas très sûr de l'endroit où jaillissait la Sourdine et cherchait des points de repère sur le bord de la ville haute :

« Au bout de mon doigt, là-haut, c'est la prison, avec le clocheton de la Chapelle Bleue...

– Tiens, fit Marie-Louise, c'est la prison ? Mon oncle Louis pourrait nous voir... »

Elle agita son mouchoir à bout de bras, d'un geste affectueux. Buq fut un peu gêné, à cause d'Antoine. Quand on n'était pas du quartier, la chose pouvait surprendre. Dans la famille Artevel, les garçons avaient la tête chaude. La plupart allaient faire en prison au moins un séjour de six mois à un an. Coups et blessures, injures à agent, à magistrat, étaient les motifs les plus ordinaires. Au tribunal, le nom d'Artevel était synonyme de gibier de prison et les juges se

montraient sévères à leur égard. Rendus à la vie civile, le plus souvent ils se mariaient et menaient une vie exemplaire. Dans le voisinage, on parlait de leurs prisons en toute simplicité, comme d'une échéance ennuyeuse, du même ordre que le service militaire et à tout prendre plus admissible, car elle payait le plaisir d'un moment de liberté. Les Artevel n'en concevaient ni honte ni fierté, et le souvenir de leur captivité les laissait sans rancune. Antoine n'osa pas s'informer de l'oncle de Marie-Louise, mais considérant que le coupable n'était pas renié par sa famille, il soupçonna un délit politique. L'oncle Louis devait être quelque chose comme un communiste et sans doute l'avait-on surpris en train de graisser la mitrailleuse en famille. Antoine regarda Marie-Louise avec envie et admiration. Ce n'était pas chez lui que de pareilles choses risquaient d'arriver. Il rêva un instant d'un réseau de barricades dressé au cœur de la Malleboine : l'artillerie tonnait du haut du Rond-Point et les fantassins donnaient l'assaut ; tous les insurgés étaient morts. Buq venait de se faire tuer sur le dernier retranchement avec un rire de défi, et lui,

Antoine, seul survivant, noir de poudre, terrible, jetant la mitraille et l'injure, il reculait pied à pied devant les soldats, jusqu'à l'entrée du souterrain de la Sourdine, où il échappait à la fureur de ses poursuivants, car il ne pouvait pas se résigner à mourir.

Cependant, Buq regardait fort paisiblement le fleuve en pensant à une partie de barque qu'il avait faite l'année précédente. Antoine le regarda d'un air de reproche et interrogea :

« Qu'est-ce que tu es, toi ?

– Comment, qu'est-ce que je suis...

– Je veux dire : qu'est-ce que tu es comme opinion politique ?

– Je ne sais pas, fit Buq pris au dépourvu. Et toi, qu'est-ce que tu es ?

– Moi je suis communiste, répondit Antoine et il avait dans les yeux une belle flamme révolutionnaire qu'il offrit d'ailleurs vainement à Marie-Louise.

– Communiste ? réfléchit Buq. Moi non. Je suis pour l'armée... ou si tu aimes mieux, pour la

liberté... »

Marie-Louise bâillait sur la ville. Elle demanda si l'on n'allait pas jouer à quelque chose et Buq inventa un jeu de poursuite assez divertissant. Au bout d'un quart d'heure, le jeu amusa moins et ils songèrent à en chercher un autre.

« Ce qui serait drôle, plaisanta Buq, ce serait de se courir après sur la balustrade. Celui qui tomberait dans le vide s'y collerait.

– Qu'il est bête », dit Marie-Louise.

C'était une façon de parler presque machinale qui n'avait rien de désobligeant et Buq ne s'en froissa pas. Sans du tout songer à contrarier Marie-Louise, il voulut examiner les possibilités purement théoriques qu'offrait son idée de galoper au bord de l'abîme.

« Au fond, dit-il, ce n'est pas si malin de marcher là-dessus. Il suffit de n'avoir pas le vertige... »

Marie-Louise haussa les épaules avec le regard irrité et patient dont elle eût accueilli les

propos d'un homme ivre. Cette fois, Buq fut blessé.

« Je me chargerais d'y monter, ajouta-t-il. Je serais peut-être le premier... »

Il s'approcha de la balustrade, du côté où l'on découvrait la plaine au delà du fleuve. Il en caressa le rebord qui n'avait pas plus de vingt centimètres de largeur et déclara que ce n'était vraiment pas une affaire. Pour le détourner de son projet, Antoine intervint avec des précautions affectueuses qui lui ménageaient encore une retraite honorable. C'était bien un peu là-dessus qu'avait compté Buq, mais Marie-Louise dit avec un air de défi :

« Laisse-le faire, va... il a bien trop peur pour y monter. »

Buq ne se retourna même pas et agrippa des deux mains l'angle extérieur de la tablette. Posant son pied sur la saillie d'un balustre, il s'enleva d'un effort aisé. Déjà il était à mi-chemin de son ascension, Marie-Louise saisit un pan de son tablier noir et lui dit d'une voix blanche :

« Descends. Tu vas descendre tout de suite. »

Le sang s'était retiré de son visage et sa peau brune prenait une couleur grise. Antoine vit ses yeux clairs briller d'un éclat qui lui parut effrayant.

« Tu vas descendre, dit-elle encore.

– Laisse-moi tranquille », fit Buq.

Il leva la jambe pour prendre appui de son genou sur le rebord de pierre, mais elle l'empoigna par l'autre jambe et le tira en arrière d'un effort violent auquel il ne put résister. Comme il prenait équilibre sur la plate-forme, Marie-Louise le gifla deux fois, sans prononcer une parole. Dans le parfait silence de cette retraite aérienne, les claques firent un beau bruit clair. Antoine ne put s'empêcher d'admirer et Buq lui-même en resta comme ébloui. Marie-Louise, les bras ballants, regardait avec un commencement d'effroi les traces encore visibles de ses mains nerveuses sur les joues du claqué. Enragé de colère, il se jeta sur elle et la fit rouler par terre sans qu'elle se défendît. Il la maintenait le dos contre la dalle, pesant sur les minces

épaules qu'il serrait de tous ses ongles. Marie-Louise fit entendre une petite plainte et il la lâcha aussitôt pour s'étendre à côté d'elle, leurs deux visages rapprochés, les regards et les souffles mêlés.

Antoine n'avait pas eu le temps d'intervenir. Voyant la querelle terminée et ses deux amis réconciliés, il ne savait trop quelle contenance prendre. Il finit par s'asseoir au pied de la balustrade et essaya de s'intéresser au paysage. La tête à moitié engagée dans l'intervalle de deux balustres, il chercha encore une fois la maison du notaire et la découvrit facilement. À la fenêtre de la mansarde, au milieu du fronton Renaissance, il vit apparaître un homme et à son gilet clair, à son collier de barbe noire, et à sa calvitie, il reconnut M^e^ Marguet. La distance qui les séparait était d'ailleurs assez courte, un peu plus de cent mètres, et il distinguait les traits du visage. Le notaire se pencha comme pour examiner l'appui de la fenêtre, et parut adresser la parole par-dessus l'épaule, à une personne qui devait se trouver derrière lui. Après quoi il recula d'un pas et, sans se hâter, ferma la fenêtre. Dans le même

instant, l'horloge de la cathédrale sonna cinq heures. Antoine se retourna et d'une voix inquiète dit à ses deux amis :

« Cinq heures ! dites donc, il est tard... il faudrait s'en aller... »

Il vit des larmes rouler sur les joues brunes de Marie-Louise. Buq, qui avait lui-même les yeux rouges, la tenait par la main et il lui disait qu'il l'aimait bien.

# VIII

Depuis plus de douze heures que le crime était connu de toute la ville, Rigault n'en était pas encore informé. Il avait employé sa matinée du dimanche à désherber les allées du jardin, et, une heure avant midi, il envoyait son fils acheter un journal au plus proche bureau de tabac, près du pont du chemin de fer. Au retour, Antoine avait si pleine tête de Buq, de Marie-Louise, de leurs amours, et du quartier de la Malleboine où il avait pris pied la veille en descendant du clocher, qu'il ne songea pas à regarder le journal et le donna sans l'avoir déplié à son père. La commission faite, il alla s'asseoir avec un livre derrière un buisson du terrain vague, qui l'abritait du soleil et de ses parents.

Ayant rangé ses outils, Rigault se fit un siège du tas de sarclure qu'il avait déposé au fond du jardin et ouvrit son journal. Au premier coup

d'œil, il apprit qu'un meurtre avait été commis dans la ville et il fut presque froissé d'en recevoir la nouvelle de Paris. « Le crime monstrueux d'un sadique » disait le titre de l'information. Suivaient les sous-titres et le texte de la dépêche.

*« (De notre correspondant particulier).* – Un crime révoltant, dont l'abjection le dispute à la barbarie, vient de mettre en émoi la population de notre paisible cité. Le théâtre de cet effroyable drame est une charmante demeure de style, surmontée d'un délicieux fronton, et blottie non loin de la cathédrale, parmi la verdure et les frais ombrages. Le propriétaire n'est autre que M^e^ Marguet, notaire en la ville, qui s'est acquis dans la région une juste réputation de droiture et de bonté. La victime ? Une jeune fille de dix-neuf ans, douce et candide créature, qui servait chez M^e^ Marguet depuis six mois à peine. Malheureuse enfant, tantôt encore pleine de l'espoir de la jeunesse, et qu'un déplorable enchaînement de circonstances allait dévouer aux instincts ignobles d'une brute ! La conscience

humaine se cabre en face d'une semblable horreur et se refuserait même à la concevoir si la triste évidence ne l'y obligeait. Mais voici les faits :

« Ce soir à 7 heures, l'épouse de M^e^ Marguet s'étonnait de l'absence prolongée de Charlotte Richon, la jeune bonne, sans toutefois s'alarmer outre mesure. Depuis qu'elle était au service du notaire, Charlotte s'en allait tous les jours, entre cinq heures et cinq heures un quart, porter à la poste le courrier de l'étude, et auparavant passait quelques minutes à sa toilette dans la petite chambre qu'elle occupait sur la cour du deuxième étage de la maison. Innocente coquetterie qui devait lui être fatale. À sept heures un quart, M^me^ Marguet fit part de son étonnement à son mari qui rentrait de sa promenade quotidienne et celui-ci, ainsi qu'il nous l'a dit depuis, se sentit moins inquiet qu'irrité, pensant qu'une amourette retînt la jeune fille au dehors. Après une demi-heure d'attente, les maîtres s'inquiétèrent tout de bon. Ils étaient d'autant plus surpris qu'à l'ordinaire la jeune servante était fort exacte et ne s'absentait jamais que le temps de l'aller et

retour. La cuisinière, déjà interrogée par M^me^ Marguet, déclarait n'être pas moins étonnée d'un écart que rien n'avait pu lui faire prévoir dans l'attitude de Charlotte ni dans ses propos. Sur le conseil du notaire, elle monta à tout hasard au deuxième étage s'assurer que la bonne n'était pas dans sa chambre, soit qu'elle se fût endormie, soit qu'elle se fût sentie malade. Elle redescendit aussitôt en poussant des cris de terreur et, d'une voix entrecoupée par l'émotion, apprit à ses maîtres que Charlotte Richon était assassinée.

« M^e^ Marguet téléphona sans perdre un instant au commissariat de police, et le brigadier Maillard accourut aussitôt avec un agent. Dans la mansarde, un spectacle effroyable s'offrit à leurs yeux. La malheureuse Charlotte Richon gisait au milieu de la pièce dans une mare de sang. Ses vêtements étaient arrachés et ce qui paraissait de son corps était odieusement mutilé, surtout dans la région abdominale. Il est des limites que la décence impose à la plume du journaliste, même quand il s'agit de renseigner le lecteur honnête et de stigmatiser le crime d'un sadique. Toutefois, nous signalons que l'arme du crime, un fort

couteau de jardin, particularité qui allait d'ailleurs servir l'enquête, fut retrouvée sur le corps de la victime. Les blessures... » (suivait une minutieuse description des chairs suppliciées).

« Le commissaire de police, M. Crudet, prévenu à son tour, arrivait sur les lieux et procédait à une première enquête. La vérité n'allait pas tarder à être connue, et ce fut peut-être la cuisinière qui en eut la première intuition. Comme le commissaire l'interrogeait, elle s'écria :

« "C'est l'ouvrier ! c'est l'homme qui travaillait dans la remise ! déjà ce matin, il a essayé de me pincer !"

« Cet ouvrier auquel personne n'avait songé dans le désarroi du premier moment, est un nommé Troussequin, fort connu des habitants, et, pour tout dire, de la justice, avec laquelle il a eu maille à partir déjà plusieurs fois. Son physique monstrueux, de gorille, lui a valu dans la ville une sorte de célébrité. Revenu depuis quelques jours dans la région qu'il avait quittée l'année dernière, il errait en quête de travail lorsque,

vendredi soir, Me Marguet l'engagea, par compassion, pour passer à la chaux une remise située dans son jardin. Funeste pitié... Mais qui peut se flatter de savoir lire dans le grand livre du Destin ? Une fois accomplies, nos actions les meilleures ne nous appartiennent plus et trahissent nos intentions. Qui sait si la véritable charité n'est pas celle qui reste en puissance et se satisfait précisément de son intention ? C'est en tout cas celle que commande le plus souvent la prudence, nous en avons aujourd'hui un nouveau témoignage... Au seul nom de Troussequin, la conviction du commissaire était à peu près faite, d'autant plus que l'arme du crime provenait de la remise où il travaillait. Me Marguet était seul, avec le brigadier Maillard, à conserver des doutes sur la culpabilité du triste sire. Il ne pouvait croire que cet individu auquel il avait remis à six heures le salaire de sa journée, et qui paraissait alors si tranquille, eût commis un moment plus tôt un aussi épouvantable forfait. Pour le brigadier Maillard, ses derniers doutes devaient s'effacer lorsque, en se présentant rue du Papegai, au domicile de Troussequin, il apprit qu'une heure

auparavant, l'homme avait emprunté une bicyclette et s'était enfui. Et maintenant, tandis que le pauvre corps supplicié de la petite servante repose à la morgue de l'hôpital, on recherche activement le meurtrier dont l'arrestation ne saurait tarder. »

À la nouvelle que Troussequin s'était mis hors la loi et qu'il allait être arrêté, Rigault se sentit miraculeusement délivré d'une menace qui ne lui laissait pas de repos depuis deux jours. L'étau se desserrait tout à coup, lui rendant la vie et la dignité. Une joie enfantine, de printemps et de vacances, lui dilatait le cœur, et tout son être s'évaporait en actions de grâce. Honnêtement, il voulut se faire honte d'une allégresse qu'il jugeait inconvenante, mais son effort suffit à ses scrupules. D'ailleurs, sa joie était pure de toute idée de vengeance. Rigault ne voyait en cet événement que la fin d'un cauchemar. Il avait une envie turbulente de rire et de jouer. Croisant son fils au seuil de la maison, il le prit sous les épaules et l'ayant soulevé jusqu'à la hauteur de son visage, le serra doucement contre lui. Le geste était si insolite qu'Antoine en fut

bouleversé. Rigault lui-même trouva qu'il était allé un peu loin et se composa un visage respectable.

« Ce matin, dit-il, tu n'as pas travaillé longtemps. Est-ce que tu as seulement fait tous tes devoirs ?

– Je les ai faits hier, répondit Antoine, que la déception rendait maussade.

– Hier à 4 heures, alors ?

– Oui, à 4 heures... »

Le dimanche, on prenait le repas de midi dans la salle à manger, et c'était une solennité d'un ennui incomparable. Aussi, l'attitude du père parut-elle étrange. Posant son journal à côté de son assiette, le crime bien en dehors, il fut secoué d'un long rire silencieux. Déjà sa femme et son fils le considéraient avec un commencement d'inquiétude. Il réussit à contenir sa gaieté, mais ses yeux brillèrent d'un éclat farceur, et il finit par pouffer dans sa serviette.

« C'est bête, s'excusa-t-il, mais vous ne savez pas ce qui est arrivé hier soir et ce que j'apprends

ce matin par le journal ? Eh bien, la bonne de Me Marguet a été assassinée dans la maison de ses patrons... »

Il devint grave et exposa, en citant des passages de son journal, comment le crime avait été découvert. Antoine suivait son récit avec une curiosité anxieuse qui le tenait immobile, le visage pâli et le regard fixe. Sans établir encore une concordance de temps, il lui semblait assister au drame du haut de la plateforme du clocher à l'insu de son père, tandis que derrière lui Buq et Marie-Louise se regardaient jusqu'aux larmes.

« Et savez-vous qui est l'assassin ? dit Rigault. Savez-vous quel est l'homme qui se trouvait à cinq heures dans la mansarde ? Je vous le donne en cent. Non, vous ne trouverez pas. »

Il marqua un temps d'arrêt. Antoine ouvrit la bouche pour crier, il voulut se protéger de ses deux mains, mais ses membres étaient de plomb, sa langue se nouait.

« Cet homme-là, dit le père, c'était Troussequin, vous avez bien entendu ? Troussequin. »

Le visage d'Antoine devint d'une pâleur extrême, ses narines se pincèrent, et il tomba évanoui, la tête sur la table. Effrayés, les parents s'empressèrent. Son père le prit dans ses bras, tandis que sa mère lui imposait sur le front une serviette mouillée d'eau fraîche, et l'éventait avec le journal. En revenant à lui, l'enfant rencontra leurs regards inquiets et y crut lire une sévérité soupçonneuse. Il s'agita dans les bras de son père, comme pour se dégager d'une étreinte importune et déclara d'une voix maussade qu'il se sentait mieux et qu'il avait faim. Rigault, froissé de ce qu'il reconnût si mal d'aussi tendres soins, le remit sur sa chaise. Antoine reprenait des couleurs mais paraissait très abattu. On décida qu'il mangerait peu et se coucherait après le repas, pendant une heure ou deux. Sur le soir, une promenade avec ses parents achèverait de le remettre d'aplomb. Le père fit observer que ce malaise n'avait rien de surprenant.

« Toute la matinée, il est resté au soleil tête nue. Il n'en faut pas plus. Tu aurais mieux fait de travailler un peu plus à tes devoirs... »

Sa femme l'invita d'un coup d'œil à plus de ménagements, et il se contraignit au silence. Après le repas, Antoine alla s'étendre sur son lit, mais ne put trouver le sommeil.

Il détenait un secret dont le poids l'accablait. Pour s'en délivrer, il fallait avouer sa propre faute, révéler à son père qu'une heure après la sortie du collège, il se trouvait sur la plate-forme du clocher. Au premier examen, la chose semblait toute simple et rien ne comptait que de sauver l'innocent. Mais Antoine croyait entendre la voix terrible du père, ce dernier vendredi soir qu'il avait eu un accès de rage et de désespoir à cause d'un retard de trois quarts d'heure. Fallait-il lui apprendre que le lendemain même de cette algarade, son fils avait récidivé ? enfant pervers, enfant sans cœur, endurci dans le péché, narguant l'interdiction paternelle et se jouant de son indignation. Antoine ne craignait pas seulement les reproches, les sermons, mais encore cette joie cruelle du chef de famille dont la victime fournit elle-même des raisons au désir de tyrannie et de persécution. « Je l'avais bien dit, s'écrierait le père, j'ai toujours été trop bon... » Et il étalerait le

remords hypocrite de sa générosité, trop heureux d'humilier et de contraindre avec une apparence de justice. À cette pensée, Antoine sentait durcir sa rancune. Il se prit à imaginer que son père, après l'avoir injurié et frappé avec une violence inouïe (en réalité Rigault n'avait jamais battu son fils), le conduisait au collège pour le recommander à la sévérité du principal. En route, ils rencontraient un énorme chien enragé, ou mieux, un fauve échappé d'une ménagerie. Le père, épouvanté, reculait en claquant des dents, et, les yeux fermés, attendait le trépas. Antoine, au contraire, s'avançait hardiment à la rencontre du fauve et, après des alternatives diverses, le pendait à un arbre par la queue dont il faisait un double nœud. Alors, par-dessus l'épaule, il jetait à son père, d'une petite voix tranquille :

« Tu peux venir, maintenant. Il n'y a plus de danger... »

Le père, tout blême encore et grelottant, ne parlait plus que de rentrer à la maison pour se remettre de sa grande peur. Entre parenthèses, il aurait pu remercier son fils de lui avoir sauvé la

vie. Mais non, ce n'était pas la peine ; ça lui aurait écorché la bouche.

Mais la rencontre du fauve n'arrangeait rien et ne pouvait faire oublier à Antoine le crime de la mansarde. Il sentait bien la faiblesse de son âge et pleurait dans son oreiller en se plaignant tout bas de l'injustice du hasard qui avait chargé ses épaules enfantines d'un fardeau si lourd.

La famille Rigault arriva au cœur de la ville vers 5 heures du soir. Juliette, pressée d'aller voir sa mère dont la santé lui donnait de l'inquiétude, laissa son fils et son mari dans la rue des Rencontres. Les trottoirs étaient un peu plus encombrés qu'à l'ordinaire un dimanche. La foule y coulait lentement, attentive aux toilettes et aux propos échangés. Quelques groupes se formaient au coin des rues. On disait que Troussequin avait dû réussir à prendre le train et à passer en Suisse. Des farceurs essayaient de propager de fausses nouvelles, mais sans succès. Le crime de la maison du notaire n'échauffait guère cette foule raisonnable, alourdie par la somnolence des jours chômés. Les habits du

dimanche gênaient la pitié et l'indignation, qui avaient besoin de la sueur de la semaine et des gestes du travail. Rigault avait attendu une certaine exaltation qui répondît à la sienne et il fut presque déçu. La foule était si placide que la nouvelle même de l'arrestation de Troussequin n'y eût pas soulevé d'émotion. Après tout, c'était un crime sans mystère, qui ne fournissait pas grand-chose à la conversation. La victime était à peu près inconnue, et pour le meurtrier, son geste ne surprenait personne. La rencontre de cette petite bonne avec une brute de l'espèce la plus grossière avait un caractère trop simplement accidentel pour être bien passionnante. D'ailleurs, on attendait avec un peu d'anxiété le résultat du match que l'équipe de rugby était allée disputer à Dijon.

Antoine, au milieu de cette foule tranquille, s'effrayait de posséder le secret qui eût peut-être secoué son indifférence. Parfois, l'idée qu'il était seul, entre tous les passants, à connaître la vérité, lui paraissait absurde. Ce flot lourd, monotone, de gens endimanchés qui le pressaient de toutes parts en promenant une conviction ferme et

paisible, le faisait douter de ce qu'il avait vu. Il y avait quelque chose de miraculeux et d'invraisemblable dans la vérité, la vraie, la seule, si terrible qu'elle pouvait déchaîner la colère de la foule, si frêle aussi d'avoir choisi un enfant. Antoine se sentait en danger dans le remous des familles dominicales qui battaient le pavé de la rue des Rencontres. Il avait peur que cette massive certitude n'effaçât de sa mémoire l'image du notaire fermant la fenêtre de la mansarde, et il se plaignit d'être bousculé par la foule.

Rigault emmena son fils place de l'Hôtel-de-Ville, et ils se mêlèrent à quelques curieux qui stationnaient devant le commissariat de police. Derrière les carreaux dépolis de la porte du poste, passait la silhouette courte et ventrue du commissaire Crudet, qui faisait beaucoup de gestes, mais il était impossible d'entendre sa voix. L'agent Charlasse, qui venait prendre son service, ne répondit aux questions que par un geste d'ignorance et entra dans le poste.

Maillard, assis au téléphone, écoutait d'un air

renfrogné et distrait les propos de son chef.

« C'est bien simple, disait le commissaire Crudet : il a quitté la ville hier soir à sept heures et l'alarme a été donnée dans toutes les gares à huit heures et demie. Même s'il avait réussi à prendre le train, on l'aurait su. Un bonhomme comme celui-là ne passe pas inaperçu. Voyons ? »

Maillard ne répondait pas, Crudet vint lui parler sous le nez.

« Est-ce que la gendarmerie n'aurait pas dû l'arrêter déjà ce matin ? Voyons ?

– Le dimanche, dit Maillard, ce n'est pas comme la semaine, les gens sont mal mélangés, les nouvelles marchent moins sûrement. Il y a des coins de pays qui sont comme perdus... »

Crudet, qui arpentait la pièce, leva les bras au ciel.

« Si vous faites de la poésie ! » s'écria-t-il.

Le brigadier se dressa, écarlate et, penché sur la table, le mufle tendu vers le commissaire, éclata :

« Je ne me suis jamais laissé manquer de respect ! Non, pas même par un commissaire ! Vous m'avez compris ? Vous êtes trop court pour essayer ! »

Crudet s'éloignait à reculons, protestant que rien, dans son attitude ou dans ses propos, ne justifiait cette explosion. L'incident n'eut d'ailleurs pas d'autre suite immédiate. La fièvre de l'attente expliquait assez un mouvement de colère pour qu'on n'en fît pas une affaire. Après un moment de silence, Maillard dit en s'adressant à Charlasse :

« Ce qui me ferait bien rire, et je ne serais pas tout seul, c'est que Troussequin ne soit pas coupable.

– Naturellement, dit le commissaire avec une ironie doucereuse, vous pensez que la victime s'est suicidée ? »

Son insolence feutrée faillit jeter Maillard hors de sang-froid encore un coup. Il se domina pourtant et dit comme se parlant à lui-même :

« Il y a trente ans et plus que je connais

Troussequin.

– Et alors », demanda le commissaire.

Et comme le brigadier ne répondait pas, il railla :

« Vous voulez dire que ses bons antécédents ne permettent pas de porter sur lui le moindre soupçon ? C'est sans doute par erreur que son casier judiciaire est orné d'une condamnation pour tentative de viol ? »

Le visage du brigadier se détendit un peu et il rit bonnement au souvenir de cette paillardise de Troussequin.

« Deux mois de prison pour une tentative de viol sur la patronne du Quinze, dit-il, c'était cher payé... Pauvre Troussequin, si je n'avais jamais eu affaire à des voyous d'une plus mauvaise laine, je me la serais coulée heureuse... »

Il jeta un coup d'œil vers Charlasse, qui était enfant de la Malleboine et sentait mieux que le commissaire ce qu'il y avait de bonhomie épique et facétieuse dans cette tentative de viol. Ils échangèrent un sourire attendri et le brigadier lui

dit d'une voix débonnaire :

« Il y en a des fois des drôles. Si on voulait se rappeler... Tiens, le coup de la vanne de la Sourdine, il y a trois ans...

– Ah ! oui, le coup de la vanne, murmura Charlasse et il parut un peu gêné.

– Cette fois-là, fit Maillard avec un clin d'œil, tu étais dans le coup avec toute la bande, hein ?

– C'était avant d'aller au service, dit Charlasse pour s'excuser. J'étais encore un gamin.

– Crapule, va... Mais le plus drôle, c'était peut-être le soir de Carnaval de l'année dernière...

– Je n'y étais pas, protesta Charlasse.

– Non, dit le brigadier, mais moi j'y étais... Toutes les fois qu'il y a eu quelque chose, c'est bien rare si je ne me suis pas trouvé là... seulement, moi, j'étais toujours dans le même camp, du côté rabat-joie... »

Le commissaire que cet échange de souvenirs avait indisposé, fit observer d'un ton pincé :

« Ma parole, brigadier, on croirait que vous le

regrettez...

– Il n'est pas question de regretter, répondit mollement le brigadier. C'est plutôt manière de repenser. »

En effet, il se prit à repenser, la tête dans les mains, à l'existence vigilante qu'il avait menée pendant trente ans, et il se demanda comment il en était venu à se dévouer aussi âprement au maintien de l'ordre. Sans la moindre honte, il se revit adolescent, moulé dans un maillot de coton bleu, alors qu'il paradait sur l'estrade d'une baraque foraine, par-dessus le vacarme et la poussière de la foule et les mille regards des femmes qui le visaient entre les autres athlètes déjà ventrus. Il était parti pour un bien autre voyage !

Pendant qu'il rêvait ainsi à sa jeunesse, Philippon entra dans le poste et le commissaire s'avançant à sa rencontre, lui fit signe qu'il n'avait aucune nouvelle. Le maire parut plus que désappointé ; il eut un geste rageur. C'était la quatrième fois qu'il venait aux nouvelles et telle était son impatience qu'il n'avait pu attendre chez

lui d'être informé par téléphone. Le commissaire Crudet se demandait quel zèle le poussait. À vrai dire, Philippon ne se passionnait nullement pour le crime de la rue Jacques-de-Molay, mais il faisait des vœux ardents pour l'arrestation du meurtrier, car le hasard voulait que l'avocat Fouchard fût parti l'avant-veille pour un court voyage en Italie. Si l'on tardait à découvrir Troussequin, Fouchard serait revenu et aurait des chances d'être choisi comme défenseur de l'assassin. Belle occasion de faire du volume dans la ville et dans l'arrondissement ! le parti lui donnerait l'investiture en dépit de toutes les manœuvres.

« Un individu aussi voyant, gronda Philippon, je ne comprends pas qu'on n'ait pas encore mis la main dessus.

– La journée n'est pas finie, je suis sûr que la gendarmerie va l'arrêter, dit le commissaire qui dégageait ainsi la responsabilité de la police.

– La gendarmerie... la gendarmerie... grommela le maire. Bien sûr, la gendarmerie... et s'il était caché en ville ?

– Il est parti hier soir... les témoignages sont formels.

– Et s'il était rentré dans la nuit ? »

Ces dernières paroles de Philippon furent accueillies par un silence hostile.

« Quand il s'agit de tourmenter deux malheureuses filles affamées, dit-il encore en regardant Maillard, on montre plus d'empressement que pour arrêter un assassin.

– Les putains ne sont guère à plaindre, répliqua le brigadier, surtout quand elles ont dans leurs connaissances un client haut placé pour les défendre. »

Philippon n'osa pas faire un éclat, car le regard du brigadier lui parut dangereux. Il serra la main du commissaire qui ne comprenait rien à leurs propos, et sortit sans pouvoir se retenir de claquer la porte. Peu après, l'agent Guilbon, un petit homme brun au visage mal avenant, fit son entrée dans le poste et salua Crudet. Le brigadier se leva et boucla son ceinturon qu'il avait posé sur la table.

« Je vais faire un tour de promenade pour me mettre en appétit. Je serai là vers les 7 heures et demie. »

En sortant du commissariat, il répondit aux curieux qui l'interrogeaient :

« Non, rien de nouveau. Faites comme moi, profitez du beau temps pour aller vous promener. »

Rigault, qui stationnait avec Antoine depuis un quart d'heure, trouva l'avis raisonnable et décida qu'ils descendraient au bord du fleuve. En traversant la place de l'Hôtel-de-Ville, ils firent la rencontre du grand Pucelet que promenait son père le photographe. Bien qu'il fût mal en train, Antoine eut un sourire de gaieté à la vue de son camarade de classe engoncé dans un col Claudine noué d'un large ruban bleu. Le père possédait une cinquantaine de ces cols qui lui servaient avant la guerre lorsqu'il photographiait des groupes scolaires, mais la mode en était passée et il aurait bien voulu les faire user par son fils. Tandis que les deux hommes entraient en conversation, les enfants s'écartaient de quelques pas et le grand

Pucelet disait à Antoine :

« J'ai des nouvelles photos... elles sont bien... à quatre sous, je te les laisse... ou si tu veux venir chez nous, je t'en donnerai. Tu veux que je demande à ton père pour que tu viennes t'amuser chez moi ? »

Antoine refusa et Pucelet parla d'autre chose. Il s'interrompit pour regarder passer une jeune femme, et malgré son col Claudine qui lui meurtrissait le cou, il tourna la tête afin de la voir plus longtemps. Ses yeux brillaient et il lui venait par le nez une sorte de hennissement.

« Victor ! cria son père, veux-tu mon pied dans le cul ? »

Le grand Pucelet baissa la tête dans sa lavallière bleue et son hennissement se fit plus doux.

« Il est impossible, dit le photographe à Rigault. Vous n'imaginez pas le mal qu'il me donne. Et le vôtre, comment le corrigez-vous ? »

Rigault, honteux de n'avoir jamais donné à son fils la moindre taloche, balbutia une réponse

embarrassée.

« Moi, confia le photographe, j'ai renoncé au martinet. Remarquez que le martinet a ses qualités, mais l'enfant s'habitue vite, on n'arrive plus à le surprendre. Ce qui est bon, c'est la trique. Je m'en suis servi longtemps pour Victor et je m'en trouvais bien, mais à présent qu'il devient grand, je m'arrange autrement. Je lui tombe dessus sans rien dans les mains et il a la permission de se défendre. Pour l'équilibre, et pour ne pas me laisser entraîner trop loin, je ne me sers jamais que d'une main... »

Il eut un sourire et ajouta en clignant de l'œil vers Rigault :

« Ça ne fait rien, j'arrive quand même à lui en filer des bons coups. »

Rigault, qui s'était d'abord demandé avec anxiété s'il n'était pas ridiculement indulgent pour Antoine, eut un élan de protestation. Le pauvre jeune Pucelet, abandonné par sa mère quelques mois après sa naissance, lui parut vraiment digne de compassion.

« Ce n'est pas toujours en battant les enfants qu'on en obtient quelque chose, fit-il observer.

– Question de méthode, convint le photographe. Moi je l'ai habitué comme ça et je n'ai jamais eu à m'en plaindre... À propos, sait-on si Troussequin est arrêté ? Vous venez sans doute du commissariat ? Moi j'allais justement aux renseignements.

– On ne sait rien encore, répondit Rigault. Pour moi, il aura passé la frontière. »

Le photographe ne jugea pas utile d'aller jusqu'au commissariat et accompagna les Rigault dans leur promenade. Pour se rendre sur les quais, la rue du crime était un chemin commode qu'ils choisirent tous deux sans se consulter. Quelques groupes de promeneurs y déambulaient lentement et marquaient un temps d'arrêt devant le mur de lierre qui masquait la maison du notaire. À l'entrée de la rue, M^e^ Marguet recevait des condoléances d'un importun qui l'avait arrêté au passage et le retenait par un bouton de la veste. Il était sur des charbons et sa plus grande crainte était que l'organiste, probablement à

l'affût dans sa cave, ne le découvrît dans le champ de son périscope.

À la vue du notaire, Antoine s'arrêta court et son père s'alarma de le voir presque aussi pâle qu'il lui était apparu après son évanouissement.

« Qu'est-ce que tu as ? Tu es fatigué ?

– Je veux m'asseoir, murmura Antoine.

– Allons prendre l'apéritif au café, dit le photographe. Il se reposera un moment. »

Le grand Pucelet, de lui-même, souleva son camarade et l'emporta dans ses bras avec des précautions qui touchèrent Rigault. Antoine, la tête sur le col Claudine, sentait sa mémoire se brouiller et avait envie de dormir. Derrière lui, il entendit une grosse voix prononcer :

« Le mien, en se couchant, je lui attache les mains derrière le dos... »

Le notaire était parvenu à se défaire du client qui l'importunait de sa compassion. Il eut la chance de pouvoir arriver jusqu'à sa porte sans être vu de l'organiste. Au milieu du fronton Renaissance, la fenêtre fermée de la mansarde

apparaissait embrasée par le soleil couchant, dont les rayons ne touchaient plus que le haut de la maison. Il s'arrêta un instant dans la cour à regarder cette lumière ardente et se demanda si la veille, à l'heure du crime, le soleil était assez bas pour éclairer la victime. Il attachait une grande importance à ce détail, à cause des deux rouleaux de photographies qu'il avait prises dans la chambre. Une telle distraction, impardonnable pour un photographe, lui laissait par ailleurs un regret mélancolique (qu'il s'admirait de sentir, et qu'il cultivait d'autant). « Que de circonstances fastueuses nous échappent dans les minutes les plus exaltantes, songea-t-il en poursuivant son chemin, et même et surtout dans l'ordinaire de la vie... »

M^me^ Marguet jeune se tenait au premier étage, en tête à tête avec sa belle-mère. En entrant, son mari vit tout de suite que la vieille dame était en train de lui faire une querelle. Le prétexte en était tout trouvé : si la maison avait été mieux tenue, si le laisser-aller et le bon plaisir n'y avaient pas été la règle, si la maîtresse de maison avait surveillé le personnel de plus près, les bonnes n'auraient

pas reçu des amants dans leurs chambres et couru ainsi le risque de se faire éventrer. C'était un joli scandale que cette dégoûtante tuerie dans une demeure où trois générations de Marguet avaient vécu avec bonheur. Elle était d'ailleurs d'autant moins surprise de ce qui venait d'arriver, qu'elle avait toujours dit – et c'était une occasion de le redire – que son fils avait fait une bêtise en épousant cette fille, sixième née, d'un colonel de tringlots, qui n'apportait en dot qu'un diplôme de pianiste et une dévotion ridicule. M^me^ Marguet mère avait toujours confondu la bourgeoisie titrée et les militaires dans une même haine et, d'autre part, bien qu'elle eût un faible pour les curés et leurs façons adroites, elle avait peu de religion. Aussi n'était-elle jamais à court de sarcasmes sur la bigoterie de sa bru et sur ces officiers affamés qui faisaient des filles à leurs femmes comme à coups de sabre, laissant à d'autres le soin de les faire vivre... Timide et sans ruse, Lucie Marguet, l'épouse du notaire, avait encore la candeur de croire à la bonne foi de sa belle-mère. En face de cette vieille femme dont l'esprit était prompt, la haine vigilante, et qui avait encore l'avantage de

ses quatre-vingts ans, elle était exposée aux plus étranges surprises, comme aux pires reproches. On l'accusait principalement d'animer en secret le fils contre la mère. Non qu'il eût manqué jamais à être un bon fils. Il se montrait au contraire affectueux et obéissant. Mais le jour où, quittant la maison, elle s'était retirée dans un appartement du voisinage pour donner à entendre aux amis de la famille que la dureté de sa bru la réduisait à cette extrémité, la vieille M^me^ Marguet avait été déçue dans son espoir d'être aussitôt rappelée et priée. Quoiqu'il en coûtât au notaire de la tenir ainsi à l'écart, il n'avait jamais prononcé le mot qu'elle attendait depuis sept ans, et il avait tenu bon contre les scrupules de Lucie.

En voyant le pauvre visage de sa femme, son nez rouge et ses yeux gonflés, M^e^ Marguet eut peine à contenir son indignation. Il salua froidement sa mère, s'informa de sa santé sans attendre la réponse et, s'asseyant auprès de Lucie, n'eut d'attention que pour elle. Il lui prit les mains, la réconforta d'un sourire qui était un désaveu de tous les reproches qu'elle avait pu entendre et l'exhorta tendrement à ménager ses

forces.

« Si tu étais raisonnable, tu penserais à prendre du repos. Tu as passé toute la nuit à veiller le corps à l'hôpital, c'est à peine si tu as dormi deux heures ce matin... »

Sa mère ne put se tenir de hausser les épaules à la pensée qu'une dame Marguet s'était affichée à la morgue au lit de sa servante. Elle voyait là une affectation de simplicité et un empressement ridicule à saisir l'occasion de se répandre en prières.

« Vous auriez pu vous en dispenser, fit-elle observer à Lucie. Ce n'était pas votre présence qui allait la ressusciter. »

M^e^ Marguet pressa la main de Lucie et répondit pour elle :

« Vous avez raison, maman, la pauvre enfant ne ressuscitera pas, mais tout à l'heure, quand il est descendu de l'autocar, j'ai pu dire à son père qu'une personne amie était restée toute la nuit auprès d'elle, et je vous assure qu'il n'y a pas été indifférent.

– Tu l'as conduit à l'hôpital ? » demanda Lucie.

Me Marguet répondit d'abord d'un signe de tête. Il se recueillit un moment et dit d'une voix calme, le regard flottant sur le ciel et le jardin qui emplissaient la fenêtre :

« Je l'ai laissé là-bas. Il a voulu rester seul avec elle... Il viendra dîner ici et il couchera dans la chambre du rez-de-chaussée... Quand je suis allé vers lui à la descente de l'autocar, il tremblait de tous ses membres. J'ai dû le soutenir par le bras pour aller jusqu'à l'hôpital. Il avait apporté un bouquet de son jardin et il m'a dit qu'elle aurait su le faire par cœur, ce bouquet... Il m'a parlé aussi d'un chien qu'elle aimait et des prés où elle menait paître les vaches... Quand il l'a vue sur ce petit lit d'hôpital, il a paru presque rassuré. Le visage est tranquille et si enfantin... Il avait apporté un chapelet qu'il a voulu lui passer autour des mains, mais les doigts étaient tordus, les mains mal jointes. Il a recommencé à trembler et il a donné le chapelet à la sœur. Il s'est mis à genoux, le front contre le drap du lit. À chaque

fois qu'il respirait, j'entendais un râle dans sa gorge et, tout d'un coup, il s'est mis à crier en mordant le drap... à crier... »

Lucie et sa belle-mère pleuraient en silence et Me Marguet, dont la voix s'altérait, eut un sanglot qui fut comme un cri. Il passa alors dans la pièce voisine, qui était un salon, et se tamponna les yeux avec son mouchoir. Avant de revenir à la salle à manger, il songea à prendre les deux rouleaux photographiques qu'il avait rangés la veille dans un petit meuble bureau. Il s'en était débarrassé un peu à la hâte, dans un moment de peur, et les avait cachés au fond du tiroir à secret, dont l'existence était à vrai dire connue de toute la famille et que l'on n'utilisait plus guère, sinon par jeu. L'année précédente, alors qu'ils s'amusaient à s'écrire des épîtres littéraires, Lucie et lui en avaient fait une boîte aux lettres.

Ayant fait jouer le secret, il plongea sa main dans le tiroir et eut la surprise de n'y trouver plus qu'un seul rouleau. Cela lui parut si invraisemblable qu'il voulut douter d'abord, mais il lui fallut se rendre à l'évidence. Quelqu'un

avait ouvert le tiroir et subtilisé l'un des rouleaux. Parmi les personnes qui avaient eu accès au salon depuis la veille, il compta celles qui pouvaient connaître le tiroir secret. Ni sa femme, ni la cuisinière (à supposer que celle-ci fût au courant) n'auraient eu l'idée d'une pareille espièglerie. Seule, la vieille M^me^ Marguet, profitant d'un moment où elle était seule au salon pour fureter dans le meuble, avait pu avoir la curiosité d'empocher l'un des films afin de le faire développer. Il se rappela en effet le regard narquois dont elle l'avait accueilli tout à l'heure.

# IX

Le café Vuillemard, au coin de la rue du Papegai et de l'impasse de la Courte, était le moins fréquenté du quartier. On n'y avait pas la place pour danser et son état de délabrement éloignait la jeunesse. C'était une création récente de Vuillemard qui s'était contenté d'abattre un mur de cloison entre deux pièces sans y faire d'autres frais. Les papiers de tenture subsistaient, rose pour la première partie de la salle, jaune pour l'autre moitié, et les tables et les chaises étaient dépareillées. Au reste, Vuillemard ne fondait pas d'espoir déraisonnable sur cette entreprise. Il se déclarait satisfait des petits bénéfices que réalisait sa femme pendant qu'il travaillait lui-même à l'usine. Parmi ses compagnons de travail qui demeuraient à la Malleboine, beaucoup se faisaient un devoir de venir consommer chez lui une ou deux fois par semaine. Dimanche était le meilleur jour de vente

et cette après-midi avait été particulièrement fructueuse. On s'était échauffé en parlant du crime et de la fuite de Troussequin, les uns voulant croire encore à son innocence, les autres non, et l'on était passé de la bière à l'apéritif sans arrêter de boire. Mais après dîner, les clients n'étaient plus aussi nombreux, à beaucoup près, et, dès neuf heures du soir, il ne restait dans la salle que Pierre Artevel, le frère aîné de Marie-Louise, qui jouait aux cartes avec le patron et deux amis de celui-ci. Trésor, à la recherche de sa maman Minie, était entré en passant et se tenait derrière Artevel. Ses recherches l'avaient conduit de café en café, et il riait tout seul, sans raison apparente, à cause d'un commencement d'ivresse. Tout d'un coup, il devint sérieux et dit aux joueurs :

« Regardez comme je fais. »

Les quatre têtes se levèrent en même temps. Trésor s'empara du verre d'Artevel et se gonfla les joues d'une grande lampée de bière. Pinçant alors ses deux lèvres entre le pouce et l'index, il rejeta le liquide jusqu'à la dernière goutte dans le

verre le plus éloigné, qui était celui du patron, et cela sans courber d'une ligne sa haute taille, d'un jet sûr et précis comme un trait d'arbalète. C'était un tour d'adresse incomparable, dont il était seul dans toute la ville et peut-être au monde à connaître le secret. Il ne s'y essayait d'ailleurs que rarement et poussé par l'inspiration. Pierre Artevel et les deux autres clients s'étaient mis à rire avec amitié, mais le patron prit la chose de mauvaise humeur. Soulevant son verre encore écumant de la violence du jet, il traita Trésor de cochon malade, le menaçant de lui faire la reconduite à coups de pieds. Le coupable ne l'entendait guère, le regard occupé d'un papillon du soir, et riant comme sans y penser. Vuillemard entra en fureur.

« D'abord, moi je te défends de mettre les pieds dans mon établissement, tu m'as bien compris ? au lieu de venir ici pour déranger le monde, tu aurais mieux fait de me payer les deux apéritifs que tu m'as bus avant dîner ! grand feignant ! j'estime qu'à ton âge, un garçon devrait être honteux de traîner les rues sans rien faire de ses dix doigts ! »

Artevel et les deux compagnons firent entendre un murmure de conciliation, nuancé de reproche. Il y avait, dans le fait de réclamer de l'argent à Trésor, quelque chose qui blessait leur sentiment des convenances. Aussi bien trouvaient-ils juste que ce garçon de vingt-cinq ans menât une existence de parfaite oisiveté. Ce n'était pas son affaire de travailler, si léger. Au chantier ou à l'usine, il leur arrivait de penser à lui, l'imaginaient bâillant dans la rue de la Clé-d'Or, sur la dernière marche du grand escalier, ou poussant du pied un caillou le long de l'impasse de la Sourdine. C'était un ami qui rêvait pour eux. Vuillemard lui-même se sentit en faute et sa colère trouva un détour. Il montra du doigt un énorme bouton, enflammé, d'une couleur lie de vin, suppurant et sanguinolent, que Trésor avait au cou.

« Regardez-moi ce malpropre-là, dit-il, avec son robinet à cassis sous le menton ! ça n'est pourtant pas gêné de venir boire dans le verre des personnes ! Est-ce que je suis forcé d'attraper toutes ses maladies, moi ? Ah ! on me paierait cher pour boire après lui ! »

D’un geste dégoûté, il repoussa son verre. Trésor le vida d’un trait sans quitter des yeux le lourd papillon qui tournait en rond au-dessus de la table, et comme l’insecte se déplaçait vers l’entrée de la salle, il se mit à sa poursuite d’un élan qui fit vaciller la chaise du patron. Il y eut un moment de vacarme. Trésor sautait sur les tables avec de grands éclats de rire, renversant les chaises, heurtant la lampe électrique, et Vuillemard jurait qu’il allait le flanquer à la rue d’une belle façon. Enfin, le papillon affolé parvint à s’échapper par la porte ouverte, et Trésor courut derrière lui. On l’entendit rire encore dans la rue du Papegai.

Vers 9 heures et demie, le père d’Artevel entra dans le café, donnant la main à Marie-Louise qu’il venait de promener au bord du fleuve. Il avait travaillé jusqu’au milieu de l’après-midi à monter du bois dans le grenier d’une maison de la ville haute, mais en rentrant chez lui, il s’était rasé et avait passé une chemise blanche au col souple et bas noué d’un cordon tressé à deux couleurs. Malgré ses vêtements de travail usés et écorchés, sa mise paraissait soignée. Le patron

l'invita à s'asseoir, mais il se défendit de rien prendre.

« La petite a sommeil, je n'ai pas le temps. J'avais promis à sa mère de la ramener à neuf heures et voilà qu'il est la demie... »

Marie-Louise s'approcha de son frère qui la prit par la taille, et l'un des joueurs fit observer :

« Ces deux-là, ils sont bien le frère et la sœur... Le portrait d'Artevel, quoi... »

En effet, les trois Artevel se ressemblaient étrangement, mais le père avait les cheveux blancs et son visage brun était marqué de rides que le moindre sourire creusait et ramifiait. Il regarda ses enfants et convint avec un effort de modestie :

« Question de me ressembler, on ne peut pas dire non...

– Et ils sont huit comme ça, dit l'un des joueurs.

– Et ce n'est peut-être pas fini ! » ajouta Vuillemard avec un clin d'œil.

Artevel hocha la tête et parla d'autre chose.

Crainte de paraître naïf, il ne voulait pas avouer qu'il envisageait sans trop de déplaisir d'avoir encore un ou deux enfants. Sans doute, il fallait les nourrir et sa femme avait le mal de les mettre au monde, mais elle n'y regardait pas. Rentrant de son travail, les soirs d'été qu'il descendait dans le quartier de la Malleboine, il entendait déjà du haut du grand escalier, crier à tous les échos le nom d'Artevel, et dans toutes les rues piaillaient et riaient des Artevel, les uns à quatre pattes, les autres courant des deux, ou encore à cloche-pied, les plus petits s'essayant à leurs premiers pas. Tout le long de son chemin, il lui partait des Artevels dans les jambes. Parfois, il en cueillait un au passage et quand il avait le nez dessus, reconnaissait l'Artevel d'un de ses frères ou de ses cousins. Sans parler des enfants de ses sœurs, ils étaient trente-deux du nom dans le quartier et il y en avait à Lyon, à Paris, en Amérique et en Australie, pour ne rien dire de la souche flamande. Lui, Artevel, il se sentait comme soulevé et porté par la tribu blonde et hâlée, et la rumeur et le tourbillon de tous ces Artevels le reposaient de sa fatigue de l'usine.

« En nous en revenant par la rue des Ladres, dit-il à Vuillemard, j'ai aperçu Maillard devant nous, qui tournait dans la rue de l'Ourson... »

Il y eut un temps de silence, chacun songeant à Troussequin, et Artevel ajouta :

« Si ça l'amuse... »

Les joueurs et Marie-Louise elle-même, firent entendre un gloussement de satisfaction à l'idée de Maillard arpentant les rues comme un fauve. L'homme ne l'avait pas attendu et on en était heureux. Tous ses amis réprouvaient le crime de Troussequin, mais il n'y avait personne qui ne fût tenté de le plaindre et de l'excuser un peu. Il n'était pas tout à fait responsable. Comme un affamé se jette sur la nourriture et la déchire des mains et des dents, et souille son visage, ses vêtements, lui, le monstre, la bête lasse d'espérer la belle qui devait le changer en homme, il s'était laissé aller avec toute la fureur d'un élan trop longtemps déçu. Et peut-être qu'il s'était vengé aussi et de toutes manières. Au plus profond du cœur, on lui savait gré de cette violence et on l'en aimait davantage. Pour les habitants de la

Malleboine, Troussequin n'était pas seulement un des leurs ; son visage humble et terrible était celui de leur misère ; une même grimace pour la joie et pour la douleur, et qui dégoûtait les notaires et les domestiques des notaires. D'ailleurs, un crime qui scandalisait la bonne société ne méritait pas qu'on fît les hauts cris, et, même ignoble, c'était se trahir que d'en paraître scandalisé.

« Mauvaise affaire pour lui, soupira Pierre Artevel. Avec une gueule comme la sienne, on ne se cache pas longtemps... »

Artevel, le père, s'appuya d'une main sur la table pour donner son opinion sur le cas du fugitif, mais il y renonça et dit simplement :

« Allons nous coucher, Marie-Louise. Est-ce que tu restes longtemps, petit ?

– Pas plus d'une heure, répondit Pierre en embrassant sa sœur. Sûrement pas plus. »

Le père parut hésiter et porta la main à sa poche.

« Je vais tout de même te laisser la clé, dit-il

en la posant sur la table. Des fois que tu serais retenu, ta mère n'aime pas sentir la porte ouverte... Au revoir tous », ajouta-t-il en poussant Marie-Louise devant lui.

Demeurés seuls, les quatre hommes se mirent au jeu avec plus d'application. Vuillemard, par son âpreté, n'avait pas d'égal pour animer une partie. Il faisait si bien par ses reproches, son ironie, et même ses silences, que chacun jetait sa carte comme un défi. Pierre Artevel, qui jouait rarement, car il abandonnait presque toute sa paie à sa mère, montrait moins de hargne que ses compagnons. Plusieurs fois, même, il se laissa surprendre à être distrait. Vers 11 heures, comme il battait les cartes, la porte s'ouvrit et le jeu lui tomba des mains.

Arrêté au seuil, Troussequin regardait dans la salle avec l'espèce de sourire qu'on lui connaissait, une grimace à tout exprimer, qui tordait le bas du visage, faisait saillir en bourrelet la ligne des sourcils, et creusait encore l'enfoncement de la face.

« J'en ai plein les jambes », grogna-t-il en

refermant, du coude, la porte derrière lui.

Il s'avança d'un pas lourd, la tête un peu penchée vers le creux de l'épaule droite, avec un balancement animal, dont la fatigue exagérait l'amplitude. Les quatre hommes s'étaient levés et le regardaient en silence. Lorsqu'il passa sous la lampe, son ombre qui se balançait derrière lui, vint à le précéder et bondit jusqu'à la table des joueurs. L'un d'eux eut un mouvement de recul. Troussequin sentit dans l'accueil de ses amis quelque chose d'inquiétant. Il s'arrêta à trois pas et le regard de ses petits yeux vifs profondément enfoncés, allait de l'un à l'autre avec un air interrogateur. Pierre Artevel demanda d'une voix mal assurée :

« Où donc que tu étais depuis hier soir ?

– Hier, j'ai travaillé chez Marguet le notaire, et en rentrant, l'idée m'a pris d'aller voir Klein, un ami à moi, qui a une baraque dans le milieu des bois entre Sexelles et Saint-Aunay. Pourquoi me demandes-tu ça ? Vous me cherchiez ? »

Artevel ne sut répondre et regarda ses compagnons. Se pouvait-il que Troussequin fût

non seulement innocent, mais ignorant d'un crime commis la veille et dont tout le monde était informé ? Vuillemard demanda d'une voix lente :

« Est-ce que tu n'aurais pas lu les journaux de ce matin ? »

Troussequin secoua la tête.

« Qu'est-ce qu'il y a, la guerre est déclarée ?

– Non, ce n'est pas ça... »

Quelqu'un tira un journal de sa poche, mais n'osant le remettre lui-même, le passa au voisin. De mains en mains, il fit le tour de la table et ce fut Artevel qui le remit à Troussequin en montrant du doigt l'article qui le concernait. Le monstre se mit à lire et les joueurs à épier son visage dont les traits demeuraient immobiles. La lecture achevée, il rendit le journal et fit entendre un rire hébété. Mais, tandis qu'il regardait les quatre compagnons, ses yeux étaient emplis d'une telle épouvante que toutes les mains se tendirent vers lui. Sa bouche bâilla largement, et il en sortit d'abord une longue plainte basse, d'agonisant qui meurt d'effort, puis un hurlement

de terreur, et il marcha vers le fond de la salle en criant :

« Ce n'est pas moi ! Je n'ai pas tué ! Ce n'est pas moi ! »

Il revint à la table, et tombant à genoux devant les joueurs comme s'ils eussent été ses juges, il cria encore :

« Je jure que ce n'est pas moi ! Je jure que je n'ai tué personne... je jure... »

Ses dents s'entrechoquaient et il se mit à bafouiller. Artevel voulut le rassurer par des paroles affectueuses et lui passa son bras autour du cou. Au contact, Troussequin fut pris d'une peur panique, se dégagea d'un mouvement brutal et franchit la porte en courant, sans penser à la bicyclette qu'il avait rangée contre le mur du café. Artevel se jeta à sa poursuite dans la rue du Papegai, le priant, d'une voix haletante, qu'il l'attendît et l'écoutât au moins une minute. Troussequin courait sans se retourner, enfilant une rue après l'autre, cherchant confusément une issue vers la ville haute et les longs espaces. Artevel le rejoignit enfin dans la rue des Oiseaux

et réussit à l'apaiser, sinon à lui faire entendre raison. Il lui donnait le conseil d'aller se livrer à la police et là, d'expliquer pourquoi il avait disparu depuis la veille. Le fait qu'il fût revenu dans le quartier lui était favorable, et ses amis témoigneraient qu'il était entré chez Vuillemard sans méfiance. Mais Troussequin ne comprenait pas le sens de ses exhortations et n'en saisissait que l'intention amicale. Parfois, il se remettait à courir, comme s'il eût été pressé d'émerger enfin de la ville profonde dans la lumière du Rond-Point, et puis s'arrêtait pour crier encore son innocence. À cette heure, la rue des Oiseaux était déserte et ils ne firent d'autre rencontre que celle d'un groupe d'artilleurs sortant du numéro 15 de la rue des Nonettes.

Dissimulé dans l'ombre de la rue de la Clé-d'Or, le brigadier Maillard surveillait leurs mouvements. Tout à l'heure, au bureau, un coup de téléphone l'avait informé que Troussequin venait d'entrer en ville à bicyclette et il était accouru avec l'agent Charlasse et l'agent Guilbon. Il aurait pu le surprendre dans la rue des Oiseaux au détour d'une venelle, les occasions ne

lui avaient pas manqué. Pourtant, il avait choisi la rue de la Clé-d'Or, courant délibérément le risque de le laisser échapper par une voie transversale. La rue des Oiseaux était obscure et il n'apercevait des deux hommes qu'une ombre jumelée qui s'effaçait parfois complètement. Le bruit des voix et des pas le renseignait mieux, mais Maillard n'en était pas moins angoissé. Jamais l'accomplissement de sa besogne n'avait été contrarié par de telles hésitations et à vrai dire, il ne savait pas encore s'il appréhenderait Troussequin. Le cas était épineux. Puisque ce prétendu criminel revenait de lui-même dans la ville, c'est peut-être qu'il avait l'intention de se livrer à la police. Fallait-il, en l'arrêtant à mi-chemin, lui ôter le bénéfice d'un geste volontaire ? D'autre part, le brigadier connaissait assez Troussequin pour le croire capable, même innocent, de s'enfuir dans la campagne et d'aggraver ainsi sa situation. L'arrêter, c'était peut-être le protéger contre lui-même, sans compter que les gendarmes, le surprenant au coin d'un bois, auraient tôt fait de l'abattre d'un coup de revolver. Au moindre semblant de défense, ils

n'en feraient pas à deux fois. Maillard méprisait profondément les gendarmes, à ses yeux des gens sans nuances. L'idée de leur remettre le sort de Troussequin le décida. Il poussa ses deux agents dans un couloir et s'y engagea lui-même à demi.

« Et surtout, ne pas me l'effaroucher, dit-il. Je veux du moelleux et de la politesse. On n'est pas là pour faire du travail de gendarmes. »

Guilbon eut un mot d'approbation, mais Charlasse ne répondit pas. Il en voulait au brigadier de l'avoir choisi pour porter la main sur un ami, alors qu'il y avait au poste deux autres agents que cette corvée n'eût pas gênés. Dans un mouvement de rancune, il se mit à tousser bruyamment, avec une intention évidente. À la vérité, Troussequin n'était pas encore à portée de l'entendre, et il le savait, mais il voulait manifester ainsi sa mauvaise humeur. À tâtons, dans la nuit du couloir, Maillard l'empoigna par l'étoffe de sa tunique et l'amenant à lui d'une secousse, lui dit à l'oreille :

« Ne t'amuse pas à ce petit jeu-là, gamin. J'aurais tôt fait de te museler, moi. »

Charlasse, vaincu, attendit en silence. Troussequin et Artevel débouchaient de la rue des Oiseaux dans la lumière du carrefour des Cinq. Maillard eut un serrement de cœur et sentit revenir ses hésitations. Le temps pressait. Il décida que si Troussequin s'engageait dans la rue Raulin qui était la voie la plus courte pour se rendre au commissariat, il le laisserait aller à son gré. Les deux hommes étaient au milieu de la petite place et Artevel appuyait visiblement sur sa droite, en direction de la rue Raulin. L'autre le suivit d'abord quelques pas sans saisir son intention, mais levant la tête, il chercha des yeux le grand escalier, et s'écartant de son compagnon, se hâta vers la rue de la Clé-d'Or.

Lorsque Maillard sortit du couloir avec ses deux agents, Troussequin eut un sursaut d'effroi, et, reculant devant le brigadier, alla s'adosser à la muraille du Rond-Point. Les jambes à demi-fléchies, les mains collées à la pierre, le regard sournois, il semblait prêt à bondir.

« Où allais-tu ? » demanda Maillard.

Le monstre resta muet, épiant les gestes des

agents. Artevel voulut parler, mais le brigadier lui imposa silence :

« Ferme ta boîte. Tu devrais être couché. »

Artevel se cabra et sentit le chaud de la colère sur ses joues, mais il fit l'effort de se contenir. Maillard se tourna vers Troussequin et lui dit avec douceur :

« Allons, Marcel, dis-moi où tu allais. »

Le monstre fut touché d'entendre ainsi ce prénom qu'on ne lui donnait plus guère, même parmi les gens de son âge. Son corps tendu parut s'amollir et sa grosse tête s'avancer à la rencontre du prénom, mais comme Maillard lui touchait l'épaule, il se méprit sur l'intention du geste et d'un coup de patte lui fit retirer sa main, en grondant :

« Laisse-moi passer. Je veux m'en aller. Laisse-moi passer tout de suite. »

Sa voix était menaçante, son attitude l'était davantage. Artevel comprit qu'il ne se laisserait pas appréhender sans une vive résistance et tout d'un coup, il se sentait lui-même engagé à fond

dans l'affaire, un peu par devoir d'amitié et plus encore par le désir de violence qu'une indignation irraisonnée lui faisait monter à la tête. Si l'arrestation se fût opérée dans la ville haute, peut-être serait-il resté spectateur, mais rue de la Clé-d'Or, Maillard et ses agents faisaient figure d'intrus, forçant sa retraite pour lui arracher un ami. Il eut le sentiment de cette intrusion en s'avisant tout à coup de la présence de Charlasse, qui se tenait devant lui, entre Maillard et Guilbon, un peu en retrait. Charlasse et lui avaient grandi ensemble dans les rues de la Malleboine et pendant vingt ans, ils s'étaient tenus si près l'un de l'autre qu'il leur semblait être d'une même famille. L'année dernière encore, rentrant du service militaire, ils avaient cherché ensemble du travail. Artevel se tourna vers le brigadier et lui dit sèchement :

« Renvoie Charlasse, ce n'est pas sa place d'être ici.

– C'est toi que je vais renvoyer chez ta mère, répliqua Maillard, et avec une correction.

– Renvoie Charlasse. Tu m'as compris, gros

cochon ? »

La main crispée au fond de sa poche sur la clé que lui avait remise son père tout à l'heure, Artevel fit un pas en avant. Au moment, Guilbon le tira en arrière par le col de son veston, comme il eût saisi un malfaiteur. Rendu enragé par l'injure, Artevel se retourna, frappant de revers avec la clé qu'il tenait serrée en son poing. L'ombre était trompeuse. Ce fut Charlasse qui reçut le coup. La clé avait éraflé le menton, lui causant une blessure cuisante, et porté rudement sur la clavicule. Charlasse crut qu'Artevel entendait le punir ainsi de sa trahison. Il se jeta sur lui.

Troussequin, voyant son ami aux prises avec les deux agents, fit un bond en avant et faillit passer. Bien qu'il s'attendît à l'assaut, le brigadier vacilla sous la violence du coup de tête qu'il reçut en pleine poitrine, et il fut une seconde à chercher sa respiration. Troussequin aurait pu profiter de la surprise pour lui échapper, mais il ne songea d'abord qu'à pousser son avantage sur Maillard et à le faire reculer. Il éprouvait

d'ailleurs bien plus le besoin de vaincre que de s'enfuir, lui semblant qu'il dût faire la preuve de son innocence à la force du poignet. Maillard recula en effet de deux ou trois pas, mais il reprit son aplomb, et comme le pied de Troussequin hésitait sur le pavé poli et glissant, il le ramena au mur d'un seul élan. C'était une faute de sa part et il s'en repentit aussitôt. Prenant appui du talon contre le bas du mur, Troussequin le ceinturait de ses bras puissants et, plus petit d'au moins une tête, lui rejetait le menton en arrière avec le sommet de son crâne. Maillard n'avait aucune prise sur lui et, à faire le gros dos, s'épuisait dans une résistance toute passive. Il essayait maintenant de reculer, mais l'étreinte l'immobilisait et, de seconde en seconde, il se sentait fléchir. L'avantage de sa taille et de son poids ne le servait presque pas, tandis que la puissance de l'autre, ramassée, trouvait toute son utilité. Enfin, il réussit à dégager son menton, ce qui lui permit de ployer les épaules, et de saisir son adversaire aux hanches. Mais à bout de bras, la prise était peu efficace, et Maillard faiblissait. À force de secouer Troussequin, il réussit

pourtant à lui faire perdre son point d'appui, à déplacer l'axe du combat et enfin à s'adosser lui-même à la muraille. L'étreinte des deux mains nouées sur ses reins n'en restait pas moins dangereuse. Il s'en débarrassa en frottant son dos contre les moellons rugueux du grand mur. Les mains écorchées et endolories, Troussequin dut se résigner à lâcher prise. Fatigué, pressé d'en finir, Maillard le poussa vers le milieu de la chaussée et ils s'étreignirent sans reprendre haleine.

Dans l'ombre de la rue de la Clé-d'Or, les deux groupes, à quelques pas d'intervalle, combattaient en silence. Un couple traversa le carrefour sans même soupçonner leur présence. Artevel, un genou en terre, tenait sous son bras l'agent Guilbon par le cou, paralysant ainsi ses mouvements et de sa main libre se cramponnait à Charlasse. Tandis qu'ils échangeaient des coups incertains, un beuglement triomphal éclata au-dessus de leurs têtes. C'était l'équipe de rugby qui parcourait les rues de la ville haute au débarquer de la gare et clamait sa victoire de l'après-midi. Elle passa devant le Rond-Point au

pas cadencé en chantant son refrain :

*Honneur à notre vieux Club olympique,*
*La fière et vaillante équipe*
*Dont le maillot vert et noir*
*Vole de victoire en victoire.*

Au-dessus du grand escalier, un joueur donna un coup de poing dans les volets de bois de la teinturerie Buquanant et derrière lui, tous les autres cognèrent à leur tour. L'équipe, exaltée par ce roulement, ne sentit plus la fatigue de l'après-midi et prit le pas de charge dans la rue des Rencontres, comme s'il se fût agi de marquer un essai, en criant : « Au pied, l'Olympique ! Suivez, l'Olympique ! » et encore : « Vive le Président Fouchard ! Vive l'Olympique ! » Au premier bruit des poings sur les volets de la boutique, Buq, dont la chambre était au premier étage, se leva et vint à la fenêtre. Il put encore apercevoir de dos la silhouette du secrétaire de la société, qui suivait péniblement la glorieuse

équipe.

Maillard et Troussequin, si étroitement liés qu'ils semblaient n'être plus qu'un bloc, ne prêtèrent aucune attention au tumulte. Ils combattaient sans ruse, d'un dur effort qui les tenait immobiles. Pour la première fois Maillard sentait le poids de l'âge et faisait appel à toutes ses ressources. Enfin, il réussit à soulever son adversaire et à le jeter au sol dans une position difficile. Les épaules à terre, Troussequin s'abandonna et, sans résistance, se laissa passer les menottes.

« C'est bon, murmura-t-il, mettons que ce soit moi. »

Malgré l'excitation du combat, Maillard fut touché par ce naïf désespoir du prisonnier qui semblait n'avoir attendu de la justice que la chance d'un pugilat. Il l'aida à se remettre sur pied avec des précautions presque amicales. La défaite de Troussequin avait mis fin à l'autre bataille. Artevel et Charlasse, le visage ensanglanté, se regardaient maintenant sans colère, avec toute l'amitié des anciens jours. En

ramassant son képi sur le pavé, Charlasse découvrit la clé qui l'avait frappé tout à l'heure.

« C'est ma clé, dit Artevel. Mais garde-la.

– Pourquoi ?

– Tu vois bien, fit Artevel en montrant l'agent Guilbon qui le tenait à deux mains par le bras. Tu vois bien que je suis bon. Ma clé, tu vas la rendre à ma mère. Tu lui diras que c'est moi qui t'envoie. »

Charlasse empocha la clé. Maillard s'avançait vers le groupe en poussant Troussequin. Il jeta sur Artevel un regard de colère et ricana :

« Te voilà pourtant calmé, l'Artevel ! Je te promets que ça va te coûter cher d'avoir voulu faire le malin. Entrave à la force publique ? Injure à agents ? Coups et blessures ? Tu n'en sortiras pas de sitôt ! »

Charlasse baissait la tête en manipulant son képi. Maillard lui ordonna :

« Prends-moi ce salaud-là par l'autre bras, et en route. »

Charlasse ne bougea pas. Le brigadier répéta :

« Prends-moi cet homme-là par le bras. »

Charlasse leva la tête et tordit son képi dans ses mains comme une casquette. On entendit le craquement feutré du cartonnage. Il allait le jeter à la face du brigadier, mais Artevel, de son bras resté libre, l'attira contre lui en murmurant :

« Prends-moi le bras, Lulu. Ne me laisse pas partir tout seul avec eux. »

# X

M. Alfan, le juge d'instruction, était un homme frais et heureux qui aimait médiocrement son métier, mais l'exerçait avec conscience et non sans finesse. Il était lié avec le notaire depuis deux ans déjà et venait chez lui au moins une fois par mois. Leur sympathie était née, non pas d'une affinité d'esprits, ils étaient en tout très différents, mais d'un goût très vif pour la musique. À vrai dire, même dans ce dernier domaine, leur communion était loin d'être parfaite. Le juge d'instruction était plutôt érudit que grand amoureux de musique. Il n'avait jamais pu se départir du besoin de classer et d'expliquer. Le seul vrai plaisir qu'il prît à écouter une chose nouvelle était celui d'y trouver des souvenirs, des analogies, et il n'échappait pas toujours à l'impression de dépaysement. Le notaire, tout en appréciant dans une composition ce qui revenait à l'originalité de son créateur, retrouvait partout,

qu'il s'agît de classiques, de modernes, de tango argentin ou de chanson des rues, le déroulement infini de cet océan dont la moindre ride, la moindre vaguelette, ne le touchait pas moins que la lame de fond et la clameur de la tempête. Il s'indignait amicalement contre le juge d'instruction qui disait ne pouvoir entendre tels morceaux simplement élégants et jolis, après des œuvres de grand souffle. Pour lui, cette identité de la musique dans toute son étendue lui permettait justement de découvrir Beethoven dans une rengaine d'accordéon. Il allait jusqu'à prétendre qu'il n'y a pas de mauvaise musique, mais seulement la musique, et il rêvait d'un monde où les bruits eux-mêmes seraient perçus comme une musique. À l'écouter, le juge d'instruction était toujours ému d'un regret, sentant lui manquer quelque chose, un peu comme si la musique l'eût isolé de la musique.

Dans le cabinet du notaire, les deux hommes s'entretenaient du crime. M. Alfan avait entendu les trois clercs de l'étude, et souriait au plaidoyer de M^e^ Marguet en faveur de Troussequin. Le notaire s'irrita de ce scepticisme bienveillant.

« Je sais très bien ce que vous pensez, dit-il. Vous êtes persuadé que je défends Troussequin par intérêt, parce que je me sens coupable moi-même de l'avoir introduit dans la maison. »

Le juge d'instruction secoua la tête et répondit avec une gravité amicale :

« Non, Me Marguet, vous n'êtes pas coupable de l'avoir introduit chez vous et n'avez pas à avoir de remords. S'il nous fallait rechercher nos responsabilités dans tous les événements où nous avons pu servir le hasard à notre insu, nous n'aurions jamais de repos. Mais je pense, en effet, que vous faites des vœux pour l'innocence de cet individu et que votre désir vous rend ingénieux. Rien de plus naturel. »

Le notaire se leva, alla jusqu'à la fenêtre donner un coup d'œil au jardin et vint se rasseoir en face de son hôte.

« En somme, dit-il, le point de départ de votre accusation, c'est la personne même de Troussequin, sa tête brute, sa carrure de gorille. C'est-à-dire que vous allez condamner un homme sur sa mine.

– Je vous demande pardon, fit le juge, mais vous paraissez oublier l'arme du crime, ce couteau de jardinier, provenant de la remise où il travaillait.

– Mais ce couteau, quelqu'un l'a-t-il vu dans la remise avant le crime ? La victime pouvait très bien l'avoir emporté dans sa chambre quelques jours auparavant, ou même le matin.

– Si elle avait eu besoin d'un couteau, elle l'aurait pris à la cuisine plutôt que d'aller le chercher au fond du jardin. Et puis, il y a sa fuite à bicyclette...

– Et son retour ! ajouta Me Marguet d'un ton ironique.

– Son retour nocturne, oui. Je ne le trouve guère moins suspect que sa fuite. C'est un hasard curieux que pendant ces vingt-quatre heures d'absence, il n'ait pas été informé du crime. Notez d'autre part qu'en apprenant la nouvelle il n'a songé qu'à prendre la fuite. Il avait peut-être espéré que dans ces vingt-quatre heures, les choses s'étaient arrangées pour lui et il venait s'informer à la faveur de la nuit. C'est un trait de

naïveté qui me paraît correspondre à son intelligence rudimentaire. Enfin, comme vous le disiez tout à l'heure, sa personne n'est pas étrangère à ma conviction. C'est un facteur dont je serais bien léger de ne pas tenir compte. Un voyou, plus qu'à moitié dégénéré, qui doit faire horreur aux femmes, et déjà condamné pour tentative de viol, j'avoue être fâcheusement impressionné. Puisque ni la cuisinière, ni le personnel de l'étude n'ont pu tuer, il faut bien que ce soit lui.

– En résumé, dit le notaire, rien de positif, rien qui puisse faire tomber une tête, Dieu merci, et je crois que la tâche de l'avocat ne sera pas trop rude. Mais si j'osais, j'essayerais d'attirer votre attention sur un point... »

M^e^ Marguet montra le jardin qu'ils découvraient depuis leurs sièges dans toute sa longueur.

« Avez-vous réfléchi, monsieur Alfan, que pour commettre son forfait, Troussequin a dû traverser deux fois le jardin d'une extrémité à l'autre, puisque la remise se trouve tout au fond ?

Songez que ma femme prenait le thé dans le salon avec une amie, que la cuisinière, à qui rien n'échappe d'habitude, était dans sa cuisine et moi dans mon cabinet, toutes pièces qui regardent le jardin, et que ni les uns ni les autres ne l'avons aperçu. C'est au moins aussi surprenant que si une personne traversait la cour sans être vue des clercs qui ont leurs fenêtres côté façade.

– Vous voulez dire, Me Marguet, qu'un homme venu de la rue a pu commettre le crime aussi bien que Troussequin.

– Non, je dirais plutôt que les deux suppositions sont également téméraires... à moins... »

Me Marguet parut hésiter, comme il arrive en face d'une soudaine évidence. Le juge le regardait avec une sorte d'appréhension.

« À moins ?

– À moins, justement, que le criminel n'ait eu la partie beaucoup plus facile en traversant la cour, c'est-à-dire en venant de l'extérieur. Tenez, nous allons supposer, pour plus de clarté, que je

suis le meurtrier. J'habite quelque part dans la ville et je réfléchis au moyen d'assassiner cette malheureuse enfant. Je suis sorti deux ou trois fois avec elle, le dimanche après-midi, et je lui ai suffisamment parlé pour connaître, en gros, les habitudes de la maison. Le premier problème est de s'introduire sans être vu. Pendant la nuit ? Impossible. Quand j'aurais réussi, par un tour de force, l'escalade de la clôture, il me resterait à pénétrer dans la maison même. Le risque serait trop grand. Dans la journée, au contraire, je peux, sans être arrêté, monter jusqu'à la chambre de la bonne. Mais les clercs me connaissent de vue, peut-être de nom, ils se rappelleront m'avoir vu traverser la cour. À force de réflexion, il me vient une idée raisonnable. Entre midi et deux heures, les clercs seront partis, les patrons déjeuneront dans la salle à manger, côté jardin, et les bonnes seront occupées à la cuisine. Je pourrai donc traverser la cour en toute sécurité. Je monterai dans la chambre de la bonne et j'y attendrai qu'elle vienne se préparer à porter le courrier ainsi qu'elle le fait chaque jour. Ayant accompli mon forfait, je m'enfermerai à clé pour le cas peu

probable où la cuisinière viendrait s'enquérir du retour de la servante. Vers six heures, je surveillerai par la fenêtre le départ des clercs, celui du patron, et je pourrai une deuxième fois traverser la cour sans être vu... sauf l'aléa, bien entendu, mais je crois que j'aurai ainsi réduit les risques au plus juste. Que pensez-vous de mon projet, monsieur Alfan ? »

Le juge d'instruction demeura silencieux, mais, malgré lui, accorda d'un hochement de tête que le projet était réalisable. Il considérait son hôte en essayant, sans y parvenir, de réunir des objections, dominé par le même sentiment d'admiration et d'inquiétude qu'il éprouvait parfois lorsqu'ils s'entretenaient de musique. Ce qui l'étonnait, c'était moins l'ingéniosité du raisonnement que, dans le ton et dans le regard, une aisance pleine d'autorité. Le notaire lui semblait avoir de toute cette affaire l'espèce de connaissance transcendantale qu'il avait de la musique. Pendant plusieurs minutes, M. Alfan resta sous le charme, et il lui fallut, pour reprendre pied, faire appel à l'image de Troussequin, telle qu'il lui était apparu au début

de la matinée, avec sa stature de grand singe, son visage bestial, son regard sournois. Il se ressaisit et répondit enfin au notaire :

« Votre idée est intéressante et je ne manquerai pas de diriger mon enquête de ce côté-là, mais, entre nous, je peux bien vous dire que ma conviction n'est pas entamée. Je crois à la culpabilité de Troussequin parce qu'elle est l'évidence même. Quand une brebis s'est trouvée à passer devant la gueule du loup, il est bien inutile de se mettre la cervelle à l'envers pour savoir qui l'a mangée. Je voudrais que vous eussiez vu ce Troussequin quand je l'ai interrogé, tout à l'heure... un visage fermé, un air de férocité sournoise, ironique... et, d'ailleurs, son refus de répondre équivaut bien à un aveu... Il n'a même pas pris la peine de nier, tant son cas lui paraît clair. Et puis, je vous le demande, un pareil crime peut-il avoir été prémédité ? C'est l'élan d'une brute, le mouvement de la bête... »

Me Marguet l'interrompit avec un geste d'impatience, presque de colère :

« L'élan de la brute, cette orgie de violences

étudiées, mesurées ? Dites plutôt l'aboutissement d'un rêve, la délivrance mûrie, calculée, d'une obsession que le meurtrier a longtemps caressée, une manière d'exorcisme, qui est peut-être l'œuvre de toute une vie. Rappelez-vous la position du cadavre, les blessures, et dites-moi si ces raffinements s'improvisent et s'ils sont d'une brute telle que Troussequin. J'en appelle à votre expérience.

– Ma foi, j'ai déjà vu pas mal de crimes, répondit le juge, et je vous assure que la perversité du criminel est rarement un témoignage d'intelligence, au contraire. Voyez par exemple les parents qui martyrisent leurs enfants, ce sont presque toujours des abrutis. Peut-être, dans la bourgeoisie dévote, trouverait-on certaine gourmandise de l'épouvante infernale, certaine nostalgie de la justice ecclésiastique et de ses tortures, qui pourraient conduire quelques individus parfois assez distingués à commettre des crimes dans le goût de celui-ci... Encore, dans cette hypothèse, le meurtre n'est-il jamais gratuit ; l'intérêt lui fournit d'abord un prétexte... Notez que, le plus

souvent, ces possédés restent sur leur envie sanguinaire. Dans une famille normalement organisée, on a toujours sous la main, pour tromper ces fringales de meurtre, un parent pauvre ou débonnaire que l'on martyrise en douceur... »

M. Alfan s'aperçut alors que le notaire était rouge et fixait sur lui un regard étrange. Il rougit lui-même en songeant que la famille Marguet était réputée très dévote et qu'il avait pour le moins manqué d'à-propos. Il cherchait une parole qui pût rattraper sa maladresse, mais un clerc vint annoncer l'arrivée du brigadier Maillard. Le notaire donna l'ordre de l'introduire.

« C'est moi qui l'ai fait venir, expliqua le juge d'instruction. J'ai pensé que sa présence me serait utile pour visiter la mansarde. Il est en somme le premier qui ait vu les choses avec sang-froid. »

Maillard entra vêtu d'un complet de costaud à la mode de 1925, pincé sous les pectoraux et le pantalon au-dessus de la cheville. Il salua d'un coup de tête et resta près de la porte, son chapeau melon à la main, sans essayer de dissimuler qu'il

était d'une humeur de dogue.

« Désolé de vous avoir dérangé, brigadier, dit M. Alfan. Je vois qu'aujourd'hui est votre jour de repos hebdomadaire.

– On en cause, oui », répondit Maillard d'un ton raide.

Sur l'invitation de M^e^ Marguet, il consentit à s'asseoir, mais le visage fermé et l'attitude d'un homme qui n'est pas là pour son plaisir. Le juge essaya de l'amadouer par des paroles aimables.

« Vous savez, brigadier, que M^e^ Marguet persiste, lui aussi, à croire Troussequin innocent ? »

Maillard eut un mouvement d'épaules pour signifier que les opinions étaient libres, mais qu'il n'avait pas de temps à perdre à de vaines discussions, M. Alfan insista néanmoins et présenta les raisons du notaire. À mesure qu'il parlait, le visage du brigadier s'illuminait et, à la fin, son enthousiasme éclata :

« Mais c'est clair comme deux et deux ! Le coupable n'a pu venir que de l'extérieur,

voyons ! »

Le juge d'instruction n'avait eu d'autre but, en lui découvrant ces aperçus, que de le mettre dans un état d'excitation propre à délier sa curiosité et son esprit critique sur le lieu du crime. Il se trouva être lui-même ébranlé par cet empressement à rallier l'opinion de Me Marguet. Il essaya de se rassurer en songeant que Maillard était déjà prévenu en faveur de Troussequin, mais une réflexion du notaire, qu'il avait d'ailleurs faite pour son compte depuis longtemps, acheva de le troubler :

« M. Alfan affirme qu'il n'y a pas eu de préméditation. Mais alors, comment expliquer que Troussequin soit monté dans la mansarde ? Savait-il que la bonne portait tous les soirs le courrier à la poste et qu'elle montait dans sa chambre à cinq heures ? Connaissait-il l'existence de cette chambre et de l'escalier qui y conduisait ? Escalier dérobé, en somme ? Allons donc ! Il n'avait jamais pénétré dans la maison ! »

D'abord accablé, M. Alfan alla méditer à la fenêtre. Derrière lui, le brigadier triomphait,

parlant déjà d'un non-lieu.

« À mon tour, dit le juge d'instruction en se retournant, je vais supposer que je suis le meurtrier, ou plutôt que je suis Troussequin. J'ai quitté la remise vers midi pour aller déjeuner, et au retour, vers une heure et demie, je rencontre Charlotte Richon, la jeune servante, à côté de la maison, côté cour, ou côté jardin, peu importe. J'engage la conversation, nous parlons de son métier, du mien, et comme je suis peintre en bâtiments et bricoleur, elle me demande si je saurais boucher un trou de souris, par exemple. Justement, il y a dans sa chambre un trou de souris. Bien entendu, je me mets à sa disposition. C'est une campagnarde qui ne s'effraie pas d'avoir un homme dans sa chambre en plein jour. Elle accepte mais, pour l'instant, elle n'a pas le temps, elle me prie de l'attendre à cinq heures dans la buanderie ou dans le couloir du rez-de-chaussée. L'affaire est conclue, je retourne à mon travail. La pensée de me trouver seul avec cette jeune fille dans une chambre commence à m'agacer, puis à m'obséder. Je ne suis pas beau. Les femmes ne sont pas tendres pour moi. Tout à

l'heure encore, à midi, j'en ai entendu deux ou trois qui riaient sur mon passage. Je m'en souviens et je suis peiné, irrité. L'image de cette jeune fille, si jolie, si fraîche, est en moi comme pour me narguer. Mais on verra bien. Je ne sais pas encore comment je profiterai de l'occasion. Ce qui est sûr, c'est que je ne la laisserai pas passer. J'y suis déjà résolu. À cinq heures moins cinq, je prends dans la remise les quelques outils qui me paraissent nécessaires pour boucher un trou de souris : un marteau, un morceau de brique, un fort couteau de jardinier, etc. Comme j'ai envie d'uriner, je prends l'allée latérale entre le mur de clôture et la rangée d'espaliers qui me dissimulera au regard des patrons et de la cuisinière. La chose faite, j'arrive sans être vu jusqu'à la maison. La servante vient me prendre au bas de l'escalier et m'invite à la suivre. Elle ne veut pas faire un mystère de l'initiative qu'elle a prise, mais elle aime autant qu'on n'en soit pas averti, par discrétion, ou encore parce qu'elle redoute les plaisanteries de la cuisinière sur son étrange invité. Du reste, je suis chaussé d'espadrilles et je monte l'escalier sans bruit.

Dans la chambre, je la pince, je lui prends la taille, l'émotion me rend maladroit, elle se défend, elle me fait mal. La colère, l'amour-propre, la lubricité me font perdre la tête. Je redeviens le Troussequin de ma première tentative de viol, et pire. Mon crime accompli, je redescends avec précaution et je reprends l'allée latérale qui me conduit à la remise, sans être vu. Voilà, je n'ai plus qu'à laisser le juge d'instruction se casser la tête. »

Le brigadier faisait la moue. Il admirait fort l'ingénieuse hypothèse du juge d'instruction, et il admettait à la rigueur que Troussequin se fût laissé aller au crime. Par contre, il était sûr que l'assassin n'aurait pas eu le sang-froid de retourner à son travail et qu'il se serait enfui aussitôt sans la moindre précaution. Cette certitude qu'il tenait de sa parfaite connaissance de l'individu, était malheureusement indémontrable et il dut se résigner à la garder pour lui. M^e^ Marguet, qui paraissait fort impressionné, objecta néanmoins :

« La rangée d'espaliers est bien maigre pour

nous avoir dissimulé Troussequin, sans compter qu'elle offre plusieurs solutions de continuité, dont l'une au moins, au croisement de la deuxième allée transversale, est d'importance. Voyez vous-même. Il était trop facile de le découvrir.

– La rangée d'espaliers le dissimulait peut-être mal, répondit le juge, mais elle a pu lui permettre de traverser le jardin sans attirer l'attention. »

Le brigadier prit la parole et refusa ce hasard d'une rencontre et d'un trou de souris qui venaient là, disait-il, tout exprès pour les besoins de la cause.

« Après coup, dit M. Alfan, le hasard paraît toujours miraculeux. Mais ne doutez pas qu'il se soit mis en frais pour servir Troussequin. D'ailleurs, je ne crois pas du tout que les choses se soient passées ainsi que je viens de le dire. J'ai voulu simplement prouver que Troussequin a pu commettre le crime. Quand il se décidera aux aveux, les combinaisons du hasard nous apparaîtront beaucoup plus fragiles que dans mon exposé. Mais si vous voulez bien

m'accompagner, brigadier, nous allons réfléchir à tout cela dans la mansarde. Je compte beaucoup sur votre mémoire et vos observations personnelles. »

Le notaire les laissa aller et demeura seul dans son cabinet. Il était très inquiet pour Troussequin de la tournure que prenait l'instruction. De toute évidence, il n'avait pas convaincu le juge de l'innocence du misérable et il lui restait peu de chances d'y parvenir. Il ne fallait plus compter sur le concours des journalistes. Le coupable arrêté et tout ayant été dit sur l'horreur du crime, l'affaire était enterrée, pour la presse, jusqu'au jour du procès. Mais le notaire avait un autre sujet d'inquiétude. Il pensait au rouleau de pellicule photographique que lui avait subtilisé sa mère. Il n'avait pas osé le lui réclamer bien qu'il l'eût aperçu dans son sac, à l'instant où elle l'ouvrait pour y prendre son mouchoir. Il se demandait quelles étaient ses intentions, et d'abord, si elle soupçonnait que le rouleau fût à développer. Peut-être, dans son ignorance du processus technique, avait-elle pensé qu'il suffisait de dérouler le film et l'avait-elle exposé

à la lumière... Cette dernière hypothèse, pourtant rassurante, effrayait Me Marguet qui tenait à garder toutes les photos prises dans la mansarde.

À travers l'étoffe il tâta l'autre rouleau qu'il portait dans la poche de son pantalon, le rouleau épargné par sa mère. Sous la pression de sa main, les deux rondelles de fer lui meurtrissaient doucement la cuisse, un peu au-dessus de son ulcère. Il sentit, plus lancinante, l'impatience qui l'avait tenu éveillé une partie de la nuit à se demander si les photos étaient réussies. La lumière, surtout, l'inquiétait. À cinq heures, le soleil donnait-il déjà dans la chambre de la servante ? Malgré tous ses efforts, ses souvenirs restaient imprécis. Du moins était-il sûr de n'avoir pas pris deux photos l'une sur l'autre, car il avait eu la précaution de compter tout haut. Mais d'autres détails de l'opération demeuraient encore incertains. Par exemple, en cherchant dans le viseur l'image de la victime, sa main avait tremblé ; au point de déplacer l'axe de visée, il n'aurait su dire. Il fallait attendre que le rouleau fût développé. Le notaire tira de sa poche le cylindre rouge et le tint avec précaution dans le

creux de ses deux mains. Son cœur se serra en pensant qu'un rayon de lumière sur la pellicule impressionnée suffirait à tout anéantir. Le crime était là, semblait-il, en promesse. Il sommeillait dans l'épaisseur du petit cylindre rouge comme il avait longtemps sommeillé dans son cerveau et dans sa chair. M^e^ Marguet se demanda s'il avait en lui d'autres crimes, s'il se pouvait qu'un rayon de lumière les effaçât avant le temps, et il eut peur d'être tenté encore, de céder à d'autres appels. Déjà des figures de femmes rôdaient dans sa mémoire, déjà surgissait à son esprit l'ébauche d'un plan. Une minute, il se sentit perdu, la sueur lui vint au front, il avait froid, des mains molles de morte lui glaçaient le corps. Il était la mort elle-même. Une passion morne lui mettait au poing un couteau inlassable et minutieux. Alors, il ferma les yeux et se réfugia auprès de sa victime. Toute sanglante, elle venait à lui et il la plaignait, la berçait de paroles maternelles, lui souriait affectueusement. Son cœur fondit de tendresse, ses yeux se mouillèrent de larmes bienfaisantes. Détendu, rassuré, il put réfléchir à sa peur et chercher des armes contre la tentation

possible. Il en est des crimes, pensait-il, un peu comme de la musique. Un chef-d'œuvre contient tous les autres et il suffit d'en avoir commis un seul pour disposer de toutes les symphonies. Avec une sorte de gratitude, il considéra son rouleau de pellicule qui allait lui permettre de revivre le crime plus complètement, d'en fixer certains points de détail dans une série d'images presque vivantes. Il eut un moment d'optimisme et ne douta même pas qu'il dût rentrer en possession de l'autre rouleau.

Alors se posa pour lui le problème de tirer ces photographies, car il n'avait pas de chambre noire et ne savait d'ailleurs pas développer. À moins de sacrifier une pièce du premier étage, il ne voyait guère que la mansarde du crime qui pût en faire office et il n'y devait pas songer avant longtemps. D'autre part, il ne serait jamais qu'un apprenti, un amateur qui risquerait de gâter la pellicule.

Le problème était si ardu que son optimisme ne tarda pas à tomber. Et brusquement, il fut pris de terreur en songeant que la veille, sa mère avait parlé d'un rendez-vous pris avec l'architecte dans

l'un de ses immeubles pour le premier jour de la semaine. Il ne savait plus si elle avait dit lundi matin ou lundi après-midi. Nul doute qu'elle ne profitât de sa première sortie en ville pour faire développer le rouleau. M^e^ Marguet quitta son cabinet par la porte qui avait accès dans le couloir et traversa la cour d'un pas tranquille, car le juge d'instruction et le brigadier étaient dans la mansarde. La maison où demeurait sa mère était située au fond de la rue Jacques-de-Molay, à une centaine de mètres de la sienne. Comme il s'engageait dans la rue, il s'entendit appeler d'une voix éclatante et confidentielle qui lui parut être, une seconde, celle de sa conscience. En réalité, c'était l'organiste qui l'invitait à venir le rejoindre au fond de la cave où il surveillait l'extérieur avec son périscope. M^e^ Marguet eut d'abord un mouvement de mauvaise humeur puis, s'étant ravisé, il alla rendre visite à son voisin.

# XI

À midi moins le quart la cloche sonnant, Buq, du fond de la classe où il était assis, se rua vers la porte avec une impétuosité, un fracas de ses semelles ferrées sur le plancher, qui indignèrent le professeur.

« Buquanant ! vous sortirez le dernier ! et pour vous apprendre à attendre le signal, vous serez collé jeudi matin. »

Buq s'arrêta à mi-chemin, dompté mais frémissant. Le professeur se donna une minute le spectacle de sa puissance et libéra les élèves. Malgré l'avertissement, Buq fut encore le premier à la porte et Antoine l'ayant rejoint, il l'entraîna courant jusque dans la rue. Là, ils se regardèrent avec émotion. Buq ayant été appelé pendant la récréation dans le bureau du surveillant général pour y répondre d'un retard de plus d'une heure, les deux amis n'avaient pu

échanger une parole de toute la matinée. Antoine avait le visage fatigué par une nuit d'insomnie et de cauchemars, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Il n'osa, le premier, aborder le sujet dont ils étaient pleins.

« Alors ? dit Buq. Tu sais ?

– Oui, Troussequin arrêté hier soir...

– C'est tout ce que tu sais ? s'écria Buq. Mais tu ne sais rien ! Tu ne sais donc pas qu'ils ont arrêté aussi Pierre Artevel, le frère de Marie-Louise ! Tu ne sais pas qu'ils l'ont arrêté pour avoir défendu Troussequin et qu'il va être condamné ? »

Antoine sentit le souffle lui manquer et n'eut pas la force de montrer quelque indignation. Tout à l'heure encore, il était décidé à se confier, à chercher auprès de Buq un appui, un conseil, mais cette arrestation d'un deuxième innocent qui touchait son ami de si près, lui liait la langue.

Il n'osait plus avouer à Buq une lâcheté qui venait d'atteindre Marie-Louise et chaque minute écoulée aggravait son silence. Tout en suivant le

récit que lui faisait Buq de l'arrestation, il se révoltait contre l'importance qu'un hasard si mince lui avait donnée en cette affaire. Et il essayait de tricher en se répétant que la justice ne pouvait être suspendue au geste d'un enfant. Buq, mimant le combat de la rue de la Clé-d'Or, s'écriait avec l'exaltation de l'amour et de l'orgueil :

« Tu as vu l'autre soir, Marie-Louise, cette paire de claques qu'elle m'a envoyées ! Eh bien, représente-toi son frère, mais alors, lui, un homme. Six agents qu'ils étaient après lui, six ! il te les envoyait rouler par deux à la fois, et si Maillard n'était pas venu le prendre par derrière, ils n'en venaient jamais à bout ! »

Tant d'héroïsme au service de l'innocence tordit le cœur d'Antoine.

« Ce matin, j'ai été chez Marie-Louise, dit Buq. Elle était déjà partie en classe, mais j'ai vu sa mère, et c'est pourquoi j'étais en retard. »

Ils s'étaient arrêtés au bout de la rue de l'Herbe-Sèche et Buq, qui avait accompagné son ami jusque-là au prix d'un détour, entreprenait de

raconter ce qu'il avait vu et entendu chez Artevel. Brusquement, Antoine lui serra la main et dit très vite, sans le regarder :

« Je m'en vais. Aujourd'hui je suis pressé. »

Et le laissant tout interdit, s'éloigna en courant vers l'avenue Raymond-Poincaré. La course lui fit du bien et, reprenant le pas, il put examiner la situation avec sang-froid. Même aggravée par le retard, elle restait d'une simplicité presque choquante. Il s'agissait tout bonnement, au prix d'une semonce, de faire éclater l'innocence de Troussequin. Antoine décida qu'il parlerait à son père tout à l'heure. En cheminant sur l'avenue, il l'aperçut justement dans la rue Belley, qui revenait de son bureau, et il s'avança à sa rencontre. Rigault ne manqua pas d'être surpris par cette attention et devint méfiant. D'habitude, à moins de se trouver nez à nez, ils rusaient l'un et l'autre pour n'avoir pas à faire le chemin ensemble.

Antoine se fortifiait dans sa résolution en répétant mentalement une phrase d'introduction. Lorsqu'ils furent en présence, Rigault examina

son fils d'un air soupçonneux et, frappé de sa mauvaise mine, en fit l'observation :

« Tu es tout pâle et tu as les yeux cernés... Qu'est-ce que tu as ? »

Antoine allait parler, l'attitude de son père l'y encourageait, mais dans son émotion, il ne retrouva pas la phrase qu'il avait préparée et il se troubla. Rigault lui dit en haussant la voix, d'un ton accusateur :

« Tu as eu une mauvaise note ce matin, je parie ? »

Ainsi s'expliquaient la pâleur de son fils et sa prévenance insolite. Antoine, son élan coupé, sentit surgir entre eux l'inappréciable distance qu'il avait cru pouvoir oublier et se contracta dans un silence hostile.

« Je t'ai demandé, insista Rigault, si tu avais eu une mauvaise note en classe. Je crois avoir été clair. »

Antoine nia faiblement, entretenant le doute à plaisir dans l'esprit de son père.

« Tu ferais mieux de l'avouer franchement, dit

celui-ci, mais avec toi, c'est toujours la même chose. Enfin, nous verrons... »

Ils n'échangèrent plus une parole jusqu'à la maison. Rigault était de mauvaise humeur. Dans la matinée, le bruit avait couru parmi les ouvriers que l'usine T.D.C. allait fermer ses portes. La nouvelle en était venue dans les bureaux où l'on s'était contenté de hausser les épaules. Il y avait bien peu de vraisemblance et pourtant le sous-directeur de l'usine, informé, avait démenti d'une manière évasive, ambiguë, qui pouvait laisser subsister un doute. Pour Rigault, il pensait qu'une maison où il travaillait depuis quinze ans ne pouvait pas disparaître, et son inquiétude était superficielle. Mais en cheminant à côté d'Antoine, il affectait par devers soi-même de prendre la menace au sérieux, pour la délectation amère de se dire que son fils choisissait justement, pour avoir une mauvaise note, le jour où le pain de la famille n'était plus assuré. Il oubliait volontairement les quarante-sept mille francs investis en valeurs d'État, la maison dont il était propriétaire, et les espérances de sa femme. « À la veille d'être sur le pavé, songeait-il, avec

tant de soucis, et n'avoir pas seulement la consolation d'un enfant raisonnable qui comprenne tout ce qu'on fait pour lui. » Il s'excitait si bien qu'en arrivant à la maison, il fut choqué par le sourire accueillant de sa femme et lui jeta d'une voix sévère :

« L'usine est sur le point de fermer. Le chômage. »

De saisissement, Juliette pâlit et la voix lui manqua un moment. Elle se prit ensuite à pleurer et à gémir qu'un malheur n'arrive jamais seul, car la santé de sa mère lui donnait à craindre. Rigault, planté au milieu de la cuisine, était ennuyé. Il trouvait qu'il était allé un peu loin, et il hasarda avec un rire gêné :

« Ce n'est peut-être pas vrai... »

Comme il n'avait guère accoutumé sa famille à des gamineries, on pensa qu'il voulait rassurer à tout prix. Le déjeuner se traîna dans la consternation. Antoine n'était pas moins effrayé que sa mère et ne pensait plus au crime. Depuis sa petite enfance, il n'entendait jamais parler du travail du père, du fardeau de ses soucis et de la

peine qu'il avait à les faire vivre tous, sans avoir le sentiment d'être coupable. Pour lui, le péché originel était de coûter de l'argent à sa famille. Le père sans travail, son péché prenait soudain des proportions monstrueuses, et il avait honte de manger, d'exister, il lui semblait dérober sa nourriture et l'air qu'il respirait.

Rigault aurait souhaité détromper sa famille, mais faute d'être compris à demi-mot, il lui fallait s'infliger un démenti laborieux. Il aima mieux attendre. Ce soir, il rapporterait une bonne nouvelle. Après tout, sa femme et son fils ne mourraient pas de se morfondre un après-midi. Néanmoins, à la fin du repas, il eut besoin d'être très bon, et prononça des paroles touchantes sur le sort de Troussequin.

« Un assassin n'est qu'un assassin, dit-il, mais je suis peiné quand même, en pensant qu'il sera condamné à mort.

– Ce n'est pas lui qui a tué la bonne », affirma Antoine d'une voix presque paisible.

À l'évocation de la mort de l'innocent, les mots lui étaient venus naturellement, et il

s'étonnait d'avoir pu hésiter un instant à proclamer la vérité. Les parents buvaient le café sans prendre garde à ses paroles. Il reprit avec un commencement d'impatience :

« Ce n'est pas Troussequin qui a tué la bonne. C'est le notaire.

– Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Rigault sur le ton de la curiosité hostile.

– Je raconte ce que j'ai vu. Samedi, à cinq heures, j'étais avec Buquanant au-dessus du clocher et une voisine à lui. Pendant qu'ils se battaient, je regardais en bas, et j'ai vu le notaire à la fenêtre de la mansarde. Je l'ai reconnu aussi bien que si je l'avais rencontré dans la rue, et je suis sûr aussi d'avoir reconnu la mansarde. On ne peut pas se tromper. De ce côté-là, il n'y a qu'une mansarde. »

Du premier coup, sa mère ne saisit pas le lien entre la culpabilité du notaire et sa présence à la fenêtre de la mansarde. Rigault l'entrevit, mais pressentant l'importance de l'affaire, il n'eut point d'empressement à comprendre. En face de cette volonté d'inertie, Antoine éprouva un

sentiment d'inquiétude, presque de malaise. Depuis la veille, il avait longuement caressé le mot de Vérité, l'accommodant avec des épithètes explosives telles que fulgurante, effroyable, et la placidité du père le déconcertait.

« Puisque le notaire était dans la mansarde à cinq heures, insista-t-il, c'est lui qui a tué la bonne. »

Rigault mesura cette fois toute la portée de l'accusation et ne douta d'ailleurs pas un instant que son fils ne dît la vérité. Il feignit pourtant l'incrédulité, sans raison utile, à seule fin de gagner du temps.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? dit-il, où as-tu été pêcher ça ? »

Mais le regard sévère d'Antoine lui en imposa et il ajouta :

« J'ai peut-être mal compris. Voyons, explique-toi clairement. »

Antoine, avec plus de détails, recommença son récit, de temps à autre marquant un silence pour s'assurer qu'il était bien suivi. Il prévint certaines

objections de Rigault, notamment sur la difficulté de reconnaître le notaire du haut du clocher. La maison du crime était toute proche de la cathédrale et du reste, le gilet du notaire, sa barbe noire, sa calvitie, l'auraient désigné sûrement à une distance beaucoup plus grande.

« Et pour l'heure, conclut-il, je n'ai pas pu me tromper. Cinq heures sonnaient justement au clocher. C'est ce qui m'a fait dire à Buquanant qu'il fallait s'en aller. »

Rigault, convaincu, ne disputa point. Il chercha le regard de sa femme mais n'y trouva pas le reflet de sa propre inquiétude. Juliette semblait plutôt passionnée au côté romanesque de l'aventure. Il resta longtemps silencieux, jouant à faire rouler une goutte de café au fond de son verre. L'idée lui vint d'embarrasser Antoine en s'étonnant de ce qu'il n'eût pas livré plus tôt son secret, mais un scrupule honorable l'empêcha. L'effroi et l'hésitation qui avaient dû torturer cet enfant, déjà il les sentait se lever en lui. Pour l'instant, son devoir lui apparaissait clairement, mais il le trouvait lourd, et le premier mot qu'il

dit à Antoine fut pour exprimer un regret.

« Tu avais bien besoin de monter au clocher ! au lieu de rester à la maison tranquillement... »

Sa femme fit observer qu'ayant été absente tout l'après-midi de samedi, elle n'avait pu l'informer du retard d'Antoine. Mais Rigault avait l'esprit ailleurs. Au bout d'un moment, il demanda :

« Est-ce que tu as mis Buquanant ou quelqu'un d'autre au courant ?

– Non, je n'en ai parlé à personne.

– Eh bien, n'en parle pas. Toi non plus, Juliette. Pour le cas où ça gênerait l'enquête, il vaut mieux n'en pas parler. Je vais faire le nécessaire. »

Il se leva et prit le chemin de la ville, en avance d'une demi-heure sur l'horaire habituel. Antoine alla jusqu'à la fenêtre et d'un regard fervent le suivit à travers le jardin. Le père marchait d'un grand pas résolu, et son chapeau melon baignait dans une lumière redoutable. Lorsqu'il disparut sur la route, Antoine était si

ému qu'il alla pleurer dans les bras de sa mère.

Au pont du chemin de fer, Rigault s'arrêta une seconde pour regarder filer un train et repartit d'une allure plus pressée. Sur la route sèche, son pas avait une sonorité inexorable qui le flattait. Il regrettait confusément que le commissariat de police ne fût pas au bout du monde, ce qui lui aurait permis de ne l'atteindre jamais et de marcher sans fin pour le triomphe de la justice. La défense de l'innocent lui apparaissait en général, comme la plus belle des entreprises, mais la délivrance de Troussequin le contrariait. Certes, le prisonnier changerait de sentiment à son égard en apprenant qu'il lui devait son salut, mais sa gratitude, sûrement indiscrète, ne serait pas moins encombrante que son inimitié. Alertés par ce coup de théâtre, les journalistes allaient interviewer Troussequin qui ne tarirait pas sur son vieil ami Fabien Rigault et sur le temps de leur intimité de la Malleboine. Il fallait s'attendre à un couplet attendri sur son père le raccommodeur de porcelaine, Rigault Rigodon ; trop heureux si, dans un moment de joie et d'alcool, il ne livrait pas à ces journalistes

affamés de pittoresque l'histoire impie de la pissée du Rond-Point. Ce serait, dans la ville, un éclat de rire, et au bureau, une source intarissable de plaisanteries et de sous-entendus facétieux. Le directeur lui-même ne manquerait pas d'être informé. Ces perspectives lui gâtaient sa fierté et son allégresse de justicier, mais ne refroidissaient pas son zèle. En arrivant à la rue Belley qu'il prenait d'habitude pour se rendre à l'usine, il n'eut pas une hésitation et sans ralentir, poussa son chemin sur l'avenue Raymond-Poincaré. Toutefois, il avait la gorge serrée. Ce qui l'effrayait encore, et non moins que la gratitude intempérante de Troussequin, c'était d'accuser un notaire. Il avait beau entraîner son esprit à cette évidence que les notaires appartiennent à l'espèce humaine et sont exposés comme tels à toutes ses faiblesses, il lui semblait absurde que M^e^ Marguet fût coupable. En admettant même qu'il eût assassiné, il y avait peut-être à ce crime des raisons qui dépassaient le mécanisme grossier de la justice. Les desseins des notaires sont impénétrables. Lui-même avait-il le droit de changer ainsi le cours des événements ?

L'homme de bien doit éviter de remettre en question ce que l'opinion publique a pu consacrer sans inconvénient. D'ailleurs, l'acte de justice auquel le condamnait sa conscience était dangereux. Il se pouvait, en effet, que le témoignage d'un enfant de douze ans ne suffît pas à accabler le notaire, et Rigault se verrait alors reprocher d'avoir jeté la suspicion sur un personnage non seulement honorable, mais important. On expliquerait son attitude par le désir de sauver un ami d'enfance.

En quittant l'avenue Raymond-Poincaré, Rigault commençait à avoir besoin d'héroïsme. Rue de l'Herbe-Sèche, il rencontra Philippon, le maire, qui devisait avec le préfet, l'adjoint et le propriétaire des Magasins Neufs, président de la philharmonie. Au salut qu'il destinait à Philippon, les quatre hommes, y compris le préfet, répondirent par un coup de chapeau, appuyé d'un regard déférent. Rigault sentit pousser des basques à son veston, des basques d'une bonne étoffe bourgeoise, qui l'invitaient à la prudence et le tiraient en arrière. Il lui semblait être investi de la confiance de ces quatre

notables, associé à leur vigilant complot pour le bien de la cité, et il se demanda sans détour s'il convenait à un homme de bonnes mœurs, d'aller déchaîner un scandale dont nul ne pouvait prévoir les conséquences. Troussequin n'était pas coupable à la lettre, mais déjà condamné pour une première tentative de viol, il aurait pu, en somme, commettre le crime de la rue Jacques-de-Molay. Sa condamnation ne serait, à tout prendre, qu'une mesure préventive.

Rigault, le pas mou, se disposait néanmoins à faire son devoir. En débouchant sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il aperçut de loin le père d'Artevel, sortant du commissariat et devisant avec Charlasse sur le pas de la porte. Le jeune agent parlait en baissant la tête et Artevel répondait sans le regarder. Rigault ne pouvait se dérober, en entrant au commissariat, à l'obligation d'adresser la parole à cet homme dont il avait été le voisin pendant près de vingt ans. L'idée qu'Artevel allait le tutoyer et lui parler peut-être de son père découragea sa bonne volonté. Il préféra rester sous le charme du salut des quatre notables, et après avoir fait le tour de

la place, honteux et bourrelé de remords, il prit le chemin de l'usine.

Cependant, les quatre notables s'étaient séparés et Philippon accompagnait le préfet jusqu'à la préfecture. Ils s'entretenaient de l'élection qu'ils préparaient ensemble et le maire ne dissimulait pas son ravissement.

« Croyez-vous, hein, quelle chance nous avons eue dans cette affaire Troussequin ! l'absence de Fouchard est vraiment providentielle. Il faut reconnaître qu'il a un réel talent d'avocat et s'il avait été là, nul doute qu'il aurait défendu l'assassin... Quelle publicité c'était pour lui ! »

Le préfet paraissait moins enthousiaste et l'écoutait assez froidement.

« Évidemment, dit-il, c'est une chance, mais je crains que Fouchard, avant peu, n'ait l'occasion de remporter un joli succès.

– Comment ça ? fit le maire.

– Et un succès contre vous, ce qui serait assez fâcheux. J'ai appris ce matin, et on a d'ailleurs tenu à me le faire savoir, que le bruit courait

parmi les ouvriers et déjà même dans la ville, de la fermeture prochaine des usine T.D.C.

– Un faux bruit...

– Oui, un faux bruit, mais lancé par les soins de la direction. Nous en aurons d'autres nouvelles... Avez-vous lu le récit de la première enquête sur le crime ? Il y est rapporté que vendredi soir, M^e^ Marguet a rencontré Troussequin chez M. Butillat, le propriétaire du terrain de la rue Jouffroy. Je suppose qu'il avait une mission précise pour se rendre chez ce bonhomme qui habite au bout de la ville, et quand je vous aurai dit qu'un quart d'heure plus tard, M^e^ Marguet entrait à l'usine T.D.C., vous pourrez conclure.

– Soyez tranquille, riposta Philippon. Le vieux a sûrement refusé, comme il a toujours refusé. »

Le préfet sourit en songeant qu'il avait été beaucoup plus habile que Philippon à débrouiller l'affaire, et il poursuivit :

« Je suis également persuadé que ce monsieur Butillat a refusé de vendre son terrain aux usines

T.D.C. Mais, si par hasard il avait accepté, ç'aurait été ennuyeux, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, accorda le maire. Exproprier les usines T.D.C., ça pourrait devenir une affaire gênante, et même impossible.

– Vous êtes de mon avis, fit observer le préfet. Vous pensez, vous aussi, qu'on est tenu avec une entreprise de cette importance, à certains ménagements, non pas parce qu'elle est puissante, mais bien parce que ses intérêts se confondent avec ceux de vos administrés. Nous aurons l'occasion d'en reparler. Mais vous saisissez le lien entre l'échec des usines T.D.C. dans leur tentative d'achat et le bruit de fermeture qui a couru ce matin... et qui court encore. »

Philippon n'osa pas avouer qu'il n'en saisissait rien et crut s'en tirer par un ricanement nasal. Le préfet ne fut pas dupe, mais feignit de croire qu'il avait compris, pour s'amuser de son embarras.

« C'est très ennuyeux pour vous », dit-il simplement.

Le maire attendit en vain les commentaires qui auraient pu l'éclairer et finit par demander : « Au fait, comment voyez-vous les choses ?

– Mon Dieu, tout cela me paraît assez clair, répondit le préfet. On fait courir le bruit de la fermeture, au besoin on prend quelques mesures propres à augmenter l'inquiétude de la population, et quand la panique s'est emparée des esprits, on n'a plus qu'à attendre un coup de téléphone de la préfecture. Voilà.

– Et alors ?

– Alors ? Je demande à la direction s'il est vrai que les usines T.D.C. vont jeter neuf cents ouvriers sur le pavé. On me répond qu'il sera fait l'impossible pour conjurer la catastrophe, mais qu'elle paraît malheureusement inévitable à moins d'une circonstance heureuse... par exemple l'acquisition du terrain Butillat... Pour ça, il faudrait que la ville abandonne son projet d'expropriation, c'est-à-dire que le conseil municipal se rallie au point de vue de Fouchard qui ne veut pas entendre parler de ce terrain pour la ville...

– Mais c'est du chantage ! s'indigna Philippon. Nous n'allons pas nous laisser manœuvrer...

– C'est probablement du chantage, mais ce n'est pas sûr. Il est possible que la crise en les obligeant à supprimer certains établissements au bénéfice des plus importants, leur fasse une nécessité d'acquérir le terrain Butillat. Serez-vous résolu, en leur coupant l'herbe sous le pied, à courir le risque de voir l'usine quitter la ville ? Toute la question est là. Pour moi, je ne vous cache pas qu'à première vue, la situation me paraît commander la prudence. Voyez-vous que par l'entêtement du conseil municipal, l'usine vienne à fermer ses portes ? Je ne sais pas trop comment vous feriez pour garder la mairie l'année prochaine... Les chômeurs pourraient bien avoir un peu de rancune... »

Le visage tourmenté et apoplectique, Philippon semblait chercher une issue au dilemme.

« C'est immoral, gémit-il. Vous ne trouvez pas que c'est immoral ? »

Le préfet approuva contre sa conviction intime, parce qu'il tenait à ne pas déplaire à Philippon. En réalité, il ne voyait rien d'immoral en toute cette affaire et n'incriminait même pas la haute direction des usines T.D.C. Au contraire, il était frappé du peu d'importance qu'avait l'élément dirigeant. Tout se passait comme si les usines avaient été poussées par une nécessité organique ne devant rien à la direction. Et l'achat du terrain de la rue Jouffroy servait l'intérêt général, on ne pouvait le nier.

« Si seulement je pouvais savoir ce qu'il y a de vrai, ragea Philippon, et si la fermeture de l'usine dépend vraiment de l'acquisition du terrain Butillat.

– Je ne vois pas trop comment nous pourrions le savoir, dit le préfet. Sauf le directeur, personne n'en sait rien... M^e^ Marguet, peut-être, mais comme il est lié par le secret professionnel, autant dire qu'il ne compte pas. »

# XII

La cave était vaste, mais M. Crépel avait aménagé autour du soupirail une cabine rectangulaire avec des panneaux d'étoffe noire, tendue sur des lattis. L'obscurité était presque parfaite et sur la table ronde en bois clair, les images de l'extérieur se détachaient nettement. Le soupirail dans lequel était engagée la partie supérieure du périscope, était masqué par un fin grillage ne laissant passer que fort peu de jour. À peine distinguait-on, pendu au mur, un porte-voix d'une forme rare, qui ne pouvait avoir été fabriqué que sur commande.

L'organiste et le notaire, assis l'un à côté de l'autre devant la table, ne se voyaient pas. Ils avaient sous les yeux le paysage de la rue Jacques-de-Molay qui était d'ailleurs parfaitement déserte. M. Crépel était humilié qu'il ne passât personne et redoutait que son

invité n'en vînt à concevoir des doutes sur le bon fonctionnement de son appareil.

« C'est un fait exprès, dit-il nerveusement. D'habitude, je ne sais pas où donner de la tête. »

M^e^ Marguet était oppressé par l'immobilité de la rue. Aussitôt après avoir déjeuné, il était descendu dans la cave de M. Crépel pour surveiller le passage de sa mère qui, renseignements pris, avait rendez-vous avec son architecte à quatre heures. Son plan était de la suivre et, si elle passait chez un photographe, d'entrer derrière elle pour réclamer le rouleau de pellicule.

« Si vous voulez prendre le quart tout seul, dit encore l'organiste, je vais passer de l'autre côté et vous faire entendre la *Messe en ré...*

– Non, je vous en prie », protesta le notaire avec une certaine impatience dans la voix.

Il avait, pour le talent de l'organiste une estime médiocre. Il est vrai que M. Crépel s'enivrait facilement de ce qu'il appelait sa puissance, laquelle était surtout dans ses biceps.

Lui-même répétait avec ingénuité le compliment ironique de Monseigneur Bonnet qui lui avait dit un dimanche après messe accompagnée : « Vous avez un brachial antérieur et un grand palmaire qui sont des merveilles. » En même temps qu'il installait son périscope, M. Crépel avait descendu dans la cave l'un des trois orgues qui faisaient l'orgueil de sa maison et il jouait là à pleins bras des messes de requiem, car tout en surveillant la rue Jacques-de-Molay avec son périscope, il rêvait volontiers qu'il commandait un sous-marin allemand pendant la guerre, et il torpillait, l'un dans l'autre, de huit à dix navires par jour, de préférence anglais ou américains. Lorsqu'il venait ainsi d'envoyer par le fond quelque *Lusitania* il croyait ne pouvoir moins faire que de jouer à l'intention des victimes, une messe de requiem.

« Vous avez tort, fit-il observer au notaire. Si vous m'entendiez, dans cette ambiance, c'est d'une grandeur...

– Une autre fois, dit M^e^ Marguet, une autre fois... l'occasion n'est pas perdue... »

Enfin, sur la table, quelque chose bougea, une tache rouge et noire. M. Crépel fut le premier à l'apercevoir et murmura :

« À tribord... là... vous voyez... à une encablure environ... »

Il eut un mouvement pour décrocher son porte-voix, mais dut y renoncer. En présence du notaire, il n'aurait pas osé crier ses ordres à l'équipage. D'ailleurs, il n'eut pas à le regretter, car c'était une petite fille qui marchait ainsi dans la rue, et il s'interdisait de torpiller les enfants qui étaient des vaisseaux d'un trop faible tonnage. L'image de la fillette, fort bien proportionnée tant qu'elle resta au-delà d'une certaine distance, se déforma rapidement. À mesure qu'elle approchait du soupirail, les pieds et le bas du corps devenaient énormes sur la table. Pendant quelques secondes, on ne vit rien qu'une masse informe. Puis, la silhouette, vue maintenant de dos, s'éloigna vers la cathédrale et revint à de justes proportions.

« Croyez-vous que c'est net ? jubila M. Crépel. Pas à dire, je vois tout ce qui se passe.

Rien ne m'échappe. Rien. »

Au bord de la table apparut une petite tache noire qui grossissait très lentement. M. Crépel qui n'avait rien torpillé depuis onze heures du matin, sentit dans sa chair une impatience héroïque. Malheureusement, il reconnut le vénérable chanoine Budin, marchant à son petit pas de podagre et s'appuyant sur un solide parapluie. Or, les curés et les religieuses étaient des navires-hôpitaux. On ne les torpillait pas. Du reste, le chanoine Budin entra dans une maison et disparut de la table. M. Crépel eut une autre déception. Un groupe nombreux, véritable escadre, se détachait du fond de la rue, mais c'étaient des enfants qui allaient à l'école, il fallut bien se rendre à l'évidence. La rue fut ensuite déserte pendant près d'un quart d'heure.

Enfin, dans le champ du périscope, apparut un nouveau personnage qui semblait être une femme toute vêtue de noir. M^e^ Marguet crut apercevoir sa mère et son cœur se serra. Son voisin, à peine moins nerveux, le poussa du coude pour éveiller son attention. La silhouette noire grandit sur la

table et tous deux reconnurent le jeune abbé Casaubon, qui demeurait un peu plus bas dans la rue des Renaudes. Encore un navire-hôpital.

« Je m'en fous, ragea l'organiste. Après tout, tant pis...

– Pardon ? fit le notaire. Je croyais que vous me parliez...

– Non, non, ce n'est rien, répondit M. Crépel, un peu gêné. À propos, ma femme me demandait, à midi, quel jour on doit enterrer la petite victime, et je n'ai pas su lui répondre...

– Son père l'a emmenée ce matin dans son village et les obsèques sont pour demain après-midi. J'irai avec ma femme...

– Triste journée, soupira l'organiste. Est-ce qu'il y a au moins un harmonium dans l'église du village ?

– Il me semble », balbutia le notaire.

Il se sentait défaillir. Ce seul mot d'harmonium prononcé dans l'obscurité de la cave l'emplissait d'une épouvante funèbre. Un moment, il ferma les yeux, et lorsqu'il les rouvrit,

peu s'en fallut qu'il ne laissât échapper un cri. Sur la table, dans le sillage de l'abbé Casaubon, glissait une silhouette de jeune fille qu'il reconnut pour celle de Charlotte Richon, la servante assassinée. Il avança la main au-dessus de la table et demanda d'une voix altérée :

« Là derrière l'abbé... que voyez-vous ?

– C'est la bonne, répondit l'organiste.

– La bonne... qu'est-ce que vous dites... vous reconnaissez la bonne...

– Eh bien, oui... je suppose que ma femme l'a envoyée en commission... Mais qu'est-ce que vous avez ? Ôtez donc votre main... »

M. Crépel voyait, avec étonnement, la main du notaire suivre la jeune servante. Interceptant les rayons lumineux, elle planait comme un oiseau et projetait une ombre noire et tremblante sur toute la largeur de la rue.

« Votre main tremble, fit observer l'organiste. Je n'ai jamais vu trembler une main aussi fort... Et votre voix aussi, elle tremblait hein ? Et qui donc aviez-vous cru voir, derrière l'abbé ? Qui

donc avez-vous cru voir pour trembler comme ça ? »

Me Marguet avait retiré sa main et restait silencieux. L'organiste se pencha sur lui et dit à mi-voix :

« Entre nous, votre Charlotte Richon, c'est vous qui l'avez torpillée... Dites, vous ne voulez pas une bonne messe de requiem ? Ce serait si grand...

– Vous perdez la tête, répliqua sèchement le notaire. Je vous en prie, monsieur Crépel, ressaisissez-vous.

– Pardonnez-moi, dit l'organiste avec un repentir sincère, mais dans l'obscurité je me laisse aller à voir les choses en artiste... Et sur le plan de l'art pur, c'était si beau, ce meurtre... Vous étiez réfugié à bord de mon submersible, vous rugissiez d'horribles blasphèmes, vous vous révoltiez contre le ciel et moi je lâchais les orgues, je vous rédimais à coups de requiem... Quelle grandeur, hein !

– Je veux bien vous inspirer, à mon insu, mais

quand vous choisissez un thème d'une fantaisie aussi scabreuse, ayez la bonté de le garder pour vous.

– J'ai été stupide, convint M. Crépel, je suis vraiment honteux... Tenez, voici M^me votre mère... »

En effet, la vieille dame Marguet déjà haute d'un demi-pouce, s'avançait vers le milieu de la table. Malgré ses quatre-vingts ans et les rhumatismes dont elle se plaignait, elle allait d'un pas vif et il paraissait dans sa marche une allégresse qui frappa son fils. Toutes les raisons de craindre auxquelles il avait pensé revinrent l'assaillir. Savoir si M^me Marguet avait déjà envoyé la pellicule au photographe par sa servante, ou si elle l'emportait dans le sac de cuir noir qui pendait à son bras. Sur la surface plane de la table, elle avait grandi de plus du double. On la vit s'arrêter pour prendre un mouchoir dans son sac. Brusquement, comme elle se remettait en marche, son image se raccourcit au quart ou au cinquième, et se déforma étrangement.

« Que se passe-t-il ? demanda le notaire, on

dirait que votre appareil se détraque.

– Pas du tout, protesta l'organiste, mon appareil n'a jamais fonctionné aussi bien. Mais c'est M^me^ Marguet qui est tombée. »

Déjà, M^e^ Marguet avait compris que la pauvre femme venait de faire une chute. Il s'était levé et cherchait la portière à tâtons. L'organiste décrocha son porte-voix et cria d'une voix énergique : « La lumière toute ! » En même temps, il tourna un commutateur qui alluma une lampe à l'intérieur de la cabine et une autre au milieu de la cave. Le notaire gagna la sortie au galop et fut tout de suite auprès de sa mère. Elle était tombée à plat ventre, et renonçant à se relever seule, essayait de ramper sur les coudes pour atteindre son sac à main qui gisait à quelques pas. En voyant arriver son fils, elle fit un effort désespéré pour gagner encore quelques centimètres, car le sac était entrouvert et laissait passer une moitié de rouleau de pellicule dont la couleur vive ne pouvait manquer d'attirer l'attention.

M^e^ Marguet comprit son inquiétude, et,

oubliant ses propres tourments, ne songea qu'à la rassurer. Avant même de lui porter secours, il ramassa le sac et y remit ostensiblement le rouleau. Ce faisant, il eut le temps de constater que la pellicule avait été déroulée, car le cylindre était mou et l'enroulement si lâche qu'entre deux épaisseurs du papier rouge de protection, il aurait pu introduire l'extrémité de son doigt. Sans doute, la vieille dame croyant y découvrir des images, avait-elle examiné le film à la lumière, et ne voyant rien, l'avait-elle ajusté négligemment sur la bobine pour la porter au photographe. Tant de candide ignorance attendrit le notaire. Au mouvement affectueux dont il l'aida à se relever, à la douceur de ses paroles, sa mère fut elle-même émue, et il lui vint un remords de son larcin.

« Tout à l'heure, en ouvrant mon sac, dit-elle, j'ai trouvé une chose de photographie qui t'appartient. Je l'ai ramassée hier après-midi, par mégarde, avec mon mouchoir... »

Cependant, l'organiste était accouru à son tour, avec le balancement d'un marin surpris par

le contact de la terre ferme. La chute de M^me^ Marguet avait été fort rude. Elle ressentait aux jambes de vives douleurs et les deux hommes durent la ramener chez elle. Sur les instances de son fils, elle consentit qu'on fît venir un médecin.

# XIII

Avant d'entrer en classe et pendant la courte récréation de trois heures moins le quart, ils parlèrent du crime avec les copains, proclamant hautement l'innocence de Troussequin. Buq fondait sa conviction sur des arguments assez raisonnables, mais Antoine, avec une exaltation qui surprenait un peu, se contentait d'affirmer que la vérité allait éclater et plus tôt qu'on ne le pensait. À l'en croire, elle devrait étonner tout le monde. Du reste, les copains ne doutaient guère que Troussequin fût coupable et s'intéressaient surtout au crime. Charnotey en avait découpé dans le journal de son père un récit très détaillé qui insistait sur le caractère dégoûtant de l'attentat et sur les mutilations du cadavre. Il le lisait à haute voix, expliquant d'un mot cru, avec un rire échauffé, les euphémismes et les sous-entendus, brodant des commentaires ou hasardant des imaginations obscènes. Les copains

l'écoutaient et entraient dans le jeu, rouges, un peu honteux, troublés par l'évocation de ce linge troussé et sanglant, de cette féminité maculée, torturée, de tout ce mystère à l'étal.

Ce fut vers la fin de cette après-midi-là que le professeur d'histoire, au milieu d'un exposé de la guerre de Trente ans, surprit le grand Pucelet alors qu'il se masturbait à son banc. Toutefois, le délit resta incertain, Pucelet ayant eu la présence d'esprit d'arguer qu'il était furieusement mordu d'un insecte qui lui était monté au ventre par une jambe de sa culotte. Et il eut encore la chance de pouvoir produire un cafard qu'il écrasa tout vif sous le nez du professeur, avec un horrible bruit de bouillie et d'élytres craquantes, dont le malheureux maître, tandis qu'il reprenait son exposé, sentit plusieurs fois le cœur lui manquer et la parole aussi.

Dans la rue, à quatre heures moins le quart, l'incident fit du bruit parmi les copains. Le grand Pucelet en délirait d'orgueil, glorifiant la puissance de son organe dont les dimensions, donnait-il à entendre, avaient intimidé le

professeur d'histoire. Beaucoup d'entre les copains l'écoutaient avec envie et lui faisaient fête pour dissimuler leur mélancolie et leur inquiétude de n'être pas aussi bien doués de ce côté-là, à beaucoup près. Buq, choqué dans un sentiment intime des proportions, déclara qu'il doutait fort et pour bien des raisons, que la nature l'eût accommodé à si peu d'économie ; qu'au reste, pour le sale usage qu'il en faisait, le moindre bibolar de matou l'eût aussi bien servi ; qu'enfin, il lui convenait mieux qu'à personne de rencogner ainsi toute sa fierté dans la région des fesses. Classique, Pucelet répliqua que pour ce qui était de ses fesses, elles étaient sûrement plus propres que les siennes, et Buq au même qu'il n'était rien d'autre à ses yeux qu'un cochon mal tenu et encore bête comme plusieurs, et merdeux, morveux, chassieux, à poux et à teigne, pas frais, pas lavé, malodorant de la gueule et des pieds.

« Pas tant que toi ! rétorquait le grand Pucelet à chaque bordée. Pas tant que toi ! »

Divisés, les copains entraient dans la dispute, et les injures pleuvaient par quatre. Une partie de

la classe s'était ralliée à Buq, en reconnaissance de ce qu'il avait rendu à chacun l'estime de sa virilité en dénonçant les exagérations de Pucelet. Antoine, acquis dès le premier moment, mais peu porté aux injures, demeurait silencieux. Dans l'autre camp, Charnotey donnait fort de la voix et s'efforçait d'envenimer les choses. Il avait plus d'une revanche à prendre sur Buq et il espérait qu'à la faveur d'une mêlée générale, il pourrait lui donner, sans risque, quelques bons coups de pied.

Vint à passer le docteur Coinchot qui s'en allait voir les jambes de M^me^ Marguet la vieille. À son approche, on suspendit les injures, mais en les voyant rouges, hargneux, les poings mal desserrés, il comprit qu'une bataille se préparait. Reconnaissant plusieurs de ces enfants pour les avoir soignés de quelque rougeole ou angine, oreillons, scarlatine, et autres fièvres molles, il s'informa tout amicalement du sujet de la querelle.

« C'est à cause du crime de la rue Jacques-de-Molay, dit Antoine à qui d'abord il s'adressa.

– C'est, répondit Buq, à cause d'un grand cochon qui veut faire le malin parce qu'il s'est fréquenté en pleine classe d'histoire.

– C'est vrai, ce qu'on me raconte-là ? » demanda Coinchot qui évitait charitablement de regarder Pucelet.

Le coupable eut la naïveté de protester, et il n'y eut personne parmi les copains qui pût se défendre de sourire.

« Allons, fit Coinchot, j'aime mieux croire qu'il ne s'est rien passé. C'est tout ce qu'il y a de dangereux pour la santé et quand une fois on a des mauvaises habitudes, plus tard, on devient n'importe quoi. Regardez donc voir Troussequin, c'est justement de s'être trop fréquenté quand il était petit qu'il est devenu un mauvais sujet. Et c'est bien pour ça aussi qu'il est devenu tellement affreux. Ce n'est pas une histoire, ça. »

Le docteur s'éloigna, et les copains, dont la colère était refroidie, regardaient Pucelet avec un air de crainte et de surprise, qui n'était pas tout de semblant. On épiait vraiment sur sa face les premiers stigmates de l'infamie et Charnotey lui

fit observer :

« Pour être si grand, tu n'as pas la tête qu'il faudrait. Grosse comme le poing, elle est.

– C'est vrai, firent les autres. Comme tête, il n'a presque rien.

– C'est même rare d'avoir une tête aussi petite.

– Non, mais, regardez-le, il est crevant, avec sa tête !

– Il y a des fois, on ne la voit même plus... »

Pucelet promenait autour de lui un regard triste et étonné. Qu'est-ce qu'ils avaient donc, tous, avec sa tête ? Il tâta son visage et, à travers l'étoffe de sa casquette, le sommet de son crâne. Et il lui parut, en effet, que sa tête n'avait presque pas d'importance ; il la sentit diminuer au creux de sa main et enfin, il ne la sentit plus, du moins en tant que tête. Par face, elle perdait toute espèce de relief et n'était que le prolongement du cou. Jamais Pucelet n'avait été aussi ennuyé qu'à cette découverte. Il comprenait que sa tête venait de se changer en phallus. À force de se fréquenter,

voilà l'aventure qui lui arrivait. À vrai dire, Pucelet n'en était pas encore très sûr. Mais les autres le regardaient et, tous, ils riaient. C'est parce qu'il était devenu, tout d'un coup, un énorme Priape. Alors, il eut une grande peine, une grande détresse. Dans la rue, au regard de tous, il se trouvait nu, rose et obscène. Encore pouvait-il se cacher un peu sous la visière de sa casquette, s'abriter derrière sa main. Mais il ne le pourrait pas toujours. Qu'est-ce que penseraient les voisins et d'abord son père ? Apeuré, il prit sa course pour échapper à son père et au monde, comme on fait après une métamorphose. Derrière lui, la bande se mit à courir en criant :

« Oh ! la tête à Pucelet !... Oh ! la tête à Pucelet ! »

Alors, il redoubla de vitesse et en moins d'une minute, fut dans la rue des Rencontres. Les passants et, sur le pas de leurs boutiques, les marchands, le suivaient des yeux et une longue rumeur l'accompagnait, l'enveloppait : « Oh ! la tête à Pucelet ! » Il se jeta dans une voie latérale, dévala la pente qui menait au fleuve et toujours

courant passa sur le grand pont. Un chemin bordé de petites maisons conduisait à la prairie, il s'y engouffra. Pauvre Priape, lui aussi abandonné par sa mère, il voulait se consoler avec des jardins, de la terre tiède, des jeunes pousses.

Quand il fut dans la prairie, Pucelet oublia sa métamorphose, mais il se sentait encore d'une lourde tristesse. La rumeur de la ville mourait derrière lui. Essoufflé, il allait pourtant d'un grand pas, pressé par le souvenir d'une menace. Après un quart d'heure de marche, il arriva aux buissons qui bordaient la Morte aux Deux Boucs. Il y avait dans la prairie plusieurs de ces trous d'eau profonde et tranquille, qu'on appelait des mortes et qui jalonnaient l'ancien lit du fleuve. Pucelet se glissa entre deux buissons et, fatigué, s'agenouilla au bord de la morte. L'eau d'un gris bleuté qui fonçait jusqu'au noir dans les profondeurs, était immobile. Il se pencha sur la surface et y vit sa figure clairement reflétée. Un souvenir confus lui traversa l'esprit et le fit sourire à son image. Un chant d'oiseau partit d'un arbuste, d'autres y répondirent, et une fauvette passa près de sa tête. Les buissons

s'animaient d'une vie amicale, toute bruissante d'ailes, de feuillages remués, de cheminements secrets, de petits cris, et de crissements d'insectes. L'enfant se redressa et jeta un regard par-dessus son épaule. Dans la prairie, il y avait un merveilleux printemps. Il s'étendit par terre et la terre était odorante, tiède et chevelue. D'abord, il se mit à brouter l'herbe puis, rassasié, à chanter. Le garçon chanta longtemps et il s'arrêta tout d'un coup, au milieu d'un couplet, à cause de la moiteur de la prairie et des fleurs de printemps qui réveillaient ses ardeurs. Un flot de sang lui empourpra le visage. Agenouillé dans l'herbe fine, il fit tomber sa ceinture et jeta son offrande à la terre. Il ne sentait guère la fatigue et, la bouche ouverte contre le soleil, il se dépensait comme un dieu, en s'accompagnant d'un murmure à peine perceptible qui semblait la plainte de la mer dans un coquillage.

En arrivant chez la vieille dame, le docteur Coinchot avait trouvé, à son chevet, le couple Marguet, l'organiste et le chanoine Budin qui, ayant appris l'accident, venait aux nouvelles. La malade avait maintenant très mal aux jambes et

se plaignait aussi d'une douleur à la main droite qu'elle avait tout engourdie. L'organiste l'écoutait avec envie, rêvant d'un accident où il eût risqué de perdre l'usage de ses deux mains. Il aurait fini par guérir, mais après de cruelles angoisses. Tout le monde l'aurait cru mort à la musique et lui-même aurait désespéré plus d'une fois et blasphémé aussi. Un beau dimanche matin, rétabli comme par miracle et inspiré par les souffrances créatrices d'un long repliement, il déchaînait les orgues d'un élan sublime et impitoyable, en faisant donner à la fois toute la tuyauterie dans un cri nombreux, passionné, un vrai rugissement de la colère de Dieu, qui ébranlait la cathédrale. Très affligée, Lucie Marguet s'empressait auprès de sa belle-mère qui souffrait moralement de ne pouvoir la rendre responsable de sa chute. L'onction du chanoine Budin évitait peut-être que d'aigres propos ne fussent échangés, car le notaire lui-même, en dépit de son inquiétude filiale, en voulait à sa mère et regrettait la perte irréparable du rouleau photographique, voilé dans toute sa longueur. Tout en répondant distraitement aux propos du

chanoine ou de l'organiste, il serrait dans sa poche l'autre rouleau et tremblait à la pensée qu'un accident pût lui arriver. Il aurait voulu le faire développer sans délai.

Tandis que le docteur examinait la malade, les trois hommes se retiraient dans une autre pièce. L'organiste paraissait fébrile et demanda la permission d'aller faire un tour dans sa cave. Il avait besoin de voir un peu ce qui se passait à son bord.

« Un grand artiste, dit le chanoine Budin lorsqu'il fut parti, mais comme tous les artistes... un peu original...

– Oui, un grand artiste, fit le notaire. À propos, je voulais vous demander quelque chose. Faites-vous toujours de la photographie ?

– Ma foi non, répondit le chanoine. De temps en temps, je prends ma bonne...

– Je me suis mal exprimé... je voulais vous demander si vous étiez toujours outillé pour développer des photos.

– Je ne l'ai jamais été... Quand j'ai des photos

à faire développer, je les donne à l'évêché. Il y a un cabinet très bien aménagé.

– Et savez-vous qui s'en occupe ? »

L'insistance de Me Marguet commençait à étonner le chanoine, qui répondit assez sèchement :

« L'idée ne m'est jamais venue de m'en inquiéter. »

Le notaire comprit qu'il avait indisposé le bonhomme, mais après un moment de silence, il ne put se tenir de lui demander encore s'il consentirait à l'introduire auprès du photographe de l'évêché, car il désirait apprendre à développer. Le chanoine, devenu méfiant, se déroba d'un ton ferme. Il soupçonnait une histoire d'adultère : on avait pris quelques photos d'une mauvaise femme en chemise ou même sans chemise et, n'osant pas les donner à développer en ville, on essayait de les confier à un prêtre. Et c'était fort adroit. Le prêtre se garderait bien de rien faire qui pût rendre publique la faute d'un homme aussi en vue dans le troupeau des fidèles. L'Église était trop intéressée à sa vertu pour en

ébranler le crédit. Me Marguet parla d'autre chose, mais sa nervosité était visible, et le chanoine eut quelque regret de lui avoir opposé un refus aussi sévère. Après tout, songea-t-il, on pourrait peut-être lui développer ses photos sans les regarder de trop près. Mais le docteur en avait fini avec la malade et Lucie vint les chercher.

Coinchot donna sur l'état de la vieille dame les nouvelles les plus rassurantes. Il n'y avait heureusement pas de fracture et quelques jours de repos devaient suffire à son rétablissement. Le notaire, prétextant des courses urgentes, en réalité parce qu'il ne tenait pas en place, sortit en même temps que lui et ils firent le chemin ensemble jusqu'à la rue des Rencontres. Après qu'ils eurent parlé du crime, et sur le point de se séparer, Coinchot lui demanda comment allait son ulcère et lui reprocha de n'être pas venu le voir depuis longtemps. Le notaire, pressé d'être seul, lui promit de passer à son cabinet dans l'après-midi de vendredi.

Depuis sa conversation avec le chanoine, qui s'était terminée par un échec, il n'avait pas cessé

de réfléchir aux moyens de faire développer son rouleau. Avec une impatience nouvelle, il passait la revue des photographes de la ville. À sa connaissance, ils étaient cinq, mais trois d'entre eux étaient à éliminer au premier examen : Pucelet, un homme borné et honnête, Jurion le libraire, dit de gauche, et Vousier, dont les cravates, les chapeaux d'artiste et les longues pipes en terre faisaient présumer un caractère puéril. Restaient Michaud et Fondu. Le premier était très dévot, sa femme aussi. Porte-dais, porte-châsse, grand baiseur d'améthyste, il n'eût pas osé engager sa conscience sans prendre avis de son directeur. En découvrant la nature des photos confiées à ses soins, il se croirait visité du diable, et après deux ou trois jours d'hésitations délicieuses, pendant lesquelles il se pénétrerait de son sujet, il porterait les images à un prêtre. Celui-ci, après avoir consulté l'évêché, étoufferait carrément l'affaire. M^e^ Marguet était tranquille de ce côté-là, il n'y avait pas d'aléa. Mais il fallait envisager un risque d'une autre sorte. Le prêtre exigerait fort probablement que fût anéantie la preuve de sa discrétion et rien ne

subsisterait de cette série de photos. Cela ne faisait pas le compte du notaire. Il tendait plutôt, malgré le dégoût que lui inspirait le personnage, à s'adresser à Fondu. Excellent opérateur, ce photographe avait l'abord et la réputation d'une fripouille. En possession des photos, nul doute qu'il essayât de faire chanter son client, mais au moins, sa complicité était acquise dès le premier paiement.

En déambulant dans la rue des Rencontres, M^e^ Marguet fut amené, non tout à fait par hasard puisqu'il ne cessait d'y songer, devant la boutique de Fondu. Il s'arrêta un instant à la devanture, comme s'il se fût intéressé aux agrandissements en couleur, mais jetant à l'intérieur des coups d'œil obliques. Il put apercevoir Fondu en conversation, et se convaincre qu'il était homme à ne pas laisser passer l'occasion d'un fructueux chantage.

Cependant, la vue des agrandissements faisait lever dans sa tête un rêve somptueux. Il se prit à imaginer ce que seraient ses photos pareillement agrandies et coloriées, avec les roses de la chair,

le sang vif des blessures, les ombres noires et profondes. L'hiver, le soir, après le départ des clercs, il s'enfermerait dans son bureau et accrocherait sur les murailles toute cette imagerie barbare, qui évoquait le dictionnaire médical et les martyres de la rue Saint-Sulpice, mais qui était dans sa mémoire une réalité encore palpitante. Derrière lui, les passants, dont il apercevait dans la vitrine le reflet furtif, s'étonnaient, sans trop y penser, de l'intérêt qu'il prenait à ces agrandissements. À l'intérieur de la boutique, Fondu l'avait également remarqué et à plusieurs reprises essaya de surprendre son regard. Le notaire aurait voulu s'en aller, mais les yeux fixés sur un grand portrait colorié, il lui semblait voir à la place et se succédant, les huit pièces de sa collection avec leurs incidences inattendues, leurs perspectives monstrueuses. Il n'en pouvait plus détacher son regard. Les images du crime se multipliaient, plus compliquées, se déroulaient comme au cinéma, d'une cadence rapide qui donnait à la victime l'apparence de la vie, lui prêtaient des mouvements convulsifs, des sursauts. Effrayé, il

se collait contre la vitre pour essayer de dissimuler aux passants la vue de cette chair sanglante. À côté de ses épaules, il plaqua les deux mains sur la glace.

Au seuil de la boutique, Fondu se séparait de son client et n'allait pas manquer, en voyant le notaire dans une attitude aussi singulière, de lui adresser la parole. M^e^ Marguet comprit que si la conversation s'engageait, il ne résisterait pas à lui livrer son secret avec le rouleau de pellicule et d'autre part, il craignait encore, doutant même que ce parti-là fût le meilleur. Aux premières paroles de Fondu, il feignit de ne pas entendre et, comme le photographe insistait, il réussit à s'arracher de la vitrine et à s'enfuir d'une allure presque raisonnable. Quittant la ville où il avait tout à redouter de lui-même, il descendit au fleuve, et, passant le pont, fit une promenade dans la prairie.

Apaisé, il marchait depuis un moment dans un sentier moelleux, à peine tracé, lorsqu'au détour d'un buisson, il manqua buter contre Pucelet. Le garçon, pris en faute, rajusta sa ceinture et,

toujours agenouillé, leva sur l'intrus un regard implorant. Me Marguet, bouleversé, demeura interdit en face de ce frère de misère, qui tremblait lui aussi pour son triste plaisir.

« Ne le dites pas à mon père, supplia Pucelet. Ne le dites pas. »

La gorge serrée, le notaire resta immobile, sans trouver une parole.

« Je lui avais déjà promis de rentrer aussitôt après la classe, reprit Pucelet. Je devais lui aider pour tirer les photos... Ne lui dites pas... »

L'enfant vit passer dans le regard de Me Marguet une lueur qui l'épouvanta. Il se mit à pleurer. D'une main qui tremblait, le notaire le prit par l'oreille et feignit l'indignation.

« C'est honteux ! Tu mériterais que j'aille chercher les gendarmes... Mais j'irai trouver ton père. Je lui raconterai ce que tu as osé faire devant moi et je lui dirai qu'il te mette dans une maison de correction ! »

Pucelet sanglota plus fort et balbutia une prière. Me Marguet avait envie de s'enfuir, mais il

tâta dans sa poche le rouleau de pellicule et poursuivit :

« Comment ! ton père t'attendait pour l'aider et c'est ainsi que tu lui obéis ? Tu n'aimes donc pas à travailler dans la photographie ?

– Si, monsieur, hoqueta le grand Pucelet.

– Es-tu seulement capable de développer des photos ?

– Oui, monsieur, mon père m'a appris. »

Le notaire posa encore quelques questions et de nouveau, le menaça des foudres paternelles et de la maison de correction. Il le sentait à sa merci et hésitait néanmoins à abuser de la situation. Enfin, il tira le rouleau de sa poche et négocia son silence.

En regardant décroître dans la prairie la silhouette de Pucelet, M^e^ Marguet, demeuré au bord de l'eau, songeait que pour la première fois de sa vie, il venait de commettre une mauvaise action. Il se sentait avili par ce marchandage, et un remords désespéré lui serrait le cœur.

L'enfant n'était pas éloigné de plus de deux

cents mètres. Il pouvait le rappeler encore, le rejoindre et le délivrer de son fardeau infamant. Il y était résolu lorsqu'il entendit un bruit de voix sur sa gauche, de l'autre côté de la ligne de buissons qui le dissimulait. Au coin de la morte, il vit apparaître, chapeau melon et complet veston, le brigadier Maillard accompagné de son épouse. Le couple se dirigeant vers la ville, gagna le sentier qu'avait suivi Pucelet, contrariant ainsi la résolution du notaire qui n'osa pas manifester sa présence.

Les époux Maillard n'étaient mariés que de quatre ans, mais ils s'aimaient depuis 1911. Il était alors un jeune agent et M^me^ Maillard venait d'épouser un employé de la mairie. Un soir d'hiver, dans un bal donné par la Municipalité, ils avaient dansé ensemble à la prière du mari qui avait mal au pied. Depuis, malgré les variations de la mode, elle avait toujours conservé sur ses chapeaux d'hiver un plumet jaune et bleu pareil à celui qu'elle portait au bal de leur première rencontre, et jusqu'à la mort de l'employé de mairie, survenue vingt ans après, Maillard avait passé toutes les saisons d'été dans l'attente

angoissée du retour de l'automne et des chapeaux de feutre.

Les conjoints marchaient dans la prairie en parlant du papier de tenture de leur chambre à coucher, qu'ils avaient l'intention de changer. Le brigadier, qui poussait tendrement à la dépense, admirait la sagesse de sa femme et son économie.

« J'ai vu chez Lanois, une petite fleur moderne à quatre francs le rouleau, disait-elle. Ce n'est pas cher, et c'est vif, c'est gai... »

Maillard se baissa, cueillit un bouton d'or et l'ajusta sur le chapeau de sa femme, à côté du plumet.

« Moi, dit-il, il y a deux choses sur lesquelles je ne suis pas d'avis de rogner : c'est le manger et le papier de tenture. Ta petite fleur moderne, elle est sûrement bien, puisque tu l'as choisie, mais j'aimerais quelque chose de... je ne dis pas plus riche, non, mais enfin plus... tiens, pour te dire, moi, j'aimerais des oiseaux.

– Les oiseaux, dit-elle, c'est joli, mais c'est cher. Oh ! Moi aussi, j'aimerais des oiseaux...

– Prenons des oiseaux...

– Moi, je ne demande pas mieux, tu sais bien, Alexandre. »

Maillard, tout en marchant, regarda sa femme, son visage déjà ridé, mais doux et tranquille, et il la vit dans le printemps, toute parée de prairie. Il eut envie de lui dire qu'il était heureux et il la prit par la main.

En arrivant à l'entrée du grand pont, il aperçut les filles à Tétère de l'autre côté du fleuve. Elles sortaient d'un café et riaient aux plaisanteries qu'on leur jetait de l'intérieur. Marion ne se sentait plus de sa blessure, et si son pas était mal assuré, c'est qu'elle avait bu. Les deux sœurs, traversant le quai, vinrent s'asseoir sur le parapet du pont. Maillard avait le cœur si léger qu'il songea sans rancune à son algarade avec le docteur Coinchot, dont elles avaient été l'occasion. Les filles à Tétère regardaient venir le couple en échangeant des réflexions ironiques et lorsqu'il passa devant elles, Marion s'écria d'une voix éraillée, en montrant d'un coup de menton le chapeau de M^me^ Maillard :

« Oh ! le bath de petit plumet, alors ! moi, j'en veux un pour ma grand-mère ! »

Les deux sœurs s'esclaffèrent et Minie, excitée, lança à son tour :

« Qui n'a pas son plumet, son plumeau joli ! »

Maillard était devenu tout rouge. Ulcéré, il pressa le pas sans tourner la tête, songeant déjà aux représailles.

# XIV

En sortant de l'impasse de la Sourdine, Trésor s'approcha d'un vieillard mince et frileux qui prenait le soleil sur une chaise et dit en se penchant sur lui : « Regarde comme je fais. »

Avec l'index, il poussa son grand nez vers la gauche de telle sorte que la pointe en vint toucher la joue. Alors, il ôta son doigt et le nez resta tordu comme si le cartilage eût été brisé. Le vieux demeura immobile et muet, mais son regard s'anima, une lueur de gaieté brilla au fond des orbites. Trésor tira la langue qu'il avait longue à merveille et en dirigea l'extrémité en l'air avec l'intention visible de lécher la pointe de son nez. Et c'est alors, que le vieillard commença à s'agiter, quoique avec économie et toujours sans bruit. La langue paraissait surprise de ne pas rencontrer le nez qu'elle était allée chercher. On la voyait hésiter, tâtonner, s'élancer encore, se

reprendre, tantôt timide et méfiante, consternée aussi, tantôt impatiente et rageuse. Enfin, après avoir, à tout hasard, cherché le nez vers la droite, elle le rencontra vers la gauche, dont elle eut un frétillement d'allégresse. Le moribond était maintenant tout secoué, il respirait à une cadence plus vive et, d'une main tremblante, comprimait son estomac avec une petite peur de se casser. Trésor rentra sa langue, le nez demeurant tordu comme par miracle, et murmura : « Regarde ça aussi. »

Entre le pouce et l'index, il pinça le lobe de son oreille droite et tira un coup sec, il y eut comme un tintement de clochette et le nez, d'une détente souple et caoutchoutée, reprit sa place habituelle. Le vieillard se tortillait en laissant échapper un frêle et imperceptible éclat de rire, et quand il fut apaisé, il articula d'une toute petite voix de flûte :

« Dans le temps, j'en savais aussi, moi.

– Je pense bien, dit Trésor. Chacun a ses façons à soi. Je t'ai montré ça en passant parce que je me trouvais de passer et aussi pour dire

que je te l'ai montré. »

Le vieux lui jeta un mauvais regard d'envie et répéta en piquant du menton :

« Moi aussi, j'en savais, moi aussi !

– Mais oui, bien sûr ! Allez, bon soleil, vieille crêpe. »

Trésor, nonchalant, s'éloigna dans la rue des Oiseaux, traversant les conversations, parlant avec ses mains, avec ses pieds, et même avec sa langue, riant aux bonnes et aux mauvaises nouvelles ou encore pour rien. En arrivant au carrefour des Cinq, il se mit à chanter la *Marseillaise* et derrière lui, une voix interrompit :

« Tu n'es pas malade avec ta *Marseillaise ?* Ferme donc ta gueule. »

Il se retourna et vit, qui se traînait, un homme à la face de papier mâché, blessé et suffoqué de guerre, tordu à l'ypérite et l'œil assombri par une longue colère. La guerre était encore dans ses tripes et dans ses poumons qu'il rendait par haut et par bas.

« Alors, tu ne trouves rien à chanter que cette

cochonnerie-là ? reprit-il entre un crachat et une quinte de toux.

– Une cochonnerie ? dit Trésor. Pourquoi ? C'est joli... »

L'homme se mit à l'injurier et comme la respiration lui manquait, Trésor, en haussant les épaules, le laissa crachoter son restant de vie dans son mouchoir. Qu'est-ce qu'il avait donc, celui-là, à vouloir l'empêcher de chanter ?

Au début de l'après-midi, la rue de la Clé-d'Or était chaude et brillante de soleil. Il alla s'asseoir au pied du grand escalier, le dos appuyé au mur du Rond-Point et dormit là un peu plus d'une heure. Il fut tiré de son sommeil par un coup de pied dans les côtes et, entrouvrant un œil, reconnut la forte chaussure du brigadier Maillard.

« Grande bourrique ! Tu ne peux pas regarder où tu marches ? » s'écria-t-il en tournant le dos à l'importun sans vouloir l'honorer d'un regard.

Le brigadier eut un gloussement de colère et d'allégresse. D'une main, il saisit le dormeur au col et le mit sur pied sans effort apparent.

« Ah ! On me traite de bourrique ? Alors, maintenant, c'est fini de se gêner ? On se croit tout permis, dans la famille ? Injure à agent...

– Pardonne à un vieil ami, dit Trésor en se frottant les yeux, mais je n'avais pas reconnu ton soulier. Sans quoi, tu penses... je suis trop bien élevé pour aller dire grande bourrique à un brigadier... »

Maillard, avant de lâcher son étreinte, s'accorda la satisfaction de le secouer rudement. Trésor riait comme si c'eût été un jeu et, voyant plusieurs personnes qui paraissaient aux fenêtres de la rue de la Clé-d'Or, il expliqua la méprise d'une voix claironnante :

« Marrez-vous un instant... »

Ces premiers mots mettaient déjà ses auditeurs en gaieté. Quand il était un peu en train, les gens de la Malleboine se faisaient un régal de l'écouter. Pourtant, la langue dans laquelle il s'exprimait, n'était ni rare, ni pittoresque. Rien de forcé, non plus dans l'intonation. Sa seule originalité consistait à introduire avec à-propos des mots qui n'avaient jamais eu cours dans le

quartier et qui semblaient des préciosités de langage. Peu de personnes de la ville haute étaient capables de comprendre ce qu'une expression telle que « un instant », prononcée avec l'accent naturel de la Malleboine, pouvait avoir de gourmé et d'irrésistiblement comique. Certaines liaisons produisaient un effet tout semblable. Mais pour ne pas tomber dans l'abus, il fallait un sens très sûr des nécessités de la langue du quartier. Nul ne le possédait comme Trésor. Il avait également une prononciation qui savait mieux qu'une autre dénoncer l'intrusion de ce vocabulaire d'emprunt.

« Marrez-vous un instant. Je dormais des deux sur les dernières marches du grand escalier, quand je me trouve réveillé par un grand coup de pied dans les côtes. Alors, moi, la surprise, je me mets à crier : « Grande bourrique ! » et devant moi, qui je vois ? Monsieur Maillard ! J'avais traité M. Maillard de grande bourrique ! Vous pensez si j'étais confus... Mais je lui ai présenté mes excuses. Et pour le coup de pied, je lui ai dit qu'il avait bien fait...

– Du moment qu'il est brigadier, cria une voix de femme, il a le droit d'assommer tout le monde d'ici !

– Il se dépêche d'en profiter, fit observer une autre. Demain, quand les usines auront mis les hommes sur le pavé, il ne s'y risquera plus !

– Pensez-vous ! Il est trop sûr de lui. Preuve en est qu'il ne s'est pas gêné pour attaquer Pierre Artevel ! »

Des visages nouveaux apparaissaient aux fenêtres. Toutes les maisons de la rue s'animaient à la fois contre Maillard. Il en fut un moment décontenancé. La colère de ces gens dépassait le prétexte du coup de pied et il reconnaissait dans leurs reproches une certaine ivresse de la mauvaise foi, qui l'inquiétait. Il convint en lui-même avoir mal choisi son heure de venir parader dans les rues de la Malleboine avec des impatiences dans les bottes. En effet, la fermeture des usines T.D.C., dont le bruit courait depuis lundi, paraissait presque probable. On avait appris que le directeur s'était rendu dans la matinée à la préfecture. De plus, l'affaire Pierre

Artevel devait venir le lendemain jeudi au tribunal correctionnel et les esprits en étaient échauffés.

Sans doute le brigadier avait-il été mal inspiré, mais à la réflexion, il rejeta la responsabilité de cette erreur sur le docteur Coinchot, sur le maire, le commissaire, et sur toutes les puissances de la ville. La veille au soir, après une heure d'affût, il avait réussi à surprendre les filles à Tétère racolant à l'heure de la sortie du cinéma dans un coin de la ville haute en dépit de l'interdiction et il les avait coffrées aussitôt. L'arrestation était parfaitement régulière et les suites ne paraissaient pas douteuses. Or, le lendemain matin, mercredi, ce matin donc, le commissaire, après un coup de téléphone du maire, les avait relâchées purement et simplement. Mais le plus fort était que Philippon, vers midi, en sortant de la mairie, fût passé au commissariat pour laver la tête à Maillard et lui demander s'il n'était pas payé par les usines T.D.C. pour servir d'agent provocateur. Le brigadier, tournant le dos au maire, n'avait pas répondu, mais il s'était promis d'arrêter les filles à Tétère aussi souvent qu'il les prendrait en faute.

Il finirait bien, un jour, par les envoyer en correctionnelle, avec un bon motif. Ce jour-là, quand il viendrait déposer au tribunal, on saurait par qui les deux garces avaient été protégées. On apprendrait ce que c'était que le joli monde qui était à la tête de tout.

Du pas lourd et balancé qu'il prenait d'habitude pour faire une ronde de nuit dans le quartier, Maillard s'éloigna sous les huées en ruminant sa vengeance et alla rôder aux abords de l'impasse de la Sourdine.

N'espérant plus retrouver le sommeil, Trésor quitta le grand escalier et marcha un moment dans son sillage. Au carrefour des Cinq, il prit la rue du Sire-de-Roulans et entra chez Oudard, le menuisier. Il resta là une heure environ pendant laquelle les deux hommes n'échangèrent pas une parole. Trésor était dans l'atelier aussi à l'aise que chez lui et à son entrée, Oudard ne levait même pas la tête. La présence suffisait à leur amitié et ils n'éprouvaient guère le besoin de parler. Le visiteur s'assit sur une pile de plateaux et admira en connaisseur l'habileté du menuisier.

À vrai dire, sa connaissance du métier était superficielle, car il n'avait jamais mis la main à la pâte. Depuis vingt ans qu'il venait là chaque jour, il avait beaucoup appris, mais l'idée ne lui fût pas venue d'empoigner un rabot ou de planter un clou. Pourtant, Trésor n'avait aucun préjugé contre le travail et il admirait l'effort des autres, leur persévérance. Lui-même n'y répugnait pas absolument et il aurait volontiers travaillé s'il n'avait redouté que ce fût là une grosse perte de temps.

Avant de quitter l'atelier, il alla prendre une cigarette dans la poche d'un veston pendu au mur et la posa sur son oreille. En passant, pour adieu, il toucha du doigt l'épaule du menuisier qui poussait la varlope sur son établi. Oudard se redressa et, les mains aux hanches, le regarda s'éloigner contre la lumière. À son bras nu il essuya la sueur de son front et saisissant un maillet, marcha derrière lui. Il s'avança d'un pas dans la rue et, le maillet bien en main, cognant en furieux sur une charrette à bras dont il fit des morceaux, il se mit à crier :

« Innocent, qu'il est ! Je jure que Troussequin n'a jamais tué personne ! et qu'il doit sortir de prison ! Innocent, Troussequin ! Je jure qu'il n'a pas tué la bonne du notaire ! »

Les veines de son front se gonflaient à éclater, ses yeux étaient injectés, son visage écarlate. Déchargeant un dernier coup de masse sur la charrette, il rentra dans son atelier et reprit sa varlope. Les habitants de la rue, vieillards au soleil, femmes sur le seuil de leurs portes et surveillant des enfants, quelques chômeurs aussi, s'étaient approchés et faisaient le cercle autour de la charrette démolie. Personne ne mettait en doute ce que venait d'affirmer le menuisier. On avait vu à ses yeux, aux grands coups qu'il portait, on avait senti aux accents de sa voix, qu'il le savait sûrement. Aux passants qui s'informaient, on répondait : « Troussequin est innocent, Oudard vient de le dire », et on leur montrait la charrette. Le patron du quinze de la rue des Nonettes vint à passer, il entendit la rumeur, vit les débris, et n'en fut pas ému. Comme Trésor le rattrapait pour allumer sa cigarette à son cigare, il voulut bien lui dire ce qu'il en pensait.

« Tout ça est de la bêtise et pas plus.

– Pourquoi de la bêtise ? protesta Trésor.

– Mais non, ça n'existe pas, dit le patron. Quand on vient me dire, à moi Léonard, que Troussequin est innocent, je dis non. Jamais en France. Et pour une bonne raison, moi je vais te la dire, c'est que Troussequin, la chose devait lui arriver forcément. Pour un homme qui veut comprendre, Troussequin, c'est le vicieux, il n'y a pas à chercher.

– Vicieux ? dit Trésor.

– Vicieux et capable de n'importe quoi, parfaitement. Moi, je le vois bien quand il vient à la maison. Tu sais l'affront qu'il m'a fait il y a deux ans, qu'il s'est mis à sauter sur la patronne avec des volontés ? Je t'admets que j'étais nouveau dans la ville, que je venais de m'installer, mais j'avais quand même le droit qu'il me respecte dans mes affections. Tu vas me dire qu'il a manqué son coup, c'est une affaire entendue, mais il y avait eu bagarre malgré tout. L'intention vaut l'action, et qui viole un œuf viole un bœuf.

– Tu te figures...

– Ne cause pas plus loin. Moi, je vais te plonger dans la surprise. Tu me croiras si tu veux, mais le coup d'il y a deux ans a failli recommencer jeudi soir. Lui, il était assis dans l'estaminet, avec sa sale gueule de singe et il s'est mis à regarder la patronne...

– Il n'a pas dû la regarder longtemps », dit Trésor sur un ton qui ne donnait pas une idée bien avantageuse des séductions de la patronne.

Léonard en fut humilié et se plaignit aigrement :

« Vous êtes tous pour Troussequin, sans réfléchir plus loin et après ça, vous viendrez vous plaindre qu'on vous fasse passer pour des gens sans moralité... »

Ils étaient arrivés sous la lanterne rouge du numéro quinze. Le patron entra dans le tambour de la porte de l'établissement, et avant de sonner, il ajouta :

« C'est comme je disais ce matin à l'apéritif au capitaine de gendarmerie : on perd son temps

à vous plaindre parce que vous n'êtes pas intéressants. Il y a du monde qui vient me parler des taudis de la Malleboine et de la misère en trois tomes de volume. Mais moi, je leur réponds : "Cause à l'autre." Oui, voilà ce que je leur réponds, parce que moi, je m'intéresse d'abord et surtout à l'ouvrier sérieux. Et alors, là, écoute bien ce que je te dis : l'ouvrier sérieux, à l'heure qu'il est actuellement, il n'habite pas la Malleboine. L'ouvrier sérieux, pendant la bonne époque, il s'est mis de l'argent de côté et il s'est construit une petite maison dans les faubourgs avec un jardin autour, et à présent, il ne vous connaît plus. Et le dimanche, qu'est-ce qui arrive ? C'est que quand il promène sa famille, on dirait un fonctionnaire aux écritures. Alors, oui, des ouvriers comme ça, qui cherchent à s'élever, je veux. J'en ai des fois qui viennent à la maison, à l'occasion d'une sortie entre amis ou d'une réunion syndicale. Eh bien, avec eux, jamais un ennui, jamais. La correction même, ils sont. Ah ! ce n'est pas chez eux qu'on trouvera du monde pour défendre un assassin non. Troussequin ? connais pas. Force à la loi et que la justice suive

son cours. »

Le patron sonna et la porte entrouverte laissa passer une lumière de luxe et une sauterie de piano mécanique. Trésor, mélancolique, s'éloigna en pensant à ces hommes des faubourgs, anciens compagnons de la Malleboine, qui avaient aujourd'hui maison et jardin, et qui se conduisaient dans l'établissement de Léonard comme des gens du monde. Il songeait surtout aux familles demeurées dans le quartier et qui rêvaient peut-être d'émigrer à un bout de la ville ; qui n'habitaient les sombres rues de la Malleboine que contraints par la nécessité. Trésor se sentit moins heureux. Un groupe de fillettes qui sautaient à la corde lui ayant demandé de tourner la corde, il prétexta des affaires et, prenant la ruelle des Sœurs-Mignot qui prolongeait la rue des Nonettes de l'autre côté de la rue des Oiseaux, il alla s'asseoir sur une passerelle de la Sourdine. Tourné vers l'embouchure, il regardait l'eau couler sous ses pieds pendants. L'escarpement de la ville haute s'écartait de la rivière à partir de la passerelle et fuyait en ligne oblique. Les premières maisons de

la rive droite, dont les fondations baignaient dans l'eau, s'adossaient au rocher, et les plus basses marches de l'étroit escalier de pierre qui escaladait le plateau, touchaient presque à la passerelle. Trésor somnolait au murmure de l'eau filtrant par-dessus la vanne qui barrait la Sourdine pour alimenter un lavoir de la rive gauche. Derrière lui, il entendit des voix d'enfants.

Buq et Antoine, partant de la rue des Oiseaux, étaient arrivés par un dédale de couloirs jusqu'à la rivière. Ils tentaient d'en remonter le cours en s'accrochant aux aspérités, aux chéneaux, aux corniches. Engagé sur un étroit rebord, Buq ne pouvait ni reculer ni avancer, et Antoine n'était guère plus à l'aise. Trésor quitta la passerelle et vint à eux par l'enfilade de couloirs qu'ils avaient suivis. Il eut d'autant plus de mal à les tirer d'affaire que Buq prétendait n'avoir besoin de personne.

« Du moment que j'étais là, c'est que je l'ai voulu, dit-il après le sauvetage. Je sais ce que je fais.

– Ne fais pas ta tête de cochon, Buquanant, dit Trésor. J'aurais su que vous vouliez voir la sortie de la Sourdine, je vous aurais emmenés chez moi tout de suite. D'ici, vous ne pouviez rien voir, quand même vous auriez avancé encore de vingt mètres. La rivière ne fait pas qu'un coude. Elle tourne une première fois, aussitôt sortie de son trou. Venez avec moi, je vais vous montrer. »

Buq, chemin faisant, donnait de grands coups de coude à Antoine qui semblait ne pas bien saisir tout ce que la fortune faisait pour lui en le mettant d'un seul coup en face du souterrain et dans le logis de deux filles de mauvaises mœurs.

« Ton copain, demanda Trésor, il s'appelle comment ?

– Rigault. »

Trésor s'arrêta pour regarder Antoine de tout près et lui essaya plusieurs fois le nom de Rigault. Il le trouva peu convenable.

« Et autrement ?

– Antoine », dit Antoine.

Cette fois, Trésor fut très satisfait. Le prénom

d'Antoine était justement celui qu'il aurait choisi avec un peu de chance. Il leva les bras en l'air en regardant ses mains comme du fond d'un puits et c'était une façon de dire qu'Antoine habitait sans doute dans la ville haute.

« Route de Paris, répondit Buq. Un peu plus loin que le pont du chemin de fer.

– Alors, comme ça, tu as ta maison à toi avec un jardin ? »

Antoine confirma d'un signe de tête, et, croyant discerner quelque ironie dans cette réflexion, il devint rouge. Trésor s'en aperçut et voulut le mettre à l'aise.

« Tout le monde ne peut pas habiter au même endroit, fit-il observer. Dans la ville haute, il y a des statues. C'est bien aussi. »

Les filles à Tétère étaient au logis. Minie lavait sa chemise dans une cuvette et Marion faisait une réussite à côté d'un litre de vin rouge. Toutes rougissantes de leur réputation, en face de ces enfants propres qui entraient chez elles, les deux sœurs se levèrent. Elles se tenaient l'une à

côté de l'autre, saluant à petits coups de tête, et s'effrayant du litre de rouge, des lits défaits, des murs encrassés. Très intimidés eux-mêmes, Buq et Antoine ne voyaient qu'elles. La pièce était sombre et dans le demi-jour de cette fin d'après-midi, qui ne leur permettait pas de distinguer nettement les visages, ils les trouvaient étrangement menues, presque deux petites filles. Ce qui les frappa aussi, ce fut l'odeur de la pièce, d'eau de vaisselle, de ténèbre froide, de pétrole, de mégot, et de rat crevé. Elles devinèrent leur répulsion et, pour la première fois, elles sentirent la puanteur du logis.

Trésor ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur la Sourdine et il entra dans la pièce un air froid et humide. Buq et Antoine l'accompagnèrent sur le petit perron de bois qui descendait à l'eau par des marches gluantes, probablement pourries, où il semblait risqué de mettre les pieds. Au fond d'une crique abritée par un demi-cercle de murailles rocheuses, on distinguait, plus noir, l'orifice de la rivière souterraine, fermé par une lourde grille de fer. L'eau était claire et semblait très froide. Au fond, dans les recoins d'ombre,

elle était noire avec des reflets de métal vif. Antoine regardait avec ravissement. Le perron de bois, la grille de fer, la nappe miroitante et si secrète au pied des escarpements de la ville haute, passaient de loin ce qu'il avait rêvé.

Marion et Minie s'étaient enhardies jusqu'à s'approcher du perron. Elles regardaient les enfants en parlant à voix basse et riant derrière la main, d'un rire de fillettes peureuses. Elles trouvaient qu'ils avaient tous les deux des airs de Trésor quand il était petit.

« Qu'est-ce qu'on entend, demanda Antoine, qui bat régulièrement ?

– Il demande qu'est-ce qu'on entend, murmura Minie à l'oreille de Marion.

– C'est vrai, fit Buq, on dirait... à peine un bruit, comme une secousse.

– C'est le moulin, dit Marion, à haute voix en avançant d'un pas.

– C'est le moulin, dit Minie, en faisant un pas, elle aussi.

– Ah ! fit Antoine en ôtant sa casquette, le

moulin ? Merci, madame. »

Et il répéta pour Buq : « C'est le moulin. »

Aux questions qu'on lui posa, Trésor répondit qu'il n'avait jamais pénétré dans le souterrain et ne gardait nul souvenir d'y avoir jamais vu entrer personne. Pour ce qui était des oubliettes, des cavernes, des catacombes et des ossements, il se pouvait fort bien qu'on trouvât de tout cela. Puisqu'on avait fermé l'entrée avec une grille de cette importance, ce n'était pas pour tenir enfermés des courants d'air. Il se rangea sans résistance à l'opinion de Buq et d'Antoine qui voyaient là une expédition à tenter. Même, il s'étonna de n'en avoir jamais eu la curiosité. La journée était trop avancée pour une première exploration, mais les deux amis n'avaient qu'à être là le lendemain après-midi de bonne heure. Et justement, le lendemain était jeudi.

Vers 5 heures, le brigadier Maillard, déambulant dans la rue des Oiseaux, jeta un coup d'œil et vit Buq et Antoine qui marchaient dans l'impasse de la Sourdine. Sur le pas de la porte, les filles à Tétère les regardaient s'éloigner et il

lui sembla qu'Antoine, par-dessus l'épaule, échangeait avec elles un sourire. Malgré la tentation, il passa sans détourner la tête, mais un peu plus bas, il s'arrêta pour rouler une cigarette et surveilla d'un air distrait la sortie de l'impasse. Les deux enfants parlaient à mi-voix et il ne put entendre leurs propos. Avant de tourner dans la rue des Oiseaux, ils s'arrêtèrent et firent un signe de la main vers l'intérieur de l'impasse. Maillard eut loisir de les observer. L'un d'eux lui était inconnu, mais son compagnon n'était autre que Buquanant, le fils de la teinturière qui tenait boutique en haut du grand escalier. Maillard alluma sa cigarette et descendit lentement vers le fleuve.

Le soir, au dîner, Antoine eut quelque peine à réprimer une exubérance insolite et, à plusieurs reprises, éclata de rire sans raison apparente. Son père lui jetait, à la dérobée, des coups d'œil réprobateurs, mais n'osait faire ni question, ni réprimande. Depuis qu'il traînait le remords de son coupable silence il avait peur de son fils. Chacun des regards d'Antoine lui était un reproche, une question anxieuse à laquelle il ne

pouvait répondre. Il aurait voulu lui expliquer la difficulté et le danger de parler, lui faire entendre qu'il n'était pas libre, que personne n'était libre, et il savait que l'enfant n'accepterait pas ces raisons de vieil homme. Le plus douloureux pour lui, était de sentir lui échapper son autorité de chef. Antoine ne songeait d'ailleurs nullement à se dérober à ses obligations filiales et s'il abusait de la situation, c'était sans le moindre calcul. À sa mère qui l'interrogeait sur son emploi du temps de jeudi, il répondit avec une assurance candide :

« Sauf à midi, je ne serai pas là de toute la journée. Le matin, je vais au procès d'Artevel et l'après-midi, je vais chercher Buquanant. »

Il mesura pourtant, au regard misérable dont le père accueillit ces paroles, quelle révolution venait de s'accomplir dans la famille.

# XV

Pierre Artevel considérait avec une curiosité plutôt bienveillante tous ces hommes en robe noire, qui l'épiaient par-dessus leurs toques. Il était sans méfiance parce qu'il était sans illusion. Pour lui, cet appareil de la justice, ces répliques échangées, ces sourires, ces mouvements d'éloquence, n'étaient rien qu'un spectacle. Sans doute les juges étaient-ils de bonne volonté, mais si loin de lui, si étrangers, que leur entreprise avait à ses yeux quelque chose de touchant. Honnêtement, pesamment, ils s'efforçaient d'oublier leur hostilité et leur répulsion pour la condition sociale de l'accusé, mais sans y penser, l'un défendait sa fille, l'autre sa maison de campagne ou sa collection de timbres, contre la racaille de la Malleboine, qui se pressait, tendre et hargneuse, au fond du tribunal, debout derrière les bancs. En résumé, l'affaire était déjà dans le sac dès avant la séance. Telle était l'opinion

d'Artevel et c'était aussi celle de Me Marguet assis parmi les spectateurs de choix à côté de M. Alfan, le juge d'instruction, qui l'avait amené là. Le notaire avait presque pitié de ces irréprochables, courbés sur leurs papiers, noirs, griffus, la face creusée de mauvais plis craintifs, l'œil éteint par toute une vie d'honneur et de probité. Il songeait que la justice est d'abord une passion qui n'a presque rien à attendre de la vertu.

Au demeurant, le procès était animé. Président, accusateur, avocat, voulant profiter de la connexion de cette affaire avec celle du crime, essayaient d'en souffler l'importance et faisaient feu des quatre fers. Le président était sarcastique, insinuant, gracieux, le procureur véhément, solennel et furonculard. L'avocat était tout cela et encore : plaintif, lénitif, noble, élastique, pointu, farceur et torrentueux. Lorsque le brigadier parut à la barre, il y eut au fond de la salle une rumeur menaçante. Le président, d'une voix sévère, rappela le public à l'ordre, mais sans résultat. Maillard, les deux mains d'aplomb sur la barre, jeta par-dessus son épaule un coup d'œil

insistant, comme s'il cherchait à reconnaître un visage parmi les aboyeurs, et le tumulte s'apaisa aussitôt. Buq, Antoine et Marie-Louise, à peine visibles au premier rang de la foule, sentirent, sous ce regard pesant, s'éteindre dans leurs gosiers un grondement d'indignation. Maillard se retourna vers le président pour répondre à la question rituelle.

« Je le jure, dit-il, en levant la main.

– Voulez-vous nous dire maintenant, non pas ce que vous savez de l'affaire, mais ce que vous en avez vu ?

– J'étais au poste quand j'ai été prévenu par un coup de téléphone que Troussequin venait d'entrer en ville. Je prends Charlasse et Guilbon avec moi et je descends dans le quartier de la Malleboine. Je vois arriver mon homme avec Artevel par la rue des Oiseaux et je l'attends dans la rue de la Clé-d'Or, au pied du grand escalier. Au moment d'arrêter Troussequin, je lui demande où il va et c'est cet individu-là qui se mêle de vouloir répondre à sa place. Je le renvoie à ses oignons et je me retourne vers

Troussequin. »

Jusque-là, Maillard avait parlé d'un débit uniforme, mais il regarda l'accusé et s'anima tout à coup.

« C'est le moment qu'il a choisi pour me provoquer. Il a eu la prétention, à moi, de me donner des ordres ! Il m'a commandé de renvoyer l'agent Charlasse ! Une première fois, il m'a commandé et il a réitéré et il m'a traité de cochon ! »

Il eut un mouvement des épaules et même un appel du pied, comme pour écraser Artevel à son banc.

« Voilà ce qu'il a osé me dire, un morveux de rien que je lui aurais fermé son bec d'une seule claque de ma main gauche si ce n'était pas que j'aie déjà eu Troussequin sur les bras ! Mais il le voyait bien, et c'est justement ce qui lui a donné l'aplomb. Ensuite de ça, je l'ai vu porter un coup à l'agent Charlasse et il s'est battu avec les deux agents pendant que Troussequin me tombait sur le dos. Mais je tiens à déclarer que si cet individu ne s'était pas trouvé là, il n'y aurait pas eu de

bataille et que l'arrestation se serait faite tout tranquillement. Et je tiens à déclarer que cet individu a frappé les agents avec une clé et qu'il a frappé sauvagement, à preuve les blessures qu'il leur a faites. »

L'accent convaincu de sa déposition fit impression sur la salle. Le public du fond regardait le dos énorme du brigadier avec une haine fervente.

« Selon vous, demanda le président, comment s'explique la conduite d'Artevel et dans quelle mesure pouvait-elle aider l'assassin ?

– Je n'ai pas parlé d'assassin, répliqua le brigadier avec hauteur. Je ne connais pas l'assassin. »

Le président, agacé, rectifia néanmoins et répéta la question.

« Sa conduite, répondit Maillard, elle s'explique par l'imbécillité. Elle ne pouvait que nuire à Troussequin, sa conduite ! »

Il avait prononcé cette dernière phrase, favorable à l'accusé, en se tournant vers lui avec

un mépris ironique auquel, il le savait, Artevel était plus sensible qu'à l'opinion des juges. Le défenseur posa plusieurs questions au témoin, entre autres s'il avait entendu les propos tenus par Artevel et Troussequin pendant qu'ils se dirigeaient vers la rue de la Clé-d'Or.

« Non, dit Maillard.

– Mais peut-être en avez-vous saisi le sens d'après l'attitude et les réponses de Troussequin ? »

La question était importante, car Artevel prétendait avoir conseillé à Troussequin de se constituer prisonnier. Maillard courba la tête et fixa le revers poilu de ses lourdes mains accrochées à la barre. Il se souvenait fort bien de l'attitude du fugitif et ne gardait aucun doute sérieux sur les intentions d'Artevel dans cet instant-là. Il se demandait simplement s'il pouvait, en bonne justice, se dispenser d'en témoigner. Sous l'effort de la réflexion, son dos se voûta un peu et l'on croyait voir bouger sous sa tunique les muscles de sa conscience en travail. Il finit par répondre :

« J'ai juré de ne rien dire que la vérité et je ne dirai rien sans en être sûr. Après tout, je ne suis pas son avocat.

– Soit, répondit celui-ci. Le tribunal retiendra que votre déposition a été influencée par la crainte de décharger Pierre Artevel. »

Maillard protesta et il y eut un échange de répliques assez vives entre le procureur et l'avocat qui parut avoir l'avantage. Dans les bancs réservés aux spectateurs, Philippon et le docteur Coinchot faisaient justement des vœux pour le défenseur d'Artevel. Ils étaient venus bien moins par curiosité du procès que pour jouir de la triste figure de l'avocat Fouchard, rentré de voyage la veille au soir. Mélancolique, il était assis presque devant eux et écoutait son collègue en songeant à tout le parti qu'il aurait tiré de la cause d'Artevel et, plus tard, de celle de Troussequin. Pour une fois où il s'était absenté, il avait manqué la plus belle affaire de toute sa carrière.

Après la déposition de Maillard, on entendit celles des agents Guilbon et Charlasse. Guilbon

se montra plus âpre encore que le brigadier. Il ne craignit pas d'affirmer que la conduite d'Artevel lui paraissait avoir été concertée avec Troussequin.

« L'agent Guilbon mérite des compliments, dit l'avocat. Son beau zèle l'avertit là où la simple conscience professionnelle n'a pas suffi à éclairer son chef.

– La défense songerait-elle à reprocher le témoin ? » demanda le procureur.

Les juges et toutes les personnes d'un peu d'esprit eurent un sourire pour montrer qu'ils saisissaient l'allusion. En effet, la défense, qui n'avait pas craint de citer Troussequin comme témoin à décharge, semblait mal venue de se montrer aussi pointilleuse. M^e^ Fouchard se tourna vers Philippon et Coinchot qui ne tarissaient pas d'éloges sur le défenseur d'Artevel, et leur jeta à mi-voix :

« Croyez-vous que c'est pommé, comme réplique ? Vous verrez qu'il enlèvera la condamnation... Vous verrez...

– Jamais de la vie, murmura Coinchot. Je veux qu'un cochon soit mon oncle si le gamin n'est pas acquitté. »

En vérité, les choses semblaient tourner assez bien pour Artevel. Guilbon maintenait ses dires avec un air rageur, agressif, qui déplut même aux juges. Mais le témoignage de l'agent Charlasse devait faire davantage pour la cause de l'accusé. Il expliqua comment, avant d'être agent de police, il avait été l'ami d'Artevel.

« Et je peux bien dire que je l'étais resté... et encore aujourd'hui... C'est même la raison qu'en me voyant de service dans une occasion pareille, il a demandé au brigadier de me renvoyer. Il était ennuyé pour moi, et à bien regarder, moi je n'étais guère fier... »

Charlasse parlait sans assurance, d'une voix terne, mélancolique, ayant l'accent honteux de la sincérité. Les juges, attendris par ce conflit entre le devoir et l'amitié, tâtaient des vers dans leurs souvenirs. En face de ces jeunes hommes beaux et généreux, le président sentait lui passer, entre le cuir et la robe, des frissons virgiliens. Le

notaire, qui épiait sur leurs visages cet amollissement des irréprochables, prétendait n'être pas dupe. Selon lui, et il fit part de son impression à M. Alfan, les juges trouvaient ce détour pour se persuader au moins un instant que les chances de l'accusé étaient incertaines.

Au fond de la salle, il y eut dans le public quelques minutes de détente et d'espoir. Le témoignage de Vuillemard et des deux autres hommes, qui avaient joué aux cartes avec Artevel le soir de l'arrestation, eut peu d'importance, mais fut encore favorable à l'accusé.

Enfin, introduit par deux gendarmes, Troussequin s'avança menottes aux mains dans le prétoire. Le public oublia aussitôt Pierre Artevel et n'eut plus de tendresse que pour lui. Mais, dans toute la salle, il n'y avait personne dont l'émotion fût comparable à celle d'Antoine, et pas même le notaire. En voyant l'innocent entre deux gendarmes, Antoine serra très fort la main de Marie-Louise et fondit en larmes. Sentant sur lui le poids de la foule qui l'enveloppait, il s'agita comme pour se frayer un chemin. Il aurait voulu

être libre et joindre Troussequin. Non pas même dans la première ferveur de son amitié pour Buq, il n'avait connu ce grand élan de tendresse qui le soulevait maintenant.

Entre ses deux gardiens sanglés dans leurs uniformes bleus et qui le dominaient d'une longue tête, Troussequin semblait une lourde bête maladroite, née dans l'ombre et dans la servitude. En arrivant devant le tribunal, il leva la tête et regarda les juges sur leur estrade. Son visage enfoncé, bosselé, n'exprimait que la curiosité la plus rudimentaire, celle de l'animal qui s'informe sommairement de la géographie des lieux où ses maîtres l'ont amené. Lorsque le président prit la parole, il lui tourna le dos, obligeant les deux gendarmes à accompagner son demi-tour, et il poursuivit son exploration. Sa physionomie s'anima en apercevant Maillard assis au banc des témoins. Il eut à l'adresse d'Artevel un signe de tête amical et arrêta un moment son regard sur celui du notaire. Enfin, au fond de la salle, il reconnut le public de la Malleboine qui lui dédiait un murmure affectueux. Une grimace tordit son visage et il ébaucha le geste de lever ses poignets

enchaînés comme pour les montrer à ses amis. Une rumeur attendrie, où dominaient les voix de femmes, monta de la foule. Le président, qui avait jusqu'alors respecté l'humeur capricieuse de ce témoin de marque, le rappela à l'ordre d'un ton débonnaire. L'homme n'ayant pas paru entendre, il insista et non sans impatience. Ce fut alors que Troussequin, grossièrement, lui signifia en le tutoyant qu'il eût à causer avec la région la plus mal famée de son corps. D'ordre du président qui était devenu rouge de confusion, il fut entraîné aussitôt hors du tribunal par ses deux gardiens. Au banc des témoins un rire énorme éclata, d'une sonorité candide. Tête en arrière, et deux doigts dans le col de sa tunique pour parer à la congestion, le brigadier Maillard riait sans retenue, oubliant la solennité du lieu et jusqu'à ses galons. Il était d'ailleurs, de tous les assistants, le seul que l'apostrophe grossière de Troussequin eût mis en gaieté. En général, cet accès de brutalité avait paru tragique. On y sentait l'expression d'un mépris définitif et comme une volonté de rompre sans retour avec certaines formes qu'on persistait à vouloir lui

imposer. La colère du président et l'indignation des juges ne consolaient pas du désespoir de Troussequin.

Maillard ne savait pas lui-même bien sûrement pourquoi il riait. Sans doute l'humiliation du président et du tribunal lui était-elle agréable. Depuis l'intervention de Philippon et de Coinchot en faveur des filles à Tétère, il sentait s'éveiller en lui des instincts révolutionnaires. Déjà la nuit passée, il avait rêvé qu'il était dictateur et qu'il traversait la ville dans un palanquin porté par Coinchot, Philippon, et leurs deux protégées. Mais le meilleur de sa joie venait peut-être de la certitude qu'il avait acquise quant à l'innocence de Troussequin. La roideur de sa riposte et son incomparable assurance valaient pour lui autant qu'un alibi.

Le grand rire de Maillard faisait jaunir les juges et trembler les spectateurs. Le public hésitait à comprendre et ne pouvait croire que cet homme, l'instant d'avant acharné à la perte d'Artevel, voulût approuver par une telle explosion de gaieté l'attitude de Troussequin.

Mais déjà on lui savait gré d'avoir indisposé le tribunal. Une première fois, le président invita Maillard à reprendre son sérieux. Le brigadier se contraignit quelques secondes, mais son rire repartit de plus belle.

« Nous n'allons pas suspendre l'audience à cause de vous, cria le président. Allons, sortez ! »

L'injonction suffit à rendre tout son sérieux à Maillard. Tandis qu'il se levait, le président ajouta :

« Je n'avais jamais vu qu'un brigadier de police eût pour fonction d'entretenir le scandale ! »

Le visage de Maillard s'assombrit tout à fait. Il riposta en passant devant le tribunal :

« Maintenant que je sais comment un honnête homme parle à un juge, j'aime mieux sortir. »

D'un simple brigadier à un président de chambre correctionnelle, c'était une audace sans précédent. Telle fut la stupéfaction du tribunal que Maillard put gagner la porte sans recevoir de nouvelle observation. Très agité, il alla attendre

le verdict dans la cour du palais de Justice. Il lui plaisait de se répéter que le tribunal venait de le flanquer à la porte ; il entretenait ainsi une colère dont il aimait l'ivresse. Son rêve de la nuit lui revint à l'esprit et il s'imagina volontiers dans l'exercice d'un pouvoir discrétionnaire, saquant les juges, les putains, les commissaires et les conseillers municipaux. Dictateur, il mettait Coinchot et Philippon à pourrir dans un cul de basse fosse et à la mairie, par dérision, il installait Marion et Minie. Avec lui on en verrait des pas ordinaires. Et il eut une autre idée, celle-ci réalisable sur-le-champ, et qui était d'acheter un journal subversif qu'il lirait ostensiblement à la sortie de l'audience. Il y avait un marchand de journaux presque en face du palais. Maillard demanda *L'Humanité,* mais le marchand n'en avait plus. Il eut un moment de perplexité. La politique n'était pas son fort, et les seuls journaux qu'il connût vraiment étaient cinq ou six. Les autres lui paraissaient tous un peu subversifs. Il en tâta plusieurs, les soupesa, et hésita plus longtemps entre *L'Ère nouvelle* et *Le Temps.* Le premier avait un titre prometteur, mais il lui

souvint de l'avoir vu entre les mains du président de la Philharmonie. L'autre le retint par sa disposition typographique, son titre en pattes d'araignée. Il acheta donc *Le Temps* et regagna la cour du palais. Bientôt, il vit sortir de l'audience les deux agents Guilbon et Charlasse. Le jugement venait d'être rendu.

« Ils lui ont flanqué six mois, informa Guilbon. Sans sursis. Il va en appel.

– C'est honteux, déclara Maillard, je suis écœuré. »

Les deux agents s'éloignèrent et, un peu ému, il déploya son journal de façon que le titre en fût apparent. L'assistance s'écoulait lentement et les conversations étaient animées. Buq et Antoine échangeaient des impressions au milieu d'un groupe d'Artevel. Au fond de la cour, Maillard aperçut Philippon, Coinchot et l'avocat Fouchard, arrêtés devant la porte du tribunal. Il pencha la tête par-dessus son journal pour s'assurer que le titre en était visible, et, le cœur battant, il attendit.

Buq et Antoine étaient dans un état d'exaltation extraordinaire. Pour un rien, ils

seraient allés au café. Buq, qui mettait pour la première fois de sa vie les pieds dans un tribunal, disait n'avoir jamais vu des juges aussi répugnants. D'ailleurs, aucun d'eux n'eût soutenu seulement une minute un combat loyal avec Pierre Artevel. Tous ensemble, ils auraient pu se mettre, il les knockoutait encore et sans se forcer, même.

Antoine, dont l'indignation était moins bruyante, n'était pas sans honte ni remords. Il rougissait de la faiblesse de son père et se reprochait de n'avoir pas fait davantage pour le salut de l'innocent. L'image de Troussequin montrant à ses amis de la Malleboine ses poignets enchaînés ne le quittait plus et à chaque instant, des larmes lui piquaient les yeux. Voyant le notaire traverser la cour en compagnie de M. Alfan, il alla vers lui d'un mouvement irréfléchi, et sans préambule, lui jeta :

« Ce n'est pas Troussequin... celui qui a tué, ce n'est pas lui... »

Déjà sa voix s'embarrassait. Le notaire le regarda avec un peu de surprise et répondit

doucement :

« Non, mon enfant, Troussequin n'a pas tué. C'est aussi ma conviction. »

Antoine, sous ce regard doux et tranquille, perdit contenance et s'effaça pour laisser passer les deux hommes. Buq admira néanmoins son cran et son zèle pour la cause de la Justice. Quelques minutes plus tard, les deux amis passaient devant la boutique d'un photographe, et le grand Pucelet leur mit la main à l'épaule. Quoique le procès ne le préoccupât nullement, son regard était également anxieux et il y avait dans toute sa physionomie une certaine gravité qui n'y était pas d'habitude. Antoine faisait signe à Buq d'abréger l'entretien.

« Pour ce que tu sais, dit celui-ci à haute voix, on pourrait peut-être l'emmener avec nous cette après-midi. Si on découvrait quelque chose, il pourrait prendre des vues... et chez lui, il doit avoir des appareils pour l'éclairage... du magnésium... »

Antoine fit la moue. Il lui semblait que la présence de ce compagnon dût ôter à l'expédition

un peu de son mystère. Mais le grand Pucelet, sans savoir encore de quoi il s'agissait, pria qu'on l'emmenât et il y avait dans sa voix un accent de détresse qui le toucha. Laissant à Buq le soin de s'entendre avec lui, car il était près de midi, Antoine prit le chemin de la maison. Lorsqu'il arriva, son père était déjà à table.

« Le procès a fini tard, dit-il en s'asseyant. Artevel est condamné à six mois de prison... »

Rigault leva sur son fils un regard éperdu. Antoine le soutint sans attendrissement et ajouta d'une voix sèche, hargneuse :

« Six mois sans sursis. Mais si l'innocence de Troussequin avait pu être prouvée, ils l'acquittaient ou ils le condamnaient avec sursis. »

Ce repas de midi, que tout le monde s'efforçait d'abréger, fut pour Rigault le plus pénible qu'il eût encore connu. Jamais les silences de son fils ne lui avaient paru aussi lourds, aussi réticents. Juliette, qui n'avait pas un sentiment très vif de la justice, ne comprenait rien au drame qui se jouait à l'heure des repas depuis quelques jours. Par

contre, elle sentait très bien que l'autorité s'était déplacée ; elle réservait maintenant toutes ses attentions à Antoine. Rigault n'était pas sans s'en apercevoir et rien ne lui était plus douloureux que ce témoignage de sa déchéance. Vers la fin du repas, Antoine regarda son père avec des yeux ardents et lui dit :

« Tout à l'heure, j'ai vu Troussequin. Il était entre deux gendarmes et il a soulevé ses poignets pour nous montrer ses menottes. »

Rigault eut un soupir de protestation. Voilà ce qu'il avait mangé : des radis, une grillade de cochon, des haricots-mange-tout, de la salade, et un morceau de camembert. Il n'était pas content de soi, il avait des remords, mais enfin, il y avait le temps pour tout et il aurait voulu boire son café en paix. À quoi bon retourner le fer dans la plaie ? Antoine le tenait toujours sous son regard. Il avait passé l'un de ses poignets dans son rond de serviette et le lui tendait, comme avait fait Troussequin à l'audience.

« Il était entre deux gendarmes... »

Alors Rigault se leva, excédé et, résolu à

décharger sa conscience, quitta la maison sans attendre le café. Du reste, aussitôt qu'il fut sur la route, son élan tomba. Sa décision n'avait rien d'irrévocable. Tous les jours, il partait ainsi avec l'intention de livrer le nom du coupable. Trois fois déjà, il avait pris le chemin du commissariat de police et senti le courage lui manquer à la dernière minute. À vrai dire, il n'ignorait pas tout à fait, au départ de chez lui, que sa résolution faiblirait au bout du trajet ; mais cette demi-heure de marche était tout de même un repos pour sa conscience en même temps qu'un excellent exercice contre l'embonpoint.

Rigault se mit en route d'un cœur modeste en s'efforçant de ne pas attirer sur sa personne l'attention des dieux et, alors qu'il s'y attendait le moins, il eut une inspiration. Au lieu de se diriger vers le commissariat de police, il prit une rue sur sa gauche, qui le conduisit chez Philippon. Le maire déjeunait avec sa femme d'un rôti de veau qui avait mijoté deux heures avec des oignons, des navets, des carottes et une branche de thym, dans une casserole de terre émaillée. Il parut néanmoins très content de voir Rigault et lui

demanda ce qu'il pensait de la situation en général. Rigault répondit qu'il n'en pensait pas grand-chose, mais qu'il savait bien qui était le véritable meurtrier de Charlotte Richon.

« Figurez-vous que samedi soir, en sortant de l'école... »

Le maire écouta jusqu'au bout sans interrompre une fois, et sa femme, demeurée seule dans la salle à manger, écoutait aussi derrière la porte.

« Monsieur Rigault, dit Philippon lorsqu'il eut fini, vous avez bien fait de venir me trouver. Le témoignage d'un enfant de douze ans, quand on ne s'entoure pas des précautions nécessaires, peut jouer un mauvais tour aux parents. Mais soyez tranquille, monsieur Rigault, je m'occupe de votre affaire. De votre côté, veuillez avoir la prudence de n'en ouvrir la bouche à personne. »

Philippon était trop honnête homme pour se résoudre à étouffer l'affaire sans un déchirement préalable de sa conscience. Ce fut seulement après le départ de Rigault qu'il conclut à garder le silence. La première raison qu'il se donna était

d'utilité. Il y avait péril à dénoncer le notaire, car c'était rendre à Fouchard une chance sérieuse de plaider avec éclat. L'autre raison, qui fut peut-être plus décisive, le maire se défendit d'en faire aucun cas, mais il ne lui échappait pas combien les maisons respectables de la ville, qu'elles fussent de droite ou de gauche, étaient intéressées à l'honneur de M$^{e}$ Marguet.

# XVI

Marion et Minie avaient balayé à fond, lavé les boiseries, exposé la literie au soleil et mis la chambre en courant d'air durant toute la matinée. La puanteur de la veille avait fait place à un parfum d'eau de Javel et de papier d'Arménie. Elles avaient épinglé au mur un portrait en couleur du maréchal Joffre et une photographie, également en couleur, de star américaine, toute nue, mangeant un pamplemousse sur le dos d'un dromadaire. La pièce en était égayée et il y entrait un peu de printemps. Le maréchal faisait très bien.

On avait longuement recommandé au grand Pucelet d'être convenable, quoi qu'il arrivât. Parce qu'on le menait chez des courtisanes, disait Buq, ce n'était pas une raison de se conduire comme un sagouin et un malappris. En tout cas, s'il avait seulement l'air d'en avoir deux, on le

flanquait à la porte aussitôt, il était prévenu. Rien qu'à écouter leurs recommandations, Pucelet avait déjà les yeux hors la tête et la langue pendante au coin des lèvres. Pourtant, il fut très bien et, jusqu'à la fin de l'après-midi, ne mérita pas un reproche. Les filles à Tétère ne l'attendaient pas et marquèrent quelque surprise à la vue de ce garçon déjà grand qui portait une petite tête et, en bandoulière, un appareil photographique.

« C'est notre opérateur, dit Buq.

– C'est Pucelet, ajouta Trésor. Vous savez bien, Pucelet le photographe. »

Les filles à Tétère répondirent qu'elles étaient bien contentes. Justement, elles s'étaient fait photographier chez son père en 1924. Pucelet était rouge et émerveillé des bonnes façons qu'avaient les filles de rien. Il se promit que plus tard, quand il aurait des pantalons d'homme, il irait souvent dans les maisons de tolérance.

Tandis que les deux sœurs demeuraient dans la pièce, les garçons passaient sur le petit perron de bois. Trésor rendit compte des sondages qu'il

avait effectués dans la matinée. La Sourdine était plus profonde que la transparence de son eau ne donnait à penser. De plus elle était si froide qu'il eût été fou d'y aventurer seulement un orteil. L'expédition paraissait très compromise. Il y eut un moment de silence consterné.

« Qu'est-ce qu'on entend donc ? demanda Pucelet qui ouvrait la bouche pour la première fois.

– C'est le moulin, répondit Antoine.

– En somme, résuma Buq, ce qu'il nous faut trouver, c'est un moyen de traverser jusqu'à la grille. Une barque... »

Antoine haussa les épaules. D'abord, on n'avait pas de barque. Et puis, à quoi bon une barque ? Tout ce qui se faisait de grand et d'héroïque était toujours réalisé par des moyens de fortune.

« Tu sais nager ? demanda Buq aigrement. Non ? alors...

– J'ai une idée », dit Pucelet.

Mais Buq et Antoine croyaient si peu aux

idées de Pucelet qu'ils continuèrent à se chamailler sans l'entendre.

« Je suis un réaliste, disait Buq.

– Tu as peur de l'aventure », disait Antoine.

Derrière eux, les filles à Tétère toussaient avec insistance pour les distraire de cette mauvaise humeur. Comme le ton de la dispute montait, Marion alla chercher dans le tiroir de la table un harmonica et souffla dedans à leurs oreilles. Ils se retournèrent et pour être polis, se mirent à rire.

« Tout à l'heure, fit observer Trésor, Pucelet avait une idée...

– Une idée ? je ne me rappelle pas, dit Pucelet.

– Quand vous aurez soif, les uns ou les autres, fit Minie, vous n'aurez qu'à me le dire.

– Merci, madame.

– Si seulement on avait une corde...

– Qu'est-ce que tu en ferais ?

– Rien, mais on aurait tout de même une corde. »

Antoine, au bord du perron, comme un

conquérant retenu au rivage par les vents contraires, contemplait avec une ferveur désespérée l'entrée du souterrain. À côté de lui, Pucelet poussa un léger cri et se frappa du poing sur la tête.

« Mon idée, dit-il, c'est de traverser la Sourdine avec un baquet. »

Buq et Antoine contemplèrent avec respect la petite tête de Pucelet, illuminée par le génie. Trésor trouva un baquet de bonne dimension dans l'impasse de la Sourdine et le mit à l'eau. On n'y pouvait tenir utilement plus d'une personne. La traversée rencontra de grandes difficultés et souleva maints problèmes délicats. Lorsqu'Antoine, après des aventures sans nombre parvint à la grille de fer fermant l'entrée du souterrain, l'on s'avisa que le baquet ne pouvait revenir seul à son point de départ. Antoine dut retourner auprès de ses compagnons. Sur l'initiative de Pucelet qui montra presque constamment un admirable génie, on attacha au vaisseau une longue et solide ficelle. Tout cela n'allait pas sans beaucoup de tâtonnements et il

était près de cinq heures lorsque les quatre voyageurs se trouvèrent réunis sur une étroite plate-forme de rocher. La grille qui fermait l'entrée du souterrain était fortement scellée et l'épaisseur des barreaux ne laissait guère d'espoir. Buq affirmait qu'on ne pouvait rien faire sans une pince monseigneur. Antoine pensait à scier un barreau avec une lime à ongles. Tout ce qu'ils purent faire dans l'instant fut de projeter la lumière de leurs lampes électriques derrière la grille, éclairant un couloir de la hauteur d'un homme et qui tournait au bout d'une quinzaine de mètres. Au virage, on apercevait un objet rond et poli qui pouvait être une saillie du rocher et à la rigueur une tête de mort.

Les filles à Tétère, demeurées sur le perron de bois, leur faisaient signe de la main. Elles avaient le cœur un peu serré de les voir si loin, tout au fond de cette crique où il faisait déjà sombre. On entendait à peine le son de leurs voix. Elles auraient bien voulu qu'ils reviennent.

Le retour fut bruyant et glorieux. Pucelet lui-même sentait toute la grandeur des visions qu'ils

emportaient. Antoine, dans le baquet qui le ramenait au rivage, manqua tomber à l'eau plusieurs fois en voulant rattraper son cœur qui lui semblait bondir hors de sa poitrine. À s'en souvenir, il croyait maintenant que le crâne aperçu au fond du souterrain appartenait à un pithécanthrope et Marion disait qu'elle n'en était pas bien surprise.

En l'absence des voyageurs, les filles à Tétère avaient mis sur la table une nappe blanche empruntée à une voisine. Elles avaient acheté une boîte de saumon, une livre de petits-beurres et une demi-bouteille de pernod. Le voyage et l'éloquence avaient altéré tout le monde. Le pernod fut très apprécié. Buq et Antoine en burent deux grands verres et Pucelet alla jusqu'à trois. Les projets pour le lendemain étaient d'une ampleur et d'une audace inouïes qui, pourtant, n'étonnaient personne. Le grand Pucelet riait tout le temps.

« Qu'est-ce que tu m'as dit que c'était, déjà, qu'on entend ?

– C'est le moulin ! » cria Buq, et il se mit à

chanter.

Quand les trois enfants quittèrent le logis, Trésor avait si bien bu qu'il ne vit même pas leur départ. Marion et Minie les accompagnèrent au seuil et les suivirent un moment des yeux, tandis qu'ils s'éloignaient bras dessus bras dessous dans l'impasse de la Sourdine. Le brigadier Maillard, qui était en conversation avec le patron du quinze de la rue des Nonettes, les vit déboucher tumultueusement dans la rue des Oiseaux et il put entendre la voix mâle du grand Pucelet entonner une chanson à boire.

# XVII

M^e^ Marguet, dans le courrier, avisa une enveloppe dont l'adresse était tracée d'une écriture de femme, élégante et un peu tremblée. Il ouvrit avec une petite appréhension et pâlit à la première ligne :

*Mon assassin chéri.*

*Sois tranquille, ce n'est pas moi qui te vendrai à la police. J'ai lu tous les livres de Marcel Proust, et ce que je voudrais, c'est égorger toute ma famille pour m'asseoir dans ses entrailles. Mais quand on occupe un certain rang, il faut renoncer à bien des choses. Pourtant, toi, tu n'as pas eu peur. Si tu savais comme je t'envie et comme je voudrais être, moi aussi, une sale crapule toute dégoûtante du sang,* etc.

Il y avait quatre pages de la même façon, sauf que les deux dernières se complaisaient aux mots crus et aux obscénités violentes. C'était une lettre anonyme du type le plus classique, dont l'auteur était vraisemblablement quelque vierge timide. Le notaire n'en eut pas moins très peur, et se demanda où et quand il avait pu, par ses paroles ou son attitude, donner à cette jeune personne l'idée qu'il fût coupable du crime. Il se rassura presque aussitôt. La seule fois où il eût laissé paraître quelque trouble, devant la boutique du photographe Fondu, un accident venait d'arriver à sa mère et c'était une explication suffisante. D'autre part, le jeune Pucelet lui avait rendu depuis déjà trois jours les photographies qu'il avait développées et tirées très habilement. Le notaire songea à ces photos qu'il tenait sous clé dans un tiroir de son bureau, mais il n'eut pas envie de les regarder. Malgré toutes les raisons qu'il avait de se tranquilliser, cette lettre anonyme, dont l'auteur l'accusait sûrement au hasard, lui laissa une impression très pénible. Son crime avait éveillé là un écho ignoble, un harmonique qui en reflétait toute la bassesse. Il

reconnaissait sa propre frénésie dans la frénésie ordurière de ces quatre pages. Il n'y manquait même pas le lyrisme dont il étoffait complaisamment son assassinat. Et c'était dans les deux cas un pauvre mouvement d'animalité, avare, calculé, un coup fourré dans le silence. Il lui semblait voir brusquement la boucherie de la mansarde avec les yeux d'un étranger. Il eut envie de prendre les photos dans le tiroir et de les déchirer en menus morceaux, de faire quelque chose qui effaçât un peu le souvenir du crime. On vint alors lui annoncer que M. Philippon, le maire de la ville, était là qui demandait à lui parler. Le notaire le fit attendre quelques minutes. Avant de ranger la lettre dans sa poche, il jeta un coup d'œil sur la dernière page où fleurissaient les expressions les plus crues et songea qu'il avait été bien bête. Au lieu de se mettre un crime sur la conscience, il aurait pu tout aussi bien se contenter d'écrire des lettres anonymes de ce goût-là.

Philippon avait un air embarrassé et les yeux luisants. Dès l'abord, M^e^ Marguet fut sur la défensive. D'ailleurs, la visite du maire le

surprenait un peu. Ils n'avaient jamais entretenu de relations et Philippon ne faisait pas ses affaires chez lui. Ils parlèrent un moment de la saison, puis des chances d'une guerre européenne, du reste sans s'avancer beaucoup. Enfin, Philippon parut n'avoir plus rien à dire et demeura coi. Il tournait la tête à droite et à gauche et ne pouvait arrêter son regard nulle part. M^e^ Marguet commençait à soupçonner la vérité.

« Je suis très heureux de votre visite », dit-il d'un ton sec qui l'invitait à exposer son affaire.

Philippon leva les yeux sur lui et son regard exprimait si clairement sa pensée que le notaire faillit le mettre à la porte sans même l'écouter.

« Je vous écoute », dit-il pourtant.

Mais Philippon était rouge, à la fois honteux et si pressé, qu'il avait la gorge contractée et ne pouvait parler. M^e^ Marguet haussa les épaules. L'autre eut un ricanement dégoûtant, catarrheux, qui dura très longtemps.

« Je sais tout, dit-il enfin.

– Monsieur le maire, je n'ai pas envie de jouer

aux devinettes. Parlez clairement. Qu'est-ce que vous savez ? »

Me Marguet toisait Philippon avec un mépris qui n'avait rien de simulé. Le maire, humilié, riposta :

« Vous feriez bien de le prendre sur un autre ton. Ce que je sais, c'est que l'assassin de la bonne, ce n'est pas Troussequin. L'assassin, c'est vous, et j'ai un témoin que je pourrai produire quand je voudrai. Samedi soir, à 5 heures sonnant, quelqu'un vous a vu fermer la fenêtre de la mansarde.

– Ensuite ? »

Philippon n'était pas très impressionné par le calme du notaire. Pourtant, il eut un moment d'hésitation. Il n'avait pas imaginé qu'un chantage aussi simple pût être aussi difficile. Honnête homme, il n'aurait pas voulu que sa victime pensât mal de lui et il cherchait une formule.

« Ne croyez pas que je veuille retirer de l'affaire un avantage personnel, reprit-il. Au

fond, c'est plutôt en qualité de maire que je suis venu vous trouver... pour le bien de mes administrés... Vous êtes le meurtrier, n'est-ce pas ? D'un autre côté, moi, j'aurais besoin d'un renseignement. Je sais que les usines T.D.C. ont envie du terrain Butillat pour s'agrandir. Il paraît que la société est en train de regrouper ses usines, j'ai pensé que vous étiez au courant...

– En somme, résuma Me Marguet, vous me demandez de trahir le secret professionnel en échange de votre silence ?

– Tout ça est façon de parler. Si la conversation était bien partie, on serait arrivé à s'entendre sans même avoir eu l'air d'y toucher, et ça n'aurait fait de mots vexants pour personne. C'est un peu de ma faute aussi, je me faisais des idées, j'étais ému... »

Le notaire alla ouvrir la porte de l'étude et appela l'un des clercs dans son cabinet.

« Maintenant, monsieur le maire, voulez-vous me renouveler votre proposition ? »

Philippon, le visage empourpré, jeta un regard

irrité sur le clerc qui se tenait devant lui dans une attitude de respectueuse indifférence. Il n'était pas dupe de l'assurance du notaire et y sentait le bluff. Mais après tout, il se pouvait que le fils de Rigault se fût trompé. Maintenant qu'il y réfléchissait, le témoignage lui paraissait bien fragile. En tout cas, il était désormais doublement intéressé à l'innocence de M$^{e}$ Marguet, car si celui-ci était un jour inculpé, il pourrait se plaindre de cette petite tentative de chantage. Il admira le cran du notaire.

« Reconduisez monsieur », dit M$^{e}$ Marguet au clerc.

Demeuré seul, il se demanda en vain comment la certitude de sa culpabilité avait pu venir au maire. À coup sûr, il y avait eu un témoin. Ainsi que l'affirmait Philippon, quelqu'un devait l'avoir vu fermer la fenêtre de la mansarde. Peut-être était-ce l'auteur de la lettre anonyme ? La sensation du péril lui rendit un peu d'estime pour son forfait. Après avoir téléphoné au juge d'instruction et annoncé sa visite, il monta au premier étage informer sa femme qu'il aurait à

faire en ville jusqu'à midi et ne trouverait probablement pas le temps de passer chez sa mère.

Lucie tricotait un chandail pour une œuvre charitable et apostolique. Entre les mains des dames visiteuses, le tricot allait devenir une raison simple et touchante qui aiderait puissamment à la conversion d'une famille de sans-Dieu. M^e^ Marguet admirait sa femme de consacrer une partie de son temps à ces travaux ennuyeux qui auraient pu lui rappeler une petite humiliation. Elle aussi avait été dame visiteuse, mais le comité l'avait rétrogradée, car à sa première visite à une famille pauvre, elle s'était noué sur le ventre un tablier de grosse toile, avait fait la lessive, torché et recousu les enfants, et ainsi pendant huit jours, jusqu'à ce que la mère malade pût se remettre à l'ouvrage.

Lucie promit d'aller tricoter auprès de sa belle-mère et comme son mari se disposait à partir, elle lui demanda :

« Est-ce que tu n'es pas ennuyé ? Je te trouve l'air soucieux.

– Non, pas le moindre ennui... sois tranquille. »

Lucie le regarda tendrement. Un beau sourire robuste éclaira son visage demeuré si jeune, dont la pureté et la douceur faisaient oublier ses membres lourds et sa démarche de canard. Le notaire se sentit tout d'un coup rassuré. S'il était un jour découvert et remis aux juges, Lucie, avec toute sa candeur, saurait supporter le choc. Elle ne s'évanouirait pas, ne rougirait pas non plus, mais comme à sa première expérience de dame visiteuse, elle ceindrait un tablier de grosse toile et deviendrait avec simplicité l'épouse d'un assassin. Il voyait dans les yeux limpides de sa femme cette grande force d'amour et il en était émerveillé, presque impatient.

Le juge d'instruction accueillit sa visite d'un air gêné et abrégea les formules de politesse.

« Je suis venu vous trouver, dit M^e^ Marguet, parce que je viens moi-même de recevoir une visite assez singulière... »

M. Alfan écoutait les yeux baissés, sans manifester la moindre curiosité. Le notaire en fut

très frappé.

« Cet homme, qui est un personnage assez important dans la ville, poursuivit-il, désirait obtenir un renseignement qu'il me croyait en mesure de lui fournir en trahissant le secret professionnel. Et voici à peu près dans quels termes il m'a mis le marché en main : "Vous êtes l'assassin de la servante, je peux produire un témoin qui vous a vu fermer la fenêtre de la mansarde à cinq heures sonnant. Mais si vous voulez bien me donner tel renseignement, mon silence vous est acquis."

– Et qu'avez-vous fait ? demanda M. Alfan qui semblait s'intéresser davantage au récit du notaire.

– Je l'ai mis à la porte.

– Et vous tenez à ne pas donner son nom ?

– Oui, j'y tiens... J'y tiens d'abord à cause de ma profession, on ne sait jamais... Et puis, je suis comme tout le monde, je n'aime pas à livrer un nom, surtout dans une affaire comme celle-ci... Mais je ne vous ai pas tout dit. J'aurais même dû

commencer par vous montrer cette lettre... »

Me Marguet tira la lettre anonyme de la poche de son veston et la tendit au juge d'instruction. Celui-ci, après l'avoir lue, la lui rendit sans mot dire et le regarda d'un œil curieux.

« En lisant cette lettre-là, dit le notaire, j'ai été surpris et même assez désagréablement surpris. Mais quand cet homme est entré dans mon cabinet, quand il m'a accusé et qu'il a parlé de produire un témoin, j'ai eu peur, j'ai été pris de panique. Notez que cet individu n'est pas n'importe qui. Ses affirmations passent pour très autorisées. »

Il arrêta son regard sur celui du juge, parut hésiter, et ajouta d'une voix plus basse :

« Il y a autre chose que je ne savais pas tout à l'heure... C'est que vous n'êtes pas avec moi comme à l'ordinaire. Je l'ai senti en arrivant... »

M. Alfan sourit pour la première fois, mais d'une manière à rassurer son visiteur.

« C'est vrai, dit-il, je suis un mauvais juge d'instruction, je n'ai pas su dissimuler mes

sentiments. Vous avez très bien vu que je ne me comportais pas avec vous comme d'habitude. J'étais même assez mal disposé à votre égard et vous avez bien fait de venir. À présent, les choses sont plus claires. J'étais irrité contre vous à cause du bruit qui courait hier soir de votre culpabilité. Je me trouvais dans une maison amie et une jeune femme, à coup sûr ignorante de ma qualité de juge d'instruction, a parlé devant moi de ce mystérieux témoin qui vous aurait vu sur le coup de 5 heures fermer la fenêtre de la mansarde. Il s'agissait d'après elle d'un enfant de douze ans qu'un hasard avait conduit samedi après-midi sur la plate-forme du clocher. J'ai eu l'impression que l'histoire courait non pas les rues, mais les bonnes maisons de la ville. Mais vous n'en avez pas été averti...

– Non, dit le notaire d'un air soucieux. J'avoue qu'avant de lire cette lettre anonyme, j'étais loin de me douter... et même après...

– Surtout, n'ayez pas d'inquiétude. Évidemment, c'est ennuyeux... les gens qui ont fait courir ce bruit-là ne sont sûrement pas de vos

amis... »

Me Marguet haussa les épaules. Il paraissait à la fois perplexe, peiné et irrité. M. Alfan s'efforça de le rassurer.

« Notez qu'à la source de ce faux bruit, on trouverait peut-être une simple erreur... Et puis, s'il est vrai que la nouvelle ait pu causer une certaine excitation dans le premier moment, il aura suffi d'y réfléchir un peu pour en sourire. Quel crédit accorder au témoignage d'un si jeune enfant et en admettant même sa sincérité, comment croire que ses souvenirs soient restés aussi précis une semaine écoulée ? Ne parlons même pas de ce hasard à la vérité bien romanesque qui a permis à un enfant de vous reconnaître de si loin et de reconnaître la fenêtre de la mansarde. Non, ce n'est pas sérieux...

– Sans doute, fit Me Marguet, mais c'est assez pour avoir convaincu ma jeune personne anonyme et mon maître chanteur.

– L'un était intéressé à vous croire coupable et l'autre saisissait une occasion de satisfaire sa manie.

– Vous même...

– Eh bien, mais je n'ai pas cru un mot de cette histoire... non, je vous assure, pas un mot... simplement, mon attention a été attirée, fixée, sur l'hypothèse de votre culpabilité que je m'étais contenté jusqu'alors d'envisager sommairement. Et je dois dire que mon examen ne vous était pas favorable. À présent, j'en souris... mais tout à l'heure... j'avais commencé par m'accorder que votre crime était matériellement possible. En effet, il vous était facile de prendre dix minutes à l'insu de votre personnel pour vous rendre dans la mansarde.

– C'était courir un risque bien grave, fit observer M^e^ Marguet. C'est à chaque instant que les clercs ont à faire dans mon cabinet. Et s'il était venu une visite pour moi ? Ou si l'on m'avait demandé au téléphone ? Le personnel se serait aperçu de mon absence ?

– Oui, oui, j'ai pensé à tout cela aussi, dit le juge. Mais j'ai l'emploi de votre temps cet après-midi-là. C'est vous-même qui me l'avez fourni. Vers quatre heures et demie, vous êtes monté au

premier étage saluer M^me^ Berton, une amie de M^me^ Marguet en visite chez elle, et vous avez pris une tasse de thé. Quand vous avez pris congé, vous pouviez fort bien faire un crochet par la mansarde avant de redescendre. »

M^e^ Marguet eut un sourire amusé et hocha la tête par manière d'approbation.

« Vous voyez qu'il y avait une possibilité matérielle, poursuivit M. Alfan. Vous dire maintenant comment j'étais arrivé à découvrir une vraisemblance psychologique, je ne le pourrais plus. C'est un échafaudage d'impressions, de souvenirs, de probabilités, qui a commencé à branler quand vous êtes entré dans mon cabinet. Par exemple, j'apercevais chez vous une certaine simplicité de cœur qui vous aurait permis d'envoyer promener les remords et autres résidus intellectuels qui viennent encombrer la conscience d'un assassin ordinaire. Je m'étais même formé une image schématique de votre âme : de grands plans superposés et sur lesquels vous aviez une assez belle vue, mais qui ne communiquaient entre eux que par de trop rares

verticales. Je vous demande pardon de vous entretenir de ces bêtises qui n'expliquent rien... Vraiment, je n'arrive plus à comprendre comment j'ai pu concevoir de pareils soupçons. Oh ! je sais bien qu'ils n'étaient pas dangereux, puisque de toute façon je n'aurais pas pu vous inculper, mais je n'en suis pas moins confus... Quand je pense à l'accueil que je vous ai fait... »

Le notaire protesta aimablement qu'il n'y pensait plus et déclara d'une voix prudente, comme s'il craignait de froisser le juge d'instruction :

« Je ne me charge pas d'expliquer pourquoi vous m'avez soupçonné, mais ce que je peux dire, c'est que vous aviez besoin de soupçonner quelqu'un.

– Tiens... et pourquoi ?

– Mon Dieu... parce que l'hypothèse selon laquelle Troussequin aurait commis le crime ne vous satisfait plus du tout...

– Plus du tout n'est pas le mot, répondit M. Alfan, mais il est sûr qu'elle me séduit moins.

Je n'ai pourtant rien appris qui soit de nature à me faire changer d'opinion... N'allez pas croire que ce soit une question de nerfs ou de pression atmosphérique, non, mais au bout de huit jours les faits ne réapparaissent plus dans le même ordre d'importance. Voyons par exemple la fuite de Troussequin. Le soir du crime, elle paraissait plus significative encore que le physique du monstre et son casier judiciaire. Le surlendemain, après l'arrestation, elle était déjà moins probante, car il fallait expliquer le retour, mais enfin je n'éprouvais aucune gêne à en tirer argument... tandis qu'aujourd'hui, je n'ose plus. Si l'on admet l'innocence de Troussequin, rien ne semble plus naturel que ce départ à bicyclette un samedi soir après le travail. Je vais même vous étonner beaucoup en vous disant que sa laideur ne m'impressionne presque plus. Il me paraîtrait bien plus suspect sous les traits d'un joli brun pommadé, car on comprendrait sans peine qu'il eût alors trouvé le chemin de la mansarde.

– En somme, vous n'aviez pas plus de présomptions contre lui que contre moi, dit le notaire.

– N'exagérons pas... Il reste le casier judiciaire de Troussequin... Et puis, il y a une différence essentielle que je voudrais bien pouvoir vous faire sentir... Si je me suis irrité contre vous, dans la solitude de mon cabinet, c'est un peu par gymnastique, par hygiène de juge d'instruction. Et pourquoi ne pas l'avouer ? Je cherchais peut-être une revanche... »

Me Marguet eut un air de surprise qui amusa M. Alfan.

« Voyez-vous, reprit-il, je marchais à votre remorque. J'inclinais chaque jour davantage pour votre hypothèse d'un assassin venu de l'extérieur. Juge d'instruction, j'étais un peu humilié qu'un profane m'imposât sa conviction, et de temps à autre j'avais un sursaut de défense comme tout à l'heure. En tout cas, je n'ai pas attendu aujourd'hui pour diriger l'enquête de ce côté-là. Lundi soir, j'apprenais que Charlotte Richon sortait tous les dimanches après-midi avec un jeune homme... Malheureusement, il a un alibi indiscutable et rien... »

Le juge d'instruction s'interrompit et se

renversa en arrière sur son siège. Il paraissait tout d'un coup très ému, et le notaire crut un instant qu'il était incommodé par la chaleur ou qu'il se sentait d'une menace de congestion.

« Non, non, répondit M. Alfan, ce n'est rien... pardonnez-moi... je crois tenir le vrai coupable... un trait de lumière... non seulement je crois, mais j'ai déjà la certitude... je ne peux rien vous dire... je n'en ai pas le droit...

– Méfiez-vous, balbutia le notaire épouvanté par son assurance, on n'est jamais assez prudent...

– Cette fois, triompha le juge, il ne s'agit plus de données psychologiques... Vous verrez... »

M. Alfan se ressaisit et s'excusa de n'avoir pas pu résister à un mouvement de joie. Il avait eu tant de contrariété dans cette affaire, qu'il éprouvait un sentiment de délivrance à toucher la vérité. M^e^ Marguet le mit encore en garde contre des conclusions trop précipitées, lui rappelant avec quelle fermeté il avait tenu d'abord contre Troussequin. À la fin, il se trouva gêné dans ce rôle de modérateur et craignit de paraître au

moins indiscret. Il y eut un moment de silence pendant lequel M. Alfan parut creuser son idée.

« Avec tout cela, dit enfin le notaire, je n'en suis pas moins dans une situation fâcheuse. Je pensais que vous pourriez me conseiller...

– Déposez une plainte en diffamation contre inconnu. Naturellement, elle n'aura pas d'autre résultat que de montrer à vos concitoyens combien vous avez la conscience tranquille. Mais si vous voulez bien attendre jusqu'à demain l'arrestation du coupable, vous triompherez de vos diffamateurs sans avoir daigné relever leurs calomnies. »

M^e^ Marguet hâta son départ. La situation prêtait au juge d'instruction un air d'ingénuité qui l'agaçait. Il aurait éprouvé à lui faire l'aveu de son crime la même joie perverse que les jours de scrutin où il votait en secret pour le candidat communiste. Dans la rue, il lui sembla à plusieurs reprises que certaines personnes le regardaient avec insistance. À l'idée que l'affaire s'était ébruitée dans une large portion du public, il n'eut pas un moment la sensation d'un péril. Du reste,

les regards qui s'attachaient au sien n'avaient rien d'hostile et ne trahissaient pas le moindre effroi. Un peu avant d'arriver chez le docteur Coinchot, il fut arrêté par l'un de ses clients, visiblement informé, et qui l'entretint d'un placement hypothécaire. Au début de la conversation, le bonhomme paraissait un peu anxieux, mais la pertinence du notaire, la lucidité de ses réponses, éteignaient peu à peu l'inquiétude au fond de son regard.

Me Marguet reconnut sur le visage du docteur Coinchot l'expression de gêne et d'hostilité qu'il avait vue à l'abord au visage du juge. Il en souffrit au point de sentir des larmes lui monter aux yeux, car il avait toujours eu de l'affection pour lui et même une certaine admiration. Le premier, Coinchot, lui tendit la main et le regarda longuement en haussant les épaules.

« Mon pauvre garçon ! dit-il enfin.

– Alors ? balbutia le notaire. On vous a dit... et vous l'avez cru... vous avez cru vraiment...

– Ah ! si j'ai cru ! s'écria Coinchot. Tu parles ! »

En face de l'assassin il retrouvait un peu ses habitudes d'hôpital, comme s'il eût été en présence d'un pauvre. M^e^ Marguet, choqué par ce tutoiement, lui tourna le dos et commença à se déculotter.

« Je dirai même que la nouvelle ne m'a pas surpris le moins du monde, poursuivit le docteur. Samedi dernier, en apprenant la sorte de crime qui venait d'être commis dans votre maison, j'ai pensé aussitôt que le criminel ne pouvait être que vous... Par la suite, évidemment, je me suis laissé aller à l'opinion de tout le monde... mais je me demande maintenant si au fond, j'étais vraiment rassuré... »

Le notaire, retenant son pantalon à deux mains, continuait à lui tourner le dos et ne répondait pas.

« Je vous l'ai pourtant dit l'année dernière, souvenez-vous, quand votre femme a été malade... Je vous ai demandé comment il se faisait qu'après douze ans de mariage... Oui, oui, vos raisons étaient très belles, mais le respect, l'adoration, ne doivent rien empêcher... rappelez-

vous... je vous ai dit que ces absurdités-là se payaient souvent très cher... Naturellement, on ne m'a pas écouté... et maintenant, vous voilà frais, hein ? Vous n'avez plus qu'à vous livrer à la justice... d'abord pour innocenter Troussequin et ensuite pour être sûr de ne pas recommencer. »

Me Marguet tourna la tête avec un rire cordial et répondit tranquillement :

« Excellente idée, docteur, mais enfin, je n'ai tué personne. Pour le plaisir d'avoir eu raison, vous donneriez ma tête au bourreau avec assez d'empressement, à ce que je vois. Au risque de vous contrarier il faut pourtant que je vous le dise : non seulement je n'ai pas assassiné la servante, mais je n'ai jamais songé à rien de pareil. Du reste, même si j'avais pour le crime les dispositions que vous m'accordez, le courage me manquerait au moment décisif. J'ai trop peur de ma mort... »

Il parlait avec tant de paisible assurance que le docteur Coinchot fut pris d'un remords et se demanda s'il n'avait pas été un peu trop prompt à accueillir la nouvelle de sa culpabilité.

L'information lui avait été donnée par sa sœur qui la tenait de l'épouse du maire. C'était peut-être un simple bruit de théière entendu à l'envers.

« Tout de même, dit Me Marguet, je suis plutôt content de votre sortie. Elle m'a un peu réconforté. Jusqu'alors, je n'avais vu, dans les regards des personnes informées, ni reproche, si indignation. C'est un fait que dans la rue, on me regarde avec autant d'indulgence qu'on en aurait pour un enfant délicieux et insupportable. Tout à l'heure, j'avais envie de me livrer à des espièglerie. Vous ne trouvez pas étrange que le bruit de mon infamie rencontre tant de bienveillance ? Je sais bien qu'un notaire, dans une ville comme la nôtre, est un gros actionnaire de la justice et qu'on est tenu à le ménager, mais enfin, je me serais attendu au moins à un blâme discret. Rappelez-vous, au procès Artevel, les réactions du fond de la salle. Ces gens-là avaient la passion de la justice... mais ce qu'on appelle les gens d'un certain niveau, ceux qui peuvent s'enorgueillir de ne travailler que d'une main, je ne vois pas qu'ils aient un amour bien farouche de la justice. Pour la beauté du fait, je regrette un

peu de n'être pas le criminel : j'aurais pour complices la moitié de mes concitoyens...

– Ne vous flattez pas, grommela Coinchot.

– Tenez, j'irai plus loin. Si j'étais convaincu d'avoir tué et mis en prison, tous les médecins de la ville seraient d'accord avec vous pour me déclarer irresponsable de mes actes. On m'enfermerait dans une maison d'aliénés et mon honneur serait intact. »

Coinchot ne répondit pas et lui fit signe de baisser son pantalon.

« Il n'est pas guéri, dit-il en regardant l'ulcère que M^e^ Marguet avait à la cuisse, et pourtant, il s'est amélioré... Je dirai même qu'il est en train d'évoluer du bon côté... Ah ! si vous aviez consenti à vous laisser soigner, il y a longtemps que j'en aurais terminé avec ça... À propos, est-ce que vous l'aviez déjà avant de vous marier ?

– Je crois, oui, répondit le notaire en rougissant. Il me semble que je l'avais déjà. »

# XVIII

Maillard se tenait debout devant le bureau du maire et attendait son bon plaisir. Philippon écrivait une lettre qu'il poussait sans nécessité à quatre pages, simplement pour la satisfaction de faire droguer le visiteur. Il se réjouissait à la pensée du grand coup de gueule qu'il allait donner. Maillard, de son côté, goûtait quelque vengeance à se dire que Philippon, tout magistrat qu'il fût, avec sa position, ses moyens et son intelligence, avait la tête d'un veau, ou d'un noyé de trois jours ou d'un cochon d'Angleterre ou encore, pour être moins sévère, toute pareille à une paire de fesses ébouillantées. Le maire signa sa lettre, la mit sous enveloppe, et leva enfin la tête.

« Ah ! vous voilà, vous ? dit-il.

– Oui, monsieur le maire, répondit le brigadier d'une voix aimable, rieuse, qu'il croyait chargée

d'une ironie explosive.

– Ah ! oui... et il paraît que vous êtes un grand détective... que vous venez de découvrir une piste... »

Cette fois, c'était Philippon qui se montrait ironique et Maillard ne put soutenir le jeu. Fronçant les sourcils, il passa les pouces dans son ceinturon et se mit à faire rouler ses épaules, comme pour tromper une impatience. Philippon était heureux. Il se disait que le progrès et la civilisation n'étaient pas de vains mots. Il se trouvait là en face d'un colosse qui n'eût pas demandé mieux que de le dévorer, mais que le respect humain et l'habitude de l'ordre maintenaient à distance.

« Ainsi, vous avez découvert une piste... vous avez voulu faire l'avantageux en ramassant le dernier ragot de la Malleboine... cette histoire d'un gamin de douze ans, qui voit l'assassin du haut de son clocher, vous l'avez tout de suite gobée... grand détective... grand détective... »

Le brigadier était rouge, ses yeux s'injectaient et on l'entendait s'essouffler. Après un silence, le

maire reprit d'une voix doucereuse :

« Dites donc, Maillard, est-ce que vous avez fini de m'emmerder ?

– Plaît-il, monsieur le maire ? » fit Maillard avec un sourire de mépris très bien venu. À ce coup, Philippon abandonna définitivement le mode ironique et entrant en fureur, se mit à crier :

« Je vous demande si vous avez fini, oui ! Je n'aime pas qu'on fasse le malin, moi, vous comprenez ? un agent de police, voilà ce que vous êtes, un simple agent ! et vous n'avez qu'à obéir... ce n'est pas à vous à prendre des initiatives ! Je vous interdis de vous mêler de cette affaire-là ! mais bon Dieu, je me demande quelle mouche vous pique de pérorer dans le commissariat en affirmant la culpabilité de M^e^ Marguet ?

– Pardon, je n'ai rien affirmé, protesta Maillard. J'ai simplement répété ce que j'avais entendu dire. Il me semble que c'était mon devoir !

– Mon devoir ! mon devoir ! je m'en fous, de

votre devoir, vous m'entendez bien ! vous n'avez qu'à la fermer, oui, je dis bien ! Quand vous sauriez mille fois le nom du coupable, gardez-le pour vous, parce que moi, je n'en connais qu'un, c'est Troussequin ! Je n'en veux pas d'autre ! Vous me comprenez ? Je dis pas d'autre.

– Non, je ne comprends pas, dit Maillard. C'est comme pour vos deux parentes...

– Mes deux parentes ?

– Eh bien oui, les deux catins que vous protégez... »

Maillard sentit comme un miel lui fondre dans les veines, car il semblait bien que Philippon fût sur le point de crever de colère. Il ne pouvait parler et bâillait comme une carpe à chercher son souffle. Malgré tous ses efforts, le brigadier ne sut pas trouver le mot qui l'aurait achevé.

« Sortez ! râla Philippon. Vous aurez de mes nouvelles... »

En même temps, il appuya sur le bouton d'une sonnerie électrique, et il attendit que le garçon de bureau parût à la porte pour renouveler son

injonction à Maillard qui tournait le dos et s'éloignait déjà.

« Sortez ! allons vite ! je vous flanque à la porte ! »

En présence d'un tiers qui n'avait pas assisté à l'entrevue, cette mise en demeure était singulièrement humiliante. Maillard était si démonté qu'il sortit sans songer à une riposte, sans même se retourner. Dehors, il se reprocha longtemps d'avoir manqué de présence d'esprit. « J'aurais dû le calotter », songea-t-il dans le premier moment. L'idée de la besogne qui l'attendait l'apaisa un peu. Sa montre marquait trois heures et demie. Il se promena d'abord dans la rue des Rencontres et, lentement, prit le chemin du collège.

Déjà la veille, à quatre heures moins le quart, Buq, Antoine et Pucelet s'étaient séparés des copains dès au sortir de classe et avaient pris de l'avance. De certaines paroles échangées pendant la récréation, il ressortait même qu'ils avaient passé ensemble l'après-midi de jeudi. L'association était singulière, de celles qu'on

n'eût pas attendues seulement trois jours plus tôt. Aux copains qui lui posaient des questions en tablant sur sa naïveté, le grand Pucelet s'était borné à répondre : « C'est des machins formidables. » Davantage, on n'avait pas pu. Il semblait d'ailleurs que Pucelet fût en train de changer. En classe on ne le voyait plus comme avant les mains toujours cachées sous la table. Il les occupait très bien à écrire, ou à jouer au morpion ou au pendu sur la dernière page de son cahier. En récréation, il ne cherchait plus les propos obscènes et allait-il aux cabinets, il y faisait juste le nécessaire. Enfin, l'héroïsme et l'amitié mettaient dans son regard un joli reflet, doré à la lumière, et bleu marine à contre-jour. Buq et Antoine l'aimaient bien.

Les trois amis passèrent devant le brigadier Maillard sans prendre garde à lui et il entendit Buq demander :

« Tu as bien l'appareil photographique, au moins ?

– Il est là, dit Pucelet en posant la main sur sa serviette de classe, tu ne vois pas la bosse qu'il

fait ? »

Le brigadier observa que l'un des compartiments de la serviette était, en effet, gonflé et bossu. « Un appareil photographique ? pensa-t-il, ça tourne rond »... Il les laissa prendre cinquante mètres et s'engagea à leur suite dans la rue Petit-Clairon. La filature était facile, car les enfants allaient d'un bon pas, sans jamais s'arrêter. Maillard était un peu honteux de suivre ainsi des gamins de douze ans. Il eut envie de les dépasser et d'aller les attendre dans le quartier de la Malleboine, mais il pensa que sa présence là-bas pourrait éveiller la méfiance.

Au Rond-Point, il eut une émotion. Au lieu de descendre le grand escalier, les trois amis entraient dans la teinturerie Buquanant. Il s'assit sur un banc du Rond-Point, à demi dissimulé par le tronc d'un tilleul, et surveilla la boutique presque sans espoir. Au bout de dix minutes, il eut pourtant la chance de les voir sortir qui avaient chacun une grande tartine. Ils s'étaient débarrassés de leurs serviettes de classe et Pucelet portait maintenant son appareil

photographique en bandoulière. M^me^ Buquanant vint jusqu'au seuil de la boutique les regarder partir et leur fit un sourire qui attrista le brigadier. Quittant son banc, il alla s'asseoir sur le mur du Rond-Point. En bas, dans la rue de la Clé-d'Or, les enfants marchaient vite en dévorant leurs tartines. Traversant le carrefour des Cinq, ils enfilèrent la rue des Oiseaux. Maillard descendit lui-même le grand escalier et les vit tourner dans l'impasse de la sourdine. Alors, sûr de son affaire, il prit le temps de rouler une cigarette qu'il mit en réserve sur son oreille.

Maillard allait sans se presser dans l'impasse de la Sourdine. Le logis n'avait pas de fenêtre de ce côté-là et nul ne pouvait le voir venir. Avant de frapper, il tendit l'oreille et perçut un bruit de rire et de paroles. Ce fut la voix de Marion qui lui cria d'entrer.

Dès l'abord, il fut surpris de l'ordre et de la propreté qui régnaient dans la pièce, mais il n'était pas d'humeur à en faire compliment aux deux sœurs. Buq et Antoine achevaient de manger leurs tartines sur le perron de bois et

regardaient, amarrés à leurs pieds, trois cuveaux dont l'un portait le pavillon noir à la tête de mort des gentilshommes de fortune. On attendait le retour de Trésor qui avait trouvé à emprunter un quatrième cuveau dans le quartier. À l'intérieur de la pièce, Pucelet était en train de poser son appareil photographique sur une chaise et s'informait auprès des deux sœurs si Trésor avait pourvu à certains détails intéressant l'expédition. Dès en entrant, le brigadier l'envoya rejoindre ses deux camarades sur le perron et ferma la porte vitrée.

« Maintenant, dit-il aux deux sœurs qui le regardaient effarées, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'avouer tout de suite.

– Avouer quoi ? demanda Minie qui comprenait déjà.

– Pas de comédie avec moi. Allons dépêchez-vous... je suis pressé... Non ? vous n'avouez pas ? c'est tant pis pour vous. »

Malgré leurs protestations, leurs injures, il les relégua à leur tour sur le perron et fit comparaître les trois enfants. Il s'était adossé à la porte vitrée,

empêchant ainsi un retour des deux sœurs. Buq était dans une colère furieuse et l'air dont il regardait le brigadier disait assez qu'il ne le craignait pas. Il n'imaginait d'ailleurs pas quel pouvait être l'objet de ses soupçons. Antoine, lui, en avait comme un pressentiment. Son père, il le savait, n'aurait pas toléré qu'il entrât chez les filles à Tétère, et sur ce point, comme sur tant d'autres, sa manière de voir devait être celle de la police. Cette inquiétude, toutefois, n'empêcha pas qu'il fît bonne contenance. Maillard remarqua tout de suite l'air apeuré de Pucelet dont les mains étaient agitées d'un léger tremblement et ce fut surtout lui qu'il essaya d'intimider.

« Elles m'ont dit toute la vérité, fit-il. C'est du propre... Si vos familles venaient à l'apprendre... faudra-t-il les prévenir ? »

Il n'eut pas de réponse. Buq regarda Antoine et lui signifia par un haussement d'épaules qu'il n'entendait pas le propos.

« Je veux bien ne rien dire à vos parents, reprit le brigadier, je veux bien arranger les choses avec le commissaire pour qu'on n'en parle pas dans les

journaux, mais à une condition, c'est que vous allez me raconter comment les choses se sont passées... »

D'un signe, il invita Pucelet à commencer, mais le malheureux roulait des yeux égarés et ne démarrait pas. Il voulut l'aider.

« Voyons... quand êtes-vous venus pour la première fois ?

– Mercredi, après la classe, répondit Antoine.

– Jamais avant ? c'est bien sûr ? bon... puisque tu me le dis, je te crois, je vois que tu es sincère. Et pour cette première fois-là, vous êtes restés combien de temps ?... un quart d'heure ? ce n'est pas beaucoup... mais vous ne vous rappelez peut-être pas bien... Et ce jour-là, qu'est-ce qu'elles vous ont fait ? »

Les trois enfants échangeaient des coups d'œil interrogateurs et tout d'un coup, Buq comprit ce que le brigadier entendait par ces dernières paroles. La chose lui parut si drôle qu'il se mit à rire et fut près d'une minute sans pouvoir se reprendre. Enfin, il se pencha vers les deux amis,

et tout bas, leur fit part à l'oreille de sa découverte. Du coup, Pucelet parut oublier sa frayeur et eut un large sourire. Tous les trois, ils regardaient Maillard avec sympathie, flattés de ce qu'un pareil soupçon lui fût venu à leur endroit. Le brigadier pressentit qu'il s'était fourvoyé et se demanda s'il devait pousser l'interrogatoire plus avant.

« Brigadier, vous n'y êtes pas, dit Buq. Oh ! non, pas du tout... »

Il eut un accès de gaieté et poursuivit :

« On est venu ici parce que le perron est commode pour aller au souterrain...

– Le souterrain ? » murmura Maillard.

On voulut bien lui expliquer de quoi il s'agissait, en passant toutefois sous silence la décision arrêtée à l'égard de la grille de fer.

En regardant par la vitre, il put apercevoir les navires à l'ancre. Il était bien difficile de douter. Mélancolique, il contemplait, entre les deux visages menaçants de Minie et de Marion, l'eau claire de la Sourdine où baignait le pied de la

ville haute. La journée était décidément mauvaise. Il s'était tant réjoui de pincer les protégées de Philippon dans une sale affaire de mineurs, qu'il avait du mal à se résigner. Il se tourna vers les enfants et il lui sembla que Pucelet manœuvrait pour arriver jusqu'à son appareil photographique sans attirer l'attention. Maillard fit semblant de regarder ailleurs. Immobile, l'œil à demi fermé, il paraissait prêter l'oreille.

« C'est le moulin, lui dit Buq.

– Ah ! oui... Le moulin », murmura le brigadier.

Pucelet venait de faire encore un pas qui le rapprochait de l'appareil. Sans quitter des yeux le profil de Maillard, il allongea le bras et atteignit la courroie. Quand il eut l'appareil en main, Maillard lui dit en tournant la tête :

« Ça doit être bien intéressant ce qu'il y a là-dedans... J'aimerais bien y fourrer mon nez... veux-tu me le prêter ? »

Toujours adossé à la porte du perron, il tendit

la main, tenant sous son regard celui du malheureux Pucelet qui était tout pâle.

« L'appareil est à lui, fit observer Buq. Il est libre d'en faire ce qu'il lui plaît. »

Pucelet serrait contre lui la gaine de cuir, gainée elle-même de toile grise, et songeait à s'enfuir...

« Allons, donne... »

Le brigadier tendit la main, son regard se fit plus impatient.

« Il y a des choses qui ne sont pas à moi, balbutia Pucelet, je ne peux pas... »

Maillard fit claquer ses doigts, se pencha en avant, attrapa la courroie qui pendait. Abandonnant son fardeau, Pucelet se tourna vers ses deux amis et commença à sangloter. Buq et Antoine, étonnés de ce désespoir, ne savaient comment le consoler. Maillard retira l'appareil de la sacoche et ne lui découvrit rien de remarquable, sinon qu'il était en fort mauvais état et d'un modèle ancien. Renversant la gaine, il vit venir dans le couvercle de cuir une enveloppe

non cachetée d'où s'échappa une photographie.

« Ah ! Ah ! c'est bien ce que j'avais pensé », dit-il au premier coup d'œil.

Puis, en y regardant de plus près, il eut un sursaut et se mit à jurer. Buq et Antoine, le considéraient avec curiosité, tandis que Pucelet, toujours sanglotant, tournait le dos. Quittant la porte vitrée que le poids de son corps maintenait fermée, Maillard alla s'asseoir sur une chaise. Aussitôt, Minie et Marion pénétrèrent dans la pièce en protestant contre le traitement qui venait de leur être infligé.

En même temps, Trésor entrait par la porte de l'impasse en roulant un cuveau à lessive. On voulait lui expliquer ce qui s'était passé, mais le brigadier cria que chacun eût à fermer sa gueule. Il était rouge et paraissait assez ému. L'enveloppe qu'il avait entre les mains était timbrée et adressée à M$^{e}$ Marguet, 11, rue Jacques-de-Molay. Il ne se fit aucun scrupule de lire la lettre qui accompagnait les photos. Elle était datée du jour même, Pucelet l'ayant écrite à midi pendant que son père était au Grand Restaurant, occupé à

prendre une noce.

*Monsieur,*

*Vous vous rappelez que sur les huit photos, il y en avait une que je vous disais qu'elle était complètement voilée. Je suppose que je m'étais trompé, car je viens de retrouver le cliché et je vous l'envoie avec ses trois épreuves. Si je l'ai gardée, c'est sans le faire exprès. Je ne voudrais pas que vous croyiez...*

« Pourquoi est-ce que tu n'avais pas fini ta lettre ?

– Parce que je n'étais pas sûr comment on écrivait "que vous croyiez" », répondit Pucelet en rougissant.

Maillard leva les yeux et eut un regard d'estime pour ce garçon capable de scrupules aussi élevés.

« Alors, comme ça, tu développais des photos pour M^e^ Marguet ?

– C'était la première fois...

– Et quand est-ce qu'il te les a données... et où ça ? Allons, raconte... »

Pucelet rougit encore un coup, pleura, se rinça la gorge d'une reniflée et raconta comment, alors qu'il était bien en train de s'amuser à ne rien faire au milieu de la prairie, Me Marguet l'avait prié de lui développer, moyennant rétribution, un rouleau de photographies.

« Il m'a dit que c'était le juge d'instruction qui lui avait demandé de les prendre pour sa collection... »

Maillard, mettant la lettre et les photos dans sa poche, quitta l'impasse de la Sourdine et courut trouver le juge d'instruction. Il pensait avec plaisir à la tête que ferait Philippon à la nouvelle d'une arrestation qu'il paraissait craindre plus que tout au monde. Tout d'abord, M. Alfan, lorsqu'il entendit parler de Me Marguet, ne voulut rien entendre. Le brigadier lui mit entre les mains l'une des trois épreuves, puis la lettre, et enfin l'enveloppe qui portait l'adresse du notaire.

« Évidemment, soupira le juge, la photo n'a pu être prise que par le criminel... Dès l'instant où le crime a été découvert, ce n'était plus possible et, d'ailleurs, le corps a été enlevé dès dix heures du soir... Quel dommage... j'étais sur la piste d'un coupable si satisfaisant... j'allais peut-être l'arrêter ce soir...

– C'était pourtant Me Marguet qui avait raison quand il affirmait l'innocence de Troussequin, fit observer le brigadier.

– Oui... il était bien placé pour le savoir... et le procédé ne manquait pas d'habileté.

– C'était quand même gentil de sa part. »

Le juge d'instruction pria Maillard de descendre dans le quartier de la Malleboine et d'aller lui chercher le jeune Pucelet qu'il désirait confronter avec le notaire. Demeuré seul dans son fauteuil, il décrocha le téléphone et demanda un numéro.

« Allô... je voudrais parler à Me Marguet... de la part de M. Alfan... Allô ? Me Marguet ? Dites-moi, si mes renseignements sont exacts, vous

étiez bien dans la prairie lundi soir à cinq heures ?

– Mais oui...

– Et vous avez bien donné au jeune Pucelet un rouleau de photographies à développer ? »

Le notaire ne répondit pas.

« Nous avons découvert entre les mains de ce garçon l'un des huit clichés du rouleau, précisément celui qu'il vous a dit être voilé. Il est au contraire tout à fait réussi et les trois épreuves qu'il en a tirées sont d'une netteté parfaite. C'est un gros plan de la victime... »

Il y eut un silence de plusieurs secondes. Enfin, le juge entendit la voix de M^e^ Marguet, un peu altérée.

« Je ne nie rien, dit le notaire, et je vous suis très obligé de ce coup de téléphone... quoique, à vous parler franchement, je n'aie pas envie de me suicider... Oh ! non, pas envie du tout... Au moins, n'allez pas croire que je sois de ces pauvres gens qui tiennent à la vie comme les bêtes. Je n'aime la vie que quand elle est belle et

j'attends beaucoup de celle qui va commencer pour moi. Puisque vous avez la bonté de m'écouter, je vous prierai de vouloir bien avertir le docteur Coinchot et lui demander de prévenir ma femme et ma mère. Je n'en aurais pas le courage, du moins en ce qui regarde ma mère. Ma femme est justement à son chevet, ne manquez pas, s'il vous plaît, de le dire au docteur. Je n'ose pas vous remercier davantage, de peur d'être indiscret. Au revoir, monsieur. »

M. Alfan raccrocha et resta cinq minutes, le menton dans ses deux mains, à rêver au criminel. Il avait beau s'y ingénier, il ne pouvait faire que M^e^ Marguet devînt un monstre à ses yeux. Au fond, il ne répugnait même pas à l'idée de lui conserver son amitié, tout au contraire. Malheureusement, une amitié qu'on n'avoue pas n'est rien et M. Alfan ne se voyait pas encore à la veille de dire en public : « J'ai un ami très cher qui s'est laissé aller à commettre un crime répugnant, et il est au bagne pour vingt ans. » Il eut un peu honte d'une si grande faiblesse. Il essaya de n'y plus penser et imagina sans exaltation la joie du pauvre Troussequin à la

nouvelle de sa délivrance.

Maillard, en descendant le grand escalier, se sentit merveilleusement léger. Il avait bien des raisons d'être heureux, mais pour l'instant, il n'en distinguait qu'une seule, la fureur de Philippon quand il saurait tout, et peut-être sa frayeur, car son attitude était assez louche. Et tout à coup, il oublia Philippon et le plaisir de la vengeance. En passant rue de la Clé-d'Or, à l'endroit où il s'était battu avec Troussequin, il pensa tendrement au prisonnier et crut recevoir encore au visage le souffle désespéré du malheureux. Il en avait la gorge serrée et sentait son cœur augmenter sous sa tunique.

« Vous savez, dit-il dans un groupe, Troussequin va être relâché avant demain... »

La nouvelle se répandit très vite et fit descendre les femmes dans la rue.

« Ils vont relâcher Troussequin, c'est Maillard qui l'a dit. »

Et lui, Maillard, il s'en allait doucement dans les rues de la Malleboine, les mains toutes bonnes

et qui pendaient au long du corps. Il pensait qu'il n'y avait personne au monde qu'il aimât autant que Troussequin. En passant devant les gens, il dodelinait de la tête, et ses yeux semblaient dire : « Si jamais vous allez en prison, soyez tranquilles, je suis là. » Les enfants venaient toucher les boutons de son uniforme. Une bonne rumeur montait sur ses pas : « Maillard ! Maillard ! » Et les gens du quartier de la Malleboine, penchés à leurs fenêtres ou se levant sur la pointe des pieds, ou courant pour le voir plus longtemps, regardaient le cœur du brigadier qui gonflait l'étoffe de sa tunique.

« Bon brigadier, lui demandait le monde qui passait, où vas-tu avec tes épaules ?

– Je m'en vais, disait-il de l'œil, je m'en vais voir mes deux amies sur la Sourdine.

– Brigadier ! brigadier ! et l'aîné d'Artevel ?

– J'ai toutes les clés, n'ayez plus peur. »

Il trouva Minie et Marion sur le perron de bois et se baissa sur elles pour sourire à chacune. Sur la Sourdine voguait une flottille de quatre bons

cuveaux, tout pavoisés, hardiment conduits, et qui se dirigeaient vers le fond de la crique. Maillard faisait signe à Pucelet que tout allait bien et qu'il n'eût pas à s'inquiéter. Plus souvent qu'il irait le déranger. Le juge d'instruction attendrait, tout simplement.

Trésor allait en tête de l'escadre, devant Buq et Antoine. À mi-chemin du souterrain, il s'arrêta et dit en se tournant vers ses compagnons :

« Regardez, tous, comme je fais. »

Alors, il fit si bien de la langue, de son nez, et de ses oreilles, que le brigadier Maillard partit d'un grand rire qui se prolongea tard dans la soirée.

Cet ouvrage est le 414e publié
dans la collection *Classiques du 20e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.